N° 459 — Tome CXXII 1er Août 1917

MERCVRE DE FRANCE

Vingt-huitième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, J.-W. BIENSTOCK, LOUIS DUMUR, RENÉ ÉMERY, FAGUS, ANDRÉ FONTAINAS, GUSTAVE FUSS-AMORÉ, CHARLES-HENRY HIRSCH, CAMILLE MARBO, AUGUSTE MARGUILLIER, ÉDOUARD MAYNIAL, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, PAUL MORISSE, EDMOND PILON, CARL SIGER.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net*. | Étranger : 1 fr. 75

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVII

SOMMAIRE

N° 459. — 1er AOUT 1917

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er mois suivant.

(Voir suite des annonces des « Éditions Bossard », page suivante)

(*Voir suite des Annonces des « Éditions Bossard », page suivante.*)

NOTICE

SUR

L'HISTOIRE DU PEUPLE AMÉRICAIN

PAR

le Président WILSON

Le titre de cette publication et le nom de l'auteur suffisent à la recommander.

Sur les États-Unis nous possédons en France deux sortes d'ouvrages : des notes de voyageurs, écrivains ou journalistes, qui, au cours de visites souvent rapides, ont glané des remarques sur la société américaine, les trusts, les gratte-ciel et les milliardaires ; d'autre part, des livres de spécialistes destinés à des spécialistes, des monographies sur tel mouvements d'idées, des études techniques sur les banques, sur l'industrie du pétrole ou de l'acier, sur les ressources minières ou agricoles de telle région. Peut-être faut-il remonter à *La Démocratie en Amérique*, de TOCQUEVILLE, livre qui date de quatre-vingts ans, pour trouver une étude d'ensemble sur le grand peuple qui vient prendre sa place à nos côtés dans la lutte décisive.

L'ouvrage capital du Président W. WILSON, paru dans l'édition anglaise en 5 volumes in-8, dont nous présentons une traduction absolument complète et minutieusement fidèle, n'est pas un exposé sec et didactique de l'histoire des États-Unis, un simple répertoire de dates et de faits. C'est une œuvre à la fois historique et philosophique, qui fait comprendre la formation et le développement de la plus vaste démocratie du monde, la naissance des partis politiques et le jeu des institutions. C'est avant tout un récit *vivant*, qui met en relief les grands événements, récit qui commence avec les fabuleuses aventures du XVe et du XVIe siècle, pour ne s'achever qu'à la fin du XIXe siècle, après la guerre hispano-américaine et l'intervention des États-Unis en Chine, lors de la révolte des Boxers.

L'érudition considérable de l'auteur se dissimule plus qu'elle ne s'étale et ne nuit jamais à l'agrément du lecteur, mais *d'abondantes bibliographies* placées à la fin de chaque chapitre équivalent à elles seules à une étude fort complète des sources de l'histoire des États-Unis, comme il n'en existe, à notre connaissance, aucune dans notre langue.

M. EMILE BOUTROUX, qui n'est pas seulement l'un de nos plus profonds philosophes, mais encore l'un des Français les plus informés des choses d'Amérique, a tenu à écrire pour notre publication une introduction de plus de trente pages.

La traduction a été confiée à M. DÉSIRÉ ROUSTAN, professeur de philosophie au Lycée Louis-le-Grand, que ses voyages en pays de langue anglaise et ses études sur la pensée américaine désignaient pour cette tâche délicate.

L'ouvrage est orné d'une riche collection de portraits gravés par M. ALFRED BOREL.

Envoi d'un prospectus sur demande.

LA RÉVOLUTION RUSSE

LES PARTIS POLITIQUES ET LEURS CHEFS

—

On a déjà beaucoup écrit sur la révolution russe. Mais, outre les inexactitudes inévitables dans les récits des événements précipités qui, en quelques jours, ont emporté l'autocratisme, et que les témoins ont notés avec une hâte fiévreuse, on remarque dans les nouvelles et les appréciations des choses de Russie, qui nous sont données maintenant, des erreurs plus graves, susceptibles de dénaturer le sens des événements post-révolutionnaires. Ces erreurs, où d'aucuns ont cru découvrir une malignité d'intention, tiennent en grande partie, croyons-nous, à ce que l'on connaît mal, à l'étranger, l'importance et la force des partis politiques russes actuellement en lutte. C'est pourquoi il ne nous a pas paru inutile de donner un rapide aperçu de ce que sont les aspirations et les programmes des principaux partis, et de dire quelques mots de leurs chefs.

Les partis politiques, au sens parlementaire, commencèrent à se former, en Russie, aux approches des élections de la première Douma d'Etat, en 1906. Alors qu'il semblait que tout devait concourir à l'union, on remarqua aussitôt, dans la société russe, une tendance extraordinaire au fractionnement des groupes. Il faut lire la liste des partis politiques qui, à cette époque, se déclarèrent officiellement constitués, pour comprendre comment, à la première Douma, la liberté politique nou-

vellement née ne pouvait grouper un bloc compact pour sa défense.

Ces partis, en partant de la gauche, étaient ceux des :

Socialistes révolutionnaires ;

Social-démocrates;

Radicaux ;

Libre penseurs ;

Constitutionnels démocrates ;

L'Union démocratique des constitutionnalistes ;

Progressistes modérés ;

Le parti progressiste économique ;

L'Union pan-russe du commerce et de l'industrie ;

L'Union du 17 octobre ;

Le parti de l'ordre légal ;

Les monarchistes constitutionnels ;

L'union populiste de toutes les classes ;

L'Union du peuple russe.

Dans la suite, la plupart de ces partis disparurent sans laisser de traces ; d'autres changèrent de nom ; d'autres de tactique ; d'autres, enfin, de programme, et, cinq ans plus tard, on ne trouve plus en présence que les partis suivants :

Social-démocrate ;

Socialiste révolutionnaire ;

Travailliste ou, comme on l'appela encore, socialiste populiste ;

Le parti de la liberté du peuple, formé par les constitutionnels démocrates désignés couramment sous le nom de cadets (c. d.);

Le parti de la rénovation pacifique (Mirnoobnovlentzy);

L'union du 17 octobre ou parti des octobristes ;

L'union du peuple russe, plus connue en Russie, et même à l'étranger, sous le nom de « bande noire » ou « cent-noirs ».

Aux trois premiers de ces groupes appartenaient la jeunesse des écoles, les employés des zemstvos, les masses ouvrières et, en petit nombre, des paysans. Le quatrième et le cinquième avaient pour eux toutes les couches progressistes et modérées de la population, qui n'étaient pas enclines à la doctrine, mais qui, démocrates par nature, haïssaient profondément l'absolutisme. Les agrariens et la noblesse qu'effrayait, au commencement, le radicalisme des cadets, se rallièrent aux octobristes.

Enfin, dans les organisations des cent-noirs s'enrôlèrent, si

l'on peut dire, les pires éléments de la population: tous les parasites de la société, qui, sans principes, incapables d'aucun travail, étaient prêts à tout pour de l'argent.

Nous verrons ultérieurement quelle évolution a subie chaque parti. Pour le moment tenons-nous-en à cet ordre et indiquons brièvement la composition et les idées politiques de chacun d'eux. Nous commencerons par l'Union du peuple russe (*Soïouz Rousskavo Naroda*). Ce parti, actuellement, semble ne plus exister. Mais s'il ne manifeste maintenant aucune activité, il peut cependant reparaître sur l'arène politique, car, tant que la future Constituante n'aura pas établi sur une base inébranlable le nouveau régime gouvernemental, une contre-révolution est toujours à craindre et l'Union du peuple russe est le seul groupement sur lequel la contre-révolution puisse s'appuyer.

Dès les premiers jours de la révolution, quand le gouvernement provisoire prit possession des ministères et des archives de l'Etat, on découvrit que presque tous les leaders de cette fameuse Union, tous ceux qui prononçaient à la Douma des discours patriotiques, qui organisaient « patriotiquement » les pogroms, que tous ceux-là étaient simplement à la solde de la police. La force principale de ce groupement était la certitude absolue, justifiée par les faits, de l'impunité de tous les actes commis par ses membres, si criminels qu'ils fussent. Le président de cette Union, le Dr Doubrovine, aujourd'hui incarcéré dans la forteresse de Pierre-et-Paul, fut l'organisateur des meurtres des députés Herzenstein et Ioloss et de quelques autres hommes publics, mais malgré la démonstration de sa culpabilité, dans la presse russe, jamais il ne fut inquiété par la justice. Il est vrai que celle-ci se trouvait dans une situation difficile : comment arrêter le président d'une Union qu'honorait de son amitié l'empereur qui, lui-même appartenait à cette Union, dont il portait l'insigne ? L'Union du peuple russe était entre les mains du gouvernement une arme contre le peuple ; derrière elle agissaient les grands-ducs, les ministres, le clergé. Ce groupement avait été fondé par le fameux général Bogdanovitch. Ancien enseigne de vaisseau, condamné à mort, pour désertion, pendant la guerre de Sébastopol, Bogdanovitch, qui avait obtenu la commutation de sa peine, après l'amnistie, se lança plus tard dans la politique, et

arriva, sans jamais reprendre du service, au grade de général aide de camp de l'Empereur. C'était un homme très doué, orateur de grand talent et auteur de la plupart des innombrables tracts et brochures patriotiques que lançait l'Union, et dans lesquels il provoquait le peuple et les troupes et les excitait au massacre des Juifs. Devant son activité pâlissait celle des autres membres en vue de l'Union : le Dr Doubrovine, Katsaourov, Mme Polouboiarinova, qui alimentait de ses millions la caisse de l'union, le comte Dovner, organisateur du pogrom de Koursk, le fameux député Markov 2e, qui, on en a maintenant les preuves, recevait des subsides de la police pour provoquer des scandales à la Douma, afin de la discréditer devant la population.

L'Union du peuple russe ne fut représentée, à la première Douma, que par deux ou trois députés. Le gouvernement de cette époque, qui sortait de la guerre russo-japonaise tout abattu et diminué, n'avait pas osé peser sur les élections ; celles-ci furent donc relativement honnêtes ; de sorte que, malgré les modalités du suffrage, les élections envoyèrent à la Douma les représentants des partis de gauche. Après la dissolution de la première Douma, le gouvernement, qui recouvrait peu à peu sa force, ne se gêna pas pour fausser les élections, si bien qu'à la seconde Douma, les représentants libéraux furent moins nombreux, tandis qu'augmentait le nombre des députés de la droite. Et ce fut ainsi à chacune des élections qui suivirent, si bien que la quatrième Douma comptait déjà plus de trente députés appartenant ouvertement au parti des « cent-noirs » et une vingtaine d'autres, qui les suivaient dans leurs votes.

L'action de l'Union du peuple russe, dans le parlement même, ne pouvait pas être très forte, en raison du petit nombre de ses députés ; mais, en revanche, elle était considérable en dehors du parlement où l'Union avait l'appui de toutes les autorités. Tandis que le gouvernement interdisait les congrès du parti des cadets, de l'Union des zemstvos, et les réunions professionnelles, les cent-noirs tenaient régulièrement leurs assises, en présence et sous la présidence même du ministre de la Justice Stcheglovitov. Bien entendu, tous ceux qui dirigeaient, dans les coulisses, la politique de la Cour, et qu'on appelait les « forces occultes du pays », tels que Raspoutine,

prince Audronnikov et tout le parti de l'ex-impératrice, soutenaient l'Union du peuple russe et étaient soutenus par elle. L'argent était distribué largement aux membres de l'Union dont les fonds secrets alimentaient en partie la caisse.

Ainsi, comme on l'a appris par les archives de la police, le député Markov 2e a touché, pendant la quatrième Douma, plus de 300.000 roubles. Kroupensky, député de la Bessarabie, reçut 25.000 roubles pour avoir communiqué à la police le rapport secret d'une Commission de la Douma dont il faisait partie. Zamyslovsky a touché également 25.000 roubles. Les autres députés appartenant à l'Union ont touché des sommes variant de 5 à 20.000 roubles.

L'Union du peuple russe avait sa presse. Trois de ses journaux sont surtout connus : *Rousskoié Znamia* (le Drapeau russe), qu'on a surnommé « Prousskoié Znamia » (le Drapeau prussien), et dont le directeur était le fameux docteur Doubrovine, président de l'Union ; *Grajdanine* (le Citoyen), dirigé par Boulatsel, avocat chassé du barreau, et, enfin, *Kolokol* (la Cloche), dirigé par le prêtre Skvorstzov. Les journaux de l'Union, stipendiés, bien entendu, par le gouvernement, étaient répandus par force parmi la population. Ainsi on obligeait toutes les administrations ecclésiastiques et tout le clergé de s'abonner au *Kolokol* ; tandis que la police veillait à ce que les écoles primaires eussent un abonnement au *Rousskoié Znamia* ou au *Grajdanine*.

L'influence de l'Union sur les masses russes, à vrai dire, est restée presque nulle. Sa raison d'être principale n'était plus guère que la provocation, en général, et l'organisation systématique des massacres des Juifs, qui, depuis une trentaine d'années, servaient au gouvernement russe de dérivatif à la colère populaire.

Dès le début de la guerre, l'Union du peuple russe et tous les journaux lui appartenant prirent résolument position pour l'Allemagne contre les Alliés. Aux heures les plus tragiques, le *Rousskoié Znamia* publiait l'éloge de Guillaume II et *le Grajdanine* les calomnies les plus abominables contre les Anglais. D'ailleurs ces journaux ont pris la défense de l'Allemagne en développant cette thèse que l'effondrement de l'empire allemand entraînerait la chute de l'autocratisme en Russie. Ce fut également cette thèse que développa devant ses

juges du Conseil de guerre le traître Miassoiédov, qui déclara avoir trahi la Russie pour sauver la couronne de son empereur. Cette déclaration ayant provoqué un sourire des juges, Miassoiédov s'écria : « Et voilà les serviteurs fidèles de la patrie ! »

Le *Rousskoié Znamia* et le *Grajdanine* ont prêché la nécessité du triomphe de l'Allemagne et, partant, de la défaite de la Russie. Cette même thèse, nous la retrouverons à l'autre extrémité de la chaîne des partis politiques, préconisée par le fameux Lenine, qui en tire, il est vrai, une tout autre conclusion. Notons seulement que « cent-noirs » et « léninistes » sont d'accord sur le moyen.

§

Le parti octobriste, à la première Douma, appartenait également à la droite, et a joué un rôle important dans les quatre assemblées législatives. Comme parti, il ne manifeste maintenant aucune activité, bien que certains de ses membres, individuellement, aient assumé des tâches qui sont loin d'être négligeables.

Les leaders de ce parti, Rodzianko, Goutchkov, Godnev et autres, appartiennent tous à la noblesse et à la grande industrie. Très intelligents, très actifs, ils ont vite compris le sens de la révolution et ont contribué, par leur influence sur la bourgeoisie, à canaliser le mouvement révolutionnaire. Tous ont accepté le premier programme du gouvernement provisoire, mais se sont éloignés de lui quand ont triomphé dans son sein les idées du Conseil des Délégués des ouvriers et des soldats (Soviet rabotchich i soldatskich depoutatov), ou *Soviet*, comme le désigne, non sans quelque confusion, la presse française.

Le parti octobriste qui, sûrement, jouera un rôle très important dans les destinées de la nouvelle Russie, s'est formé, en 1906, sur les bases du célèbre manifeste du 17 octobre 1905. Son fondateur, qui demeure jusqu'aujourd'hui son chef, est Goutchkov, qui a été ministre de la guerre dans le premier ministère Lvov. C'est une figure des plus intéressantes et des plus curieuses que celle de l'ancien président de la troisième Douma, qui, depuis la guerre, préside le Comité-central industriel et militaire, c'est-à-dire l'organisme auquel incombe la tâche immense de pourvoir de munitions l'armée russe.

Goutchkov fit ses études à l'université de Moscou et les compléta dans plusieurs universités étrangères. En 1891, pendant la famine, il s'adonna avec zèle à l'organisation des cantines dans le gouvernement de Nijni-Novgorod. Nature ardente et batailleuse, Goutchkov est toujours prêt à s'exposer pour une cause juste, et quand, en 1893, commencèrent en Asie Mineure les massacres des Arméniens, il s'engagea aussitôt parmi les volontaires qui allaient défendre les victimes des Turcs. Pendant la construction du chemin de fer transsibérien, Goutchkov fut nommé commandant de la garde de ce chemin de fer, et prit part à plus d'une rencontre sanglante avec les peuplades nomades qui voulaient détruire la voie ferrée. Aussitôt qu'éclata la guerre entre les Anglais et les Boers, Goutchkov partit pour l'Afrique, offrant son aide aux Boers dans leur lutte pour leur indépendance. Blessé à la jambe dans un des combats, il quitta le Transvaal et revint en Russie. Elu président du Conseil Municipal de Moscou, il abandonna cette fonction pour devenir directeur de la Banque d'Escompte. La révolte de la Macédoine l'attira dans la péninsule des Balkans. Pendant la guerre russo-japonaise, nous trouvons Goutchkov en Mandchourie, délégué principal de la Croix-Rouge. A l'abandon de Moukden, Goutchkov, avec tout son personnel, reste à Moukden pour soigner les blessés qu'on n'a pas pu évacuer. Il est fait prisonnier par les Japonais. Quand il revient en Russie, il y trouve le mouvement révolutionnaire de 1905 et se joint à ce mouvement. A la formation de « l'Union du 17 octobre », il est élu son président. Mais la victoire du parti des cadets, à Moscou, l'écarta de la première et de la deuxième Douma. Goutchkov n'abandonna pas pour cela la lutte politique, et fonda un journal : *Goloss Moskvy* (La voix de Moscou). En 1907, élu en même temps membre du conseil d'empire et député à la troisième Douma, il opta pour la Douma où il devint immédiatement le leader du parti octobriste. En 1910, il est élu, à une grande majorité, Président de la Douma. Plusieurs fois Goutchkov se vit offrir un portefeuille. Déjà en 1905 le comte Witte lui avait proposé celui du Commerce. Mais, de même que Chipov et le prince Troubetzkoï, invités avec lui à faire partie du cabinet Witte, Goutchkov refusa de travailler avec le ministre de l'Intérieur d'alors, P. N. Dournovo. Depuis la guerre, Nicolas II avait offert à Goutchkov

le portefeuille de la Guerre ou celui de l'Intérieur, mais, suivant en cela l'exemple du prince Lvov, il avait déclaré ne pouvoir accepter cette offre que s'il restait maître absolu du choix de ses collaborateurs. Rappelons que c'est Goutchkov qui, le premier, dénonça à la tribune de la Douma les agissements de l'espion Miassoiédov. L'ancien ministre de la guerre, Soukhomlinov, ayant étouffé l'affaire, Miassoiédov réclama une réparation et Goutchkov se battit en duel avec le traître. Enfin quand éclata la révolution, Goutchkov entra dans le gouvernement provisoire comme ministre de la Guerre et de la Marine ; mais peu après il donna sa démission et, en attendant le grand rôle qu'il jouera sans doute dans la future Constituante, il a repris la présidence du Comité industriel et militaire.

Le parti des octobristes, ou parti monarchique constitutionnel, fut fondé pour défendre les libertés promises au peuple russe par le fameux manifeste du 17 octobre. Ce parti, croyant tout d'abord à la sincérité des promesses de Nicolas II, commença par lutter contre l'opposition et prêta son concours à l'ancien gouvernement. Mais quand la dure réalité mit hors de doute que sa politique était de ne pas appliquer le manifeste du 17 octobre, et même d'arracher au peuple, avec l'aide des cent-noirs, les quelques libertés octroyées, le parti octobriste, peu à peu, commença à évoluer. La grande majorité des octobristes, Goutchkov en tête, se joignit au bloc progressiste formé par tous les partis de l'opposition de la quatrième Douma, qui entra en lutte ouverte avec le gouvernement. Mais encore après la révolution les octobristes sont restés partisans de la monarchie constitutionnelle et, tandis que, comme nous le verrons, un autre grand parti qui aspirait aussi à la monarchie constitutionnelle a opté définitivement pour le régime républicain, il est probable que les octobristes voteront, dans la future Constituante, pour la monarchie (1).

§

Le parti des cadets est, jusqu'à présent, le plus puissant des partis parlementaires en Russie ; c'est le mieux organisé et celui qui a les racines les plus profondes dans le peuple

(1) D'après les derniers télégrammes venus de Russie, le parti octobriste aurait également opté pour le régime républicain et s'appellera désormais : parti républicain libéral.

russe, parce qu'il est sorti du sein des *zemstvos*, dont nous avons déjà décrit l'activité dans notre article *La Russie nouvelle* (1).

Au courant de l'année 1905, les *zemstvos*, qui n'étaient pas encore groupés en cette puissante Union créée depuis la guerre par le prince Lvov, formèrent « l'Union de la libération », *Soïouz Osvobojdenia*. « L'Union de la libération » (l'un de ses principaux fondateurs était encore le prince Lvov), à peine née fut traquée par la police tzariste, soumise alors aux ordres du terrible dictateur Plehwe. Mais cette Union, qui comptait dès sa formation des dizaines de mille membres, ne put jamais être découverte par la police de Plehwe : il n'y eut pas de délateurs parmi eux. L'Union avait son organe : une revue hebdomadaire, éditée à Stuttgard, portant le titre *Osvobojdénié* (la libération). Cette revue non seulement était très répandue à l'étranger, mais rentrait en Russie par milliers d'exemplaires, dissimulés dans des bustes de plâtre et d'albâtre, dont le commerce, soudain, s'est accrû en des proportions fantastiques. Cette revue était dirigée par un journaliste de grand talent, P.-B. Struve, actuellement directeur d'une des plus importantes revues russes : *Rousskaia Mysl* (La Pensée russe). *Osvobojdénié* avait ses correspondants dans tous les coins de la Russie et dévoilait les abus du monde de la bureaucratie et de la Cour avec des précisions auxquelles on ne pouvait opposer aucun démenti. Cette revue devint bientôt la terreur des fonctionnaires et, à un moment donné, son influence en Russie fut presque égale à celle qu'avait eue jadis la fameuse *Cloche* d'Herzen.

« L'Union de la libération » élabora un programme politique qui devint la grande charte du parti des constitutionnels démocrates ou cadets. Voici quels étaient les points principaux de ce programme :

L'Union exige la convocation immédiate de la Constituante, sur les bases du suffrage universel, direct et secret, pour élaborer la constitution russe. L'union considère comme son but immédiat et général la transformation radicale de l'état gouvernemental en Russie, sur les bases de la liberté politique et du démocratisme. Pour réaliser ces principes de liberté et de démocratie, l'Union exige la proclamation des droits de l'homme et du citoyen, et, avant tout, l'égalité de tous devant la loi, sans distinction de sexe, de religion et

(1) *Mercure de France*, nº 452.

de nationalité. Toutes les distinctions de castes, toutes les limitations des droits personnels et de propriété des Polonais, des Juifs et autres groupes nationaux doivent être abolies. L'inviolabilité de la personne et du domicile doit être établie. Nul ne peut être soumis à la perquisition, arrêté ou puni, autrement que par décision de la justice. Chaque citoyen doit avoir pleine liberté de mouvement : le système des passeports doit être aboli. Nécessité de la liberté de conscience : toutes les persécutions religieuses doivent cesser. Personne ne peut être contraint à professer une religion quelconque, ou à appartenir à une communauté religieuse. Au contraire, chacun à le droit de choisir sa religion, d'appartenir ou non à une confession quelconque. Nécessité de la liberté absolue de la presse, de la parole, de réunion et d'association. Le budget de l'Etat doit être l'attribut primordial de la représentation nationale. Nécessité d'une grande autonomie locale pour que la Russie libérée, consciemment et résolument, renonce à la politique d'oppression des allogènes et à la centralisation bureaucratique.

L'enseignement supérieur doit être réorganisé ; les Universités doivent être autonomes et les écoles d'enseignement primaire et secondaire doivent relever des municipalités. La Russie liberée doit rompre avec le système des annexions territoriales et avec la politique financière et économique qui ruine le pays. Le contrôle des représentants du peuple sur les dépenses de l'argent du peuple doit faire cesser la dilapidation systématique des fonds du trésor. A côté du changement de politique financière, il est nécessaire de renoncer à la protection des entreprises particulières et de protéger le développement des forces productrices du peuple ; au lieu du protectionisme insensé, il faut introduire les réformes agraires les plus larges. La libération politique de la Russie doit être en même temps l'achèvement de l'émancipation des paysans. Dans le domaine des questions ouvrières la réforme de la législation ouvrière et de l'inspection du travail s'impose ; introduction de la journée de 8 heures partout où il est possible de l'établir immédiatement et acheminement vers la journée de 8 heures dans toutes les autres branches de l'industrie. Protection du travail des femmes et des enfants ; régularisation des rapports entre le capital et le travail, conseils de prudhommes composés en nombre égal de représentants des ouvriers et des patrons. Assurances de l'Etat contre la mort et les accidents de travail et caisses de retraites.

Tel était, dans ses grandes lignes, le programme de l'Union de la libération, qui devint la plate-forme électorale du parti des cadets. Ainsi, le programme des cadets est basé sur des réformes très importantes et très profondes parmi lesquelles

il faut retenir surtout la cession de la terre aux paysans sur la base du « remboursement équitable » aux propriétaires actuels. La question agraire a dominé, on peut le dire, toute la première Douma et a été la raison principale de sa dissolution. C'est la même question qui tiendra la première place dans les élections de la future Constituante, et nous en reparlerons plus loin.

Le parti des cadets, qui eut son apogée à la première Douma, à laquelle il donna son président, élu à l'unanimité, Mouromtzew, professeur de Droit romain à l'Université de Moscou, fut, jusqu'à la révolution, le soutien du principe de la monarchie constitutionnelle. C'est ainsi que le grand leader de ce parti, P.-N. Milioukov, avait pu dire à la première Douma : « Nous ne sommes pas l'opposition *contre* Sa Majesté, mais l'opposition *de* Sa Majesté. » Sur ce point, depuis la révolution, le parti des cadets a évolué et, dans le congrès qui eut lieu récemment à Pétrograd, le parti se prononça, presque à l'unanimité, pour le régime républicain. Sur un autre point important encore, il nous faut noter un changement d'attitude des cadets. Nous avons dit que le parti des cadets avait pris comme plate-forme électorale la déclaration de « l'Union de la libération », dont l'un des points principaux était la répudiation expresse de toute annexion territoriale. Or quand le parti des cadets prit le pouvoir, après la chute de l'autocratie, en la personne de Milioukov, celui-ci, en qualité de Ministre des Affaires Etrangères, se prononça ouvertement pour l'annexion des Détroits et la possession de Constantinople. C'est pourquoi le prince Lvov, président du Conseil, demeuré fidèle aux vieilles traditions des zemstvos, qui concordent avec la formule « pas d'annexions », adoptée par le Conseil des Délégués des ouvriers et des soldats, garda le pouvoir, tandis que Milioukov devait se retirer.

Le parti des cadets compte parmi ses représentants beaucoup de professeurs des grandes écoles, des avocats et, en général, des hommes de professions libérales. Nous avons parlé en d'autres articles de plusieurs membres notoires de ce parti, entre autres de Milioukov, de Chingarev, de Maklakov, l'orateur le plus éloquent de la quatrième Douma, avocat célèbre, qui est nommé au poste d'Ambassadeur de Russie à Paris. Un autre grand rôle est également dévolu au député

cadet Roditchev, qui, dans le gouvernement provisoire, est Ministre pour la Finlande. Roditchev a siégé dans les quatre Doumas, dont il fut l'un des orateurs les plus écoutés et les plus aimés. Il fut envoyé à la Douma d'abord par le gouvernement de Tver, dont le zemstvo, le plus libéral de toute la Russie, le comptait parmi ses membres les plus actifs. A la première séance de la Douma, avant même l'élection du président, Roditchev monta à la tribune pour dire que le premier acte de la Douma devrait être le vote de l'amnistie générale pour tous les délits politiques, la Douma ne devant pas oublier tous ceux qui avaient payé de leur liberté pour qu'elle existât. Aux élections de la quatrième Douma, il fut élu député de Pétrograd.

La vie politique de Roditchev est toute débordante d'activité. En 1876, après avoir terminé ses études à la Faculté de Droit de Pétrograd, Roditchev s'engagea comme volontaire pour aller en Serbie défendre la liberté des Slaves contre les Turcs. L'année suivante, il était élu maréchal de la noblesse d'un district du gouvernement de Tver. C'est lui qui, en 1894, rédigea l'adresse des zemstvos de Tver à l'empereur Nicolas II, où il exprimait la nécessité de donner au peuple russe une constitution libérale. Cette hardiesse de langage méritait évidemment une sanction : par ordre du tsar, Roditchev dut renoncer au maréchalat et se vit priver de ses droits électoraux qu'il ne recouvra qu'en 1904, grâce au ministre libéral Sviatopolk-Mirsky. Quand commença le mouvement révolutionnaire de 1905, Roditchev fut l'un des principaux organisateurs du congrès des zemstvos et des municipalités, qui élabora une adresse présentée à l'empereur le 6 juin 1905. Il fut également l'un des fondateurs du parti constitutionnel démocrate et resta membre de son comité. Au moment de la dissolution de la première Douma, Roditchev se trouvait à Londres, au Congrès parlementaire international; c'est pourquoi il ne signa pas le fameux manifeste de Viborg.

La guerre trouva le parti des cadets uni et déterminé, et c'est grâce à son énergie que la trahison de l'ancien régime ne put être consommée. C'est grâce aux révélations de son leader Milioukov sur le rôle de Sturmer (d'après les documents qui lui furent fournis par l'ambassadeur d'Angleterre, lord Buchanan), que le peuple russe et ses alliés furent avisés pour

la première fois, publiquement, du danger que le gouvernement du tzar faisait courir aux peuples de l'Entente.

§

Passons maintenant aux différents groupes socialistes. Les plus importants, représentés à la première Douma étaient les travaillistes, les social-nationalistes et les socialistes révolutionnaires, subdivisions d'un même groupement connu en Russie sous le nom de *Narodniki* (Populistes). Actuellement, sans être réunis officiellement, ces trois groupes marchent ensemble dans les questions les plus importantes, dans la question agraire, par exemple, et dans celle qui maintenant prime toutes les autres, dans la question de la guerre et de la paix. Pour cette dernière question, ils se trouvent aussi en accord avec la fraction la plus importante du parti social-démocrate, désigné du nom de *mencheviki* (minimalistes).

Le parti travailliste (*Troudoviki*) a été par excellence le parti des paysans. Il fut fondé à la première Douma par trois représentants des paysans : Aladine, Gilkine et Anikine. Le député de la première Douma, Bramson, aujourd'hui membre du Comité exécutif du Conseil des Délégués des ouvriers et des soldats, reste l'un des leaders de ce parti. Le Ministre de la Guerre et de la Marine, Kerensky, en est un autre. D'ailleurs Kerensky a déclaré que, par ses idées, il est plutôt socialiste révolutionnaire et que s'il est entré à la Douma comme représentant du groupe travailliste, ce fut exclusivement pour ne pas troubler les paysans par le terme étranger : socialiste.

Comme nous l'avons déjà dit, le groupe des socialistes-nationalistes défend les mêmes idées que les travaillistes, à quelques nuances près. Deux écrivains bien connus : Miakotine et Pechekhonov, aujourd'hui ministre du ravitaillement, dirigent ce groupe politique. Enfin le troisième des groupes populistes est formé par le parti socialiste révolutionnaire, qui compte parmi ses membres les plus connus la célèbre Catherine Brechko-Brechkovskaia, celle qu'on a surnommée la grand'mère de la révolution russe, et dont le leader principal, Tchernov, est maintenant Ministre de l'Agriculture dans le gouvernement provisoire.

Ecrivain de talent, Tchernov est l'auteur de plusieurs monographies sur la question agraire et de nombreuses études sur la lutte des classes. Rappelons quelques titres de ses écrits :

Marx et Engels ; Sur les paysans ; Le paysan et l'ouvrier comme catégories économiques ; De la pratique du mouvement socialiste en Hongrie et en Italie ; Sur la question du rachat de la terre, etc. Les idées de Tchernov touchant la question agraire sont exprimées avec une netteté particulière dans cette brochure, dont la dernière édition parut en 1906. Pour Tchernov, la terre est la propriété commune de toute la société, et ne peut entrer dans la circulation. La terre est à la disposition des communes et de leur union territoriale. Parlant du passage de la terre aux paysans, Tchernov dit : « Nous exigeons la terre pour ceux qui la travaillent, de plein droit et, par conséquent, sans rachat. Nous sommes les adversaires de l'idée même du rachat. » Telles étaient les opinions de Tchernov en 1906, alors qu'il était sans doute loin de se douter qu'il deviendrait ministre de l'Agriculture. La pratique du pouvoir modifiera-t-elle ses idées, c'est possible.

Du reste, ce n'est pas un ministre seul qui aura à résoudre cette grave question de la terre, mais le peuple russe tout entier par ses représentants à la Constituante. Victor Miklaïlovitch Tchernov a maintenant cinquante et un an. Il a passé de longues années en exil, ayant dû quitter la Russie dans les années 90, à cause de sa propagande socialiste révolutionnaire à Saratov. Il a vécu en Suisse et à Paris, où il fit paraître, avec Gotz, le journal *La Russie révolutionnaire*. En 1905 il rentra en Russie, où il demeura deux ans sans être inquiété par la police ; après quoi il faillit être livré par le fameux Azev, et s'enfuit de nouveau à Paris, où il retrouva, parmi les émigrants, deux des représentants de marque de son parti : Savinkov et Avxentiev.

Dans leur lutte contre le pouvoir, les socialistes révolutionnaires ont préconisé la terreur et leur parti organisa une série d'attentats contre les représentants de l'ancien régime : le grand-duc Serge, Plehwe, Bogoliépov en furent les principales victimes. Leur devise est Terre et Liberté (*zemla i vola*), à laquelle ils ont joint cette autre : « C'est en luttant que tu obtiendras ton droit. »

§

Le parti social-démocrate ou marxiste est divisé en deux grandes fractions, les maximalistes (bolchéviki) et les minimalistes (menchéviki). Ces termes ne signifient plus aujour-

d'hui majoritaires et minoritaires, sens qu'ils ont eu tout d'abord; au contraire, ceux qu'on appelle maintenant les maximalistes ne sont en réalité qu'une petite minorité, tandis que la grande majorité des social-démocrates russes sont minimalistes. Aujourd'hui les minimalistes sont ceux qui se contentent du *minimum* de réalisation du programme des social-démocrates, alors que les maximalistes réclament le *maximum* de la réalisation de ce programme. Cette division dans le parti social-démocrate russe se produisit peu après la formation du parti lui-même.

L'organe du parti social-démocrate fut, au début, le journal *Iskra* (l'Etincelle), édité en Suisse, en tête duquel se trouvaient Plekhanov et Lénine, qui marchaient alors ensemble. Rompant avec le mouvement qui voulait se borner aux conquêtes économiques de la classe ouvrière et rester indifférent à la politique générale, Plekhanov et Lénine soulignèrent la divergence entre eux et les socialistes révolutionnaires; ils se déclarèrent ennemis de la terreur et, en général, insistèrent sur la nécessité de s'appuyer avant tout sur la classe ouvrière et non sur les paysans.

Nous ne prenons pas sur nous la défense des intérêts des paysans — déclarait l'*Iskra* — parce que c'est une classe de petits propriétaires. La social-démocratie est avant tout l'union du mouvement ouvrier avec le socialisme ; elle doit indiquer à ce mouvement son but final et tâcher d'atteindre son indépendance politique.

Tout le parti social-démocrate russe se trouvait alors groupé sous le drapeau de l'*Iskra*. Mais au Congrès du parti qui eut lieu en 1903 une scission s'opéra. Cette scission porta d'abord exclusivement sur une question d'organisation. La majorité du Congrès attribuait une importance particulière au Comité central du parti ; elle ne voyait pas la possibilité d'organiser alors le parti démocratiquement, le développement intellectuel très faible des ouvriers obligeant, pensait-elle, à attendre d'en haut le développement socialiste. La majorité défendait aussi le droit de cooptation des comités au lieu du droit d'y suppléer par des élections. Au contraire, la minorité voulait la démocratisation la plus grande possible du parti et l'autonomie des comités locaux :

A ce congrès, les *bolchéviki* (les maximalistes) furent élus; les minimalistes se retirèrent, et l'*Iskra* devint leur organe.

Lénine ayant quitté ce journal en fonda un autre : *Vperiod* (En avant), et se trouva à l'antipode de Plekhanov. Peu à peu les divergences entre maximalistes et minimalistes s'étendirent aux principes, aux idées; les noms des deux fractions, avec le sens de majorité et minorité, perdirent cette signification, car dans les congrès c'était tantôt l'une, tantôt l'autre qui obtenait la majorité, et les dénominations maximalistes et minimalistes prirent dès lors la signification que nous avons indiquée plus haut.

Lors de la révolution de 1905 chacune de ces fractions élabora sa conception politique. La révolution de 1905 connut au commencement le succès; elle atteignit son apogée le 17 octobre, puis elle commença à décliner. Le gouvernement céda politiquement aux exigences bourgeoises, mais pas à celles des ouvriers; il ne convoqua point la Constituante et refusa le suffrage universel.

« La révolution continue », dirent alors les social-démocrates russes. Mais tout de suite parut la divergence de vues entre les maximalistes et les minimalistes. « Il faut organiser la révolte armée, former des compagnies de combat », disent les premiers, tandis que les minimalistes estiment que la grève générale est la meilleure méthode de lutte révolutionnaire.

Un nouveau point de discorde parut entre maximalistes et minimalistes à l'occasion de l'attitude que devait prendre le parti social-démocrate envers la Douma d'Etat et le travail parlementaire. En général, les minimalistes étaient contre le boycottage de la Douma, que les maximalistes déclaraient nécessaire. Les premiers, fidèles à leur principe d'essayer tous les moyens légaux de lutter pour le socialisme, disaient que si pour cela la tribune de la Douma est utile, il faut y monter et de là proclamer les exigences politiques de la social-démocratie. Mais, au début de 1906, l'idée du boycottage de la Douma l'emporta. Les ouvriers de Saint-Pétersbourg donnaient leurs voix à « une cheminée d'usine », au « chien qui s'appelle Rose », etc. Cependant les maximalistes renoncèrent bientôt à ces procédés plus ridicules qu'efficaces.

Maximalistes et minimalistes étaient encore divisés dans leurs rapports envers les autres partis politiques. Les maximalistes étaient les ennemis des cadets, ces « traîtres de la bourgeoisie », comme ils les appellent, et refusaient tout

accord avec eux. Les minimalistes défendaient aussi l'indépendance politique du parti travailliste, mais trouvaient très possible de s'entendre avec les cadets, disant que, tant qu'il y aura en Russie une bourgeoisie, le parti social-démocrate peut, de temps en temps, lui donner la main, puisqu'ils ont un ennemi commun : le tsarisme, soutenu par la noblesse. A cela, Lénine, le leader des maximalistes, opposait « l'union avec la démocratie paysanne contre la traîtrise de la haute bourgeoisie ».

En fait les maximalistes se rapprochaient souvent des socialistes révolutionnaires, et, pour la question agraire, par exemple, leurs programmes sont identiques : Lénine préconise la nationalisation de la terre; un autre leader maximaliste, Rojkov, le partage des terres aux paysans, et Martov la « municipalisation » des terres des propriétaires, leur transmission aux communes, le partage des terres ne devant faire qu'augmenter la classe des propriétaires, des petits bourgeois, et empêcher ainsi le développement du mouvement socialiste.

Ainsi à chaque pas le désaccord a grandi entre les deux fractions du parti social-démocrate russe. La guerre devait les séparer définitivement. Tandis que Plekhanov, Axelrod, Lubimov, Alexinsky et autres social-démocrates menaient une campagne vigoureuse pour la conduite énergique de la guerre, pour la destruction du militarisme allemand, Lénine et ses partisans ont développé cette théorie monstrueuse que la Russie doit être battue, que l'Allemagne doit sortir victorieuse de cette guerre. Ils ont prêché la défaite de leur patrie, c'est pourquoi on les a appelés *porajentzy* (défaitistes), tandis qu'on a désigné du nom d'*oborontzy* (défenseurs) les social-démocrates qui entendent mener jusqu'au bout, jusqu'à la victoire des Alliés, la lutte contre l'Allemagne. Les *oborontzy* exprimaient leurs opinions dans un journal qui paraissait à Paris, et groupait les meilleures forces du parti : *Prizyv* (L'Appel). Les *porajentzy* avaient aussi leurs journaux, édités à Paris, c'étaient *Naché Slovo* (Notre parole); *Natchalo* (Le commencement); *Nach Goloss* (Notre voix). Dès qu'éclata la révolution russe, ces journaux, bien entendu, cessèrent de paraître, et *oborontzy* et *porajentzy* transportèrent leur lutte en Russie. Les organes principaux des deux fractions sont maintenant : *Pravda* (La

Vérité), journal de Lénine et de ses amis, *Novaia Gizn* (La Nouvelle vie), de Maxime Gorki, qui soutient la même théorie et que la presse russe accuse ouvertement d'une politique de provocation contre les classes bourgeoises. Les principaux journaux des *oborontzy* sont *Edinstvo* (L'Union), de G. Plekhanov; *Rabotchaia Gazeta* (Le Journal des travailleurs), *Zemla i vola* (Terre et liberté) et *Dielo Naroda* (L'Œuvre du peuple), ces deux derniers inspirés directement par le ministre de la Guerre, Kerensky.

Leurs opinions sur la guerre, les *oborontzy* les ont exprimées dans un recueil qui a paru en 1915, sous le titre *La Guerre* et qui contient, entre autres, un remarquable article de Plekhanov, intitulé *Encore sur la Guerre.* Dans cet article Plekhanov examine toutes les questions concernant les responsabilités et les conséquences de la guerre et les conditions de la paix. Pour ce qui est des responsabilités, il se documente chez les écrivains allemands eux-mêmes, notamment chez Bernstein qui n'a pas hésité à appeler l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie « la provocation la plus légère et la plus inouïe à la guerre par sa grossièreté », et Plekhanov écrit :

Le prolétariat de l'Allemagne, qui connaît ce but des classes, disait Bernstein, croyant pouvoir encore parler à ce moment au nom de tout le prolétariat allemand, proteste énergiquement au nom de l'humanité et de la civilisation contre les intrigues criminelles des provocateurs à la guerre. Il exige impérieusement du gouvernement allemand qu'il profite de son influence sur l'Autriche pour conserver la paix. Et s'il est impossible de prévenir la guerre honteuse (Schændlichen Krieg) qu'il s'abstienne d'y participer. Que pas une goutte de sang allemand ne soit apportée en sacrifice aux désirs du gouvernement autrichien, à des aspirations impérialistes de s'enrichir (« Die ternationale der Arbeiterklasse und der europaïsche Krieg »).

Et Plekhanov remarque qu'à ce moment les socialistes de tous les pays de l'Europe occidentale regardaient la situation de la même façon.

Etant donné cette unanimité à la veille de la grande guerre européenne, on pouvait espérer que les socialistes de tous les pays resteraient unis une fois la guerre déclarée, et cette union eût arrêté la guerre. Mais hélas! les social-démocrates allemands n'ont pas suivi l'appel de Bernstein; tous ont voté les crédits pour la « guerre criminelle », et les social-démocrates autrichiens, dans l'organe de leur

parti, *Arbeiter Zeitung*, ont proclamé qu'il faut avant tout sauver « l'humanité allemande ».

Parlant des conditions de paix et de la formule « sans annexions », Plekhanov cite, toujours d'après les sources allemandes, les conditions de paix que l'Allemagne, avant la bataille de la Marne, se proposait d'imposer à la France :

La France cède à l'Allemagne toutes ses colonies y compris le Maroc, l'Algérie et la Tunisie Elle cède tout le bassin de Briey, le département de la Meurthe-et-Moselle, tout le nord de la France jusqu'à la mer. La France paiera une contribution de guerre de 10 milliards en or. Elle signera un traité de commerce avec l'Allemagne en vertu duquel, pendant 25 ans, les marchandises allemandes rentreront en France sans payer de douanes, et cela sans réciprocité. Au bout de 25 ans, le traité de Francfort de 1871 redevient valable. Pendant 25 ans la France supprime la conscription militaire, elle détruit toutes ses forteresses, livre à l'Allemagne trois millions de fusils, 3.000 canons et 40.000 chevaux. Pendant 25 ans, l'Allemagne jouit en France, sans réciprocité, du droit de patente. La France rompt ses alliances avec la Russie et l'Angleterre, et conclut, pour 25 ans, une union avec l'Allemagne.

Telles étaient les conditions que l'Allemagne victorieuse voulait imposer à la France. Aujourd'hui elle se jette avec enthousiasme sur la formule lancée par le Conseil des Délégués des ouvriers et des soldats : paix sans annexions ni indemnités.

Sans doute, dit Plekhanov, verser le sang est chose cruelle et terrible, et rien de plus naturel que le désir d'y mettre un terme, c'est-à-dire de vouloir contribuer à conclure la paix. Mais ce désir ne doit pas nous rendre injustes. Quand un opprimé rentre en lutte contre son oppresseur, exiger la conclusion de la paix entre eux, signifie se réconcilier avec l'oppression elle-même.

La conclusion de Plekhanov est que les socialistes, s'ils n'ont pu prévenir la guerre, doivent travailler de toutes leurs forces à détruire maintenant le militarisme allemand et à mettre le prolétariat dans son vrai chemin :

Peut-être, dit-il, notre but final est-il plus loin que nous ne l'avions pensé, mais cela ne prouve rien contre la possibilité de l'atteindre. Travaillons énergiquement, nous souvenant que ce ne sont pas ces Croisés qui, dans leur ignorance, criaient à la vue de chaque ville nouvelle : Jérusalem ! Jérusalem ! qui ont atteint la Palestine, mais ceux qui savaient la géographie.

§

Les questions de tactique, de politique intérieure, celle de la forme même du futur gouvernement russe n'occupent plus qu'une place secondaire dans les polémiques actuelles entre maximalistes et minimalistes. L'attitude prise par chacune des fractions du parti social-démocrate en ce qui concerne la continuation de la guerre et la conclusion de la paix, a creusé entre elles un abîme profond et en a fait deux ennemis irréductibles, que seul le spectre de la guerre civile empêche de se jeter l'un contre l'autre.

Comme nous l'avons dit plus haut, les chefs principaux de ces deux fractions sont Lénine et Plekhanov.

Lénine, jusqu'à ces temps derniers, était assez peu connu en Russie; son activité s'était exercée surtout dans les cercles révolutionnaires à l'étranger; mais son rôle dans le mouvement révolutionnaire russe est indiscutablement très important et très caractéristique.

En 1887 il fut exclu de l'Université de Kazan, avec « privation du droit d'admission dans toute autre université », par ce motif que son frère avait été exécuté comme criminel politique. Lénine, de son vrai nom Oulianov, s'adonna très tôt à l'étude du développement économique de la Russie et, tout jeune encore, devint un fervent disciple de Karl Marx. Il a écrit beaucoup de tracts, de brochures, de livres, mais son ouvrage principal est un gros volume intitulé : *L'évolution du capitalisme en Russie*, édité en 1891 sous le pseudonyme V. Iline. Dans cet ouvrage, Lénine tâche d'établir le rôle croissant du capitalisme dans l'agriculture russe. C'est un travail plutôt académique, nourri de chiffres, et toutes les conclusions de l'auteur s'appuient sur les statistiques. Mais l'activité de Lénine ne se borna pas à celle d'économiste savant, le mouvement révolutionnaire l'attira, et bientôt il est condamné à quatre ans de déportation en Sibérie. A l'expiration de sa peine il se rend à l'étranger et devient le chef actif de la social-démocratie russe.

C'est la période de l' « Iskra » et celle de sa grande activité politique; puis celle de « Vperiod » où ses théories s'affirment de plus en plus dogmatiques et utopiques.

Pendant la révolution de 1905, Lénine défendait avant tout le caractère « permanent » de la révolution : le prolétariat ne

doit se satisfaire d'aucune concession des classes dominantes. Son but idéal était d'être le soldat éternel de la Révolution ; son but plus proche : arriver à la dictature révolutionnaire du prolétariat et des paysans. « C'est alors », disait-il, « que la révolution russe deviendra le prototype de la révolution sociale à l'Occident.» On sait quelles désillusions les années suivantes apportèrent à Lénine,— la dictature de Stolypine qui n'était ni prolétaire, ni paysan.

Comme nous l'avons déjà dit, la fraction des social-démocrates, menée par Lénine, insistait sur le boycottage de la Douma comme moyen révolutionnaire le plus décisif. Là encore il se trompait. Les minimalistes qui voyaient en la Douma une tribune pour l'agitation et la propagande avaient raison, et c'est de la Douma qu'est sorti le premier gouvernement révolutionnaire ; à la Douma appartenaient aussi le président et le vice-président du Conseil des délégués des ouvriers et des soldats.

Tandis que les minimalistes tâchaient de profiter de toutes les « possibilités légales » et conseillaient aux ouvriers de s'inscrire dans les unions professionnelles, de fonder des cercles pour l'enseignement mutuel, d'organiser des coopératives, Lénine avec sa fraction s'en allait, comme s'est exprimé un minimaliste notoire, Axelrod, « dans son sous-sol » au nom de la pureté du mouvement révolutionnaire. Il voulait être intransigeant jusqu'au bout.

Depuis 1901 jusqu'à ces derniers temps, Lénine a fait paraître, tant en Russie qu'à l'étranger, des dizaines de brochures qui, par la forme, autant que par le fond, décèlent le sectaire prêt à commenter sans fin son credo. Lénine polémise toujours, et, soit qu'il s'attaque à la bureaucratie, aux cadets ou aux minimalistes, ses expressions sont, en général, peu parlementaires. Il a son criterium moral : c'est le sentiment révolutionnaire. Pour lui, celui qui exige le plus est celui qui a raison. Maintenant Lénine, poussant sa tactique jusqu'à l'absurde, avance l'idée que la défaite de la Russie est une nécessité révolutionnaire. Son cri est : « A bas la guerre ». Le sentiment de la patrie lui est totalement étranger : « Le prolétaire n'a pas de patrie », dit-il encore. A ce point de vue, son retour par l'Allemagne est très symbolique ; il était donc inutile de faire courir le bruit, démenti officiellement depuis, qu'il ren-

trait en Russie par l'Allemagne parce que l'Angleterre et la France lui refusaient un passe-port. Son retour par l'Allemagne était l'acte du maximaliste intransigeant, dont la devise est : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » Mais Lénine oublie trop facilement que les prolétaires allemands n'entendent pas cet appel et tuent les prisonniers russes, et dévastent sans merci les contrées étrangères qu'ils occupent. A cela Lénine répondra par sa phrase sempiternelle : « Tant pis pour la réalité. » Telle est cette figure redoutable du socialisme russe. Lénine veut la défaite de la Russie : qu'il craigne d'obtenir par ses actes la défaite de la révolution russe !

Cependant, il faut dire que Lénine n'a point eu en Russie le succès qu'il avait sans doute escompté. Au lieu de l'accueil triomphal qu'il attendait, les sifflets et les huées ont répondu à son appel « extrémiste » ; quelques épisodes bruyants, dont il fut le héros, ont jeté, parfois, la note pittoresque dans la grande tragédie de la révolution russe. Telle fut l'occupation par Lénine et ses partisans du palais de la ballerine Kchesinskaïa. Ce palais, l'un des plus beaux de Pétrograd, cadeau de rupture de Nicolas II à la danseuse, au moment de son mariage, fut « annexé » par Lénine dès son arrivée dans la capitale russe ; il devint son quartier général. Après de multiples démarches infructueuses auprès du Conseil des Délégués, du Ministre de la Justice et du préfet de police, l'avocat de la Kchesinskaïa s'est adressé tout simplement au juge de paix. Celui-ci se déclara compétent et jugea ce curieux procès qui avait attiré une foule énorme dans la salle d'audience de la Justice de Paix. L'avocat de Lénine soutint cette thèse que toute révolution n'est qu'une série de violations des lois et que tous les droits privés, celui de propriété, entre autres, disparaissent forcément. Le vrai créateur du droit dans la période passagère de la constitution révolutionnaire de l'Etat, c'est la rue. Il objecta, en outre, que Lénine et ses amis avaient dû prendre beaucoup de mesures pour sauvegarder le palais et les objets qui s'y trouvaient. L'avocat de la ballerine répondit à cette thèse que la révolution n'a pas aboli les lois qui, par conséquent, continuent d'exister, et tant qu'à la garde du palais, il fit remarquer qu'après le séjour de Lénine et de ses camarades on a constaté que la cave était vide et plusieurs meubles fracturés. Le juge de paix n'a pas adopté la thèse

soutenue par l'avocat des léninistes et a ordonné leur expulsion du palais de Mme Kchesinskaïa.

Quand on annonça l'arrivée prochaine de Lénine en Russie, Tchéidzé, dans un de ses discours au Conseil des délégués des ouvriers et des soldats, exprima l'espoir que la révolution russe entraînerait Lénine; cependant il n'en était pas entièrement convaincu, car il termina en disant : « Si cela n'a pas lieu, alors Lénine restera en dehors de notre révolution. » C'est ce qui est arrivé. Lénine est resté en dehors de la révolution; même plus, consciemment ou non, Lénine et ses partisans ont commis envers elle une véritable trahison. La révolution russe présentait un danger grave surtout pour l'Allemagne qui, avec le prolétariat le mieux organisé et la bourgeoisie la plus agressive, possède l'état politique le plus arriéré. La révolution russe devait forcément inciter les social-démocrates allemands à revendiquer à leur tour la liberté ; c'est pourquoi le gouvernement allemand et les junkers sont particulièrement intéressés à la faillite de la révolution russe. Que la révolution russe engendre l'anarchie, se transforme en guerre civile, et c'en est fait d'elle ; la Russie affaiblie, par les luttes intestines, incapable de maintenir sa capacité militaire, devient une proie facile pour l'impérialisme allemand. Le gouvernement allemand a parfaitement compris l'importance, comme force dissolvante, de l'anarchisme de Lénine et de ses partisans, aussi n'a-t-il pas hésité à faciliter leur retour en Russie : c'est le gaz asphyxiant qu'ils ont lancé sur la révolution russe.

Peut-être Lénine n'est-t-il pas un provocateur, et n'est-t-il pas payé par l'argent allemand ; c'est pourquoi il est particulièrement précieux pour les Allemands. Un homme convaincu, non suspect de vénalité, peut seul avoir de l'influence sur les masses. Quand la révolution aura fortifié ses conquêtes, la propagande de Lénine ne sera pas dangeureuse ; mais maintenant, alors que chaque soldat, chaque ouvrier, chaque paysan, écoute toute parole véhémente, celle de Lénine devient excessivement dangereuse. Du reste, Lénine et son coadjuteur principal, Zinoviev, savent très bien modifier leurs théories suivant le milieu où ils parlent. Dans la caserne du régiment Ismaïlovsky, ils n'ont pas osé donner les mêmes arguments que ceux qu'ils jetaient hardiment à leurs auditeurs du haut du balcon du palais de la Kchesinskaïa.

Là-bas, Lénine ne s'en prenait pas au roi d'Angleterre et au roi d'Italie, mais traitait Guillaume de bandit couronné; il ne faisait pas appel à une paix immédiate coûte que coûte. Zinoviev crut même devoir dire qu'il est faux que les maximalistes veulent la paix séparée, et qu'ils demandent aux soldats de jeter bas les armes.

Mais s'il comprennent qu'il est certaines choses qu'on ne peut dire à un soldat, Lénine et Zinoviev n'oublient pas que ces soldats, dans la grande majorité, sont des paysans, et leur démagogie se rattrape sur la question agraire : ils prêchent l'accaparement immédiat de toutes les terres, c'est-à-dire qu'ils les incitent à des désordres qui ensanglanteraient toute la Russie.

Le journal de Lénine, *Pravda*, et les autres feuilles de son parti ont adopté dans leur polémique contre la guerre et contre le gouvernement provisoire, un ton qui rappelle celui des « cent-noirs » quand, dans leur journaux officieux, ils lançaient leurs appels aux pogromes. Cette similitude dans la forme de l'argumentation et dans l'aboutissant des thèses a été exposée d'une façon très humoristique par un grand journal russe sous forme d'une conversation imaginaire entre Sturmer et ses gardiens, dans la forteresse de Pierre-et-Paul.

Sturmer, pendant la promenade, s'écrie soudain : « A bas l'autocratie! » Les gardiens, attirés par cette exclamation, s'approchent de lui ; et alors Sturmer leur tient ce langage : « Camarades, ne voyez-vous pas que je ne suis point monarchiste? Avant que je ne le devienne, vous le deviendrez plutôt. Mais, camarades, l'autocratie n'est pas le seul ennemi. Il y en a d'autres. Le gouvernement provisoire, ce gouvernement bourgeois, doit être renversé. Je vous appelle à la lutte armée contre la bourgeoisie, contre ces buveurs de sang, qui roulent en automobiles, habitent de somptueux appartements, tandis que les prolétaires ne mangent que du pain noir et ne boivent que de l'eau. Camarades, unissez-vous! ».

— « Ma foi, camarade, ce vieillard dit précisément ce que j'ai entendu plusieurs fois dans les meetings », fait l'un des gardiens à l'autre.

— « Camarades, reprend pathétiquement Sturmer, à bas le gouvernement! à bas la guerre! Tendons à travers les rangs de notre armée la main à l'Allemagne. Pas d'annexions ni d'indemnités! Voilà deux ans que je répète cela et je continue de répéter : Vive la paix séparée! Lisez les papiers secrets que j'ai écrits avant la révo-

lution, et vous verrez que moi aussi je suis maximaliste ; moi aussi je hais de tout cœur nos perfides alliés anglais. Aussi, camarades, dites-moi pourquoi l'on me tient ici. Je hais l'ancien monarque, je crie à bas le gouvernement provisoire, je désire la paix séparée avec l'Allemagne, je crie anathème aux Anglais, pourquoi donc suis-je enfermé ici au lieu d'être installé dans le palais de la Kchesinskaïa ? Entre moi et ceux qui vivent là-bas il n'y a qu'une seule petite différence : c'est qu'ils ont traversé l'Allemagne en wagons plombés. Mais camarades, si ce n'est que pour cela qu'on me tient en prison, je suis prêt à faire ce voyage deux fois aller et retour.

§

Tout opposé par ses idées et son activité est le grand leader de la fraction minimaliste de la social-démocratie russe, G. Plekhanov. La Russie, après quarante ans d'exil, lui a fait une réception triomphale. La gare était pavoisée, les salles d'honneur, jadis réservées exclusivement à la famille impériale, étaient ouvertes pour lui et c'est là que le gouvernement provisoire in corpore, et les représentants du Conseil des délégués des ouvriers et des soldats sont venus le saluer.

C'est le 6/18 décembre 1876 que, pour la première fois, le nom de Plekhanov fut connu dans toute la Russie. Au cours de la grande manifestation populaire qui avait lieu sur la place de la Cathédrale de Kazan, Plekhanov, alors étudiant, prononça son premier discours politique. A la suite de cette manifestation, un grand nombre d'arrestations furent opérées ; Plekhanov réussit à s'enfuir à l'étranger où il demeura depuis, vivant tantôt en Suisse, tantôt en Italie. Le célèbre ouvrage de Plekhanov, *Nos Discordes*, marque une date dans l'histoire de la pensée russe. On peut dire que Plekhanov est le père du marxisme russe, qui a créé non seulement la social-démocratie russe, mais plusieurs courants constitutionnels démocratiques.

Si l'aphorisme d'Ibsen « Heureux celui qui reste seul » peut s'appliquer à quelqu'un, c'est surtout à Plekhanov et à ses trois collaborateurs, Véra Zassoulich, P. Axelrod et Léon Deitch, qui, en 1882, formèrent à l'étranger le groupe « La libération du travail ». Leur isolement a été compris beaucoup mieux en Russie que dans les vieux cercles d'émigrants. Quand, dans la décade de 1890, les marxistes parurent dans la littérature sociale et économique russe, les discussions passionnées qui s'élevèrent alors entre Tougan-Baranovsky et

Struve, d'une part, et Mikhailovsky, d'autre part, n'étaient rien d'autre que la continuation de la lutte qu'à l'étranger Plekhanov et Lénine soutenaient contre Lavrov. Les appels de Plekhanov sur la nécessité de la lutte des classes et l'organisation du prolétariat, malgré toutes les entraves de la censure et du gouvernement, entraient dans la littérature et dans la vie russes.

L'année du couronnement de l'ex-empereur, 1896, fut marquée par le premier essai des ouvriers russes, très timide il est vrai, des manifestations organisées. Pendant vingt ans, les ouvriers russes ont mené une lutte obstinée et terrible contre Nicolas Romanov et son régime, et l'on peut dire que ce grand mouvement, que l'autocratie souvent semblait avoir étouffé, mais qui, cette fois, a définitivement vaincu, fut toujours animé du souffle puissant de Plekhanov, qui, il y a quarante ans, devant la Cathédrale de Kazan, avait levé le drapeau rouge avec ces mots : « Terre et Liberté. »

Le secret de la grande influence de Plekhanov sur les masses ouvrières ruses tient surtout à ce que, durant toute son activité révolutionnaire, il appela le peuple russe à l'organisation et à l'union. En appelant la Russie à la lutte contre l'autocratie, il exhortait les classes ouvrière et bourgeoise à s'unir contre l'ennemi commun.

La révolution de 1905 échoua précisément parce que, sous l'influence de Lénine et de sa fraction, les ouvriers marchèrent de leur côté et la bourgoisie du sien. Dans ses lettres sur « La tactique et le manque de tact », qui parurent après la dissolution de la première Douma, quand les partis discutaient violemment s'il fallait participer ou non aux élections pour la seconde Douma, Plekhanov, dans un vibrant appel aux socialistes russes, écrivait :

Il est indiscutable que nous devons soutenir le parti bourgeois dès qu'il montre des aspirations avancées, et le combattre dès que ses aspirations faiblissent et le mènent à une tactique égoïste.

Rentré en Russie, Plekhanov, le grand chef de la révolution russe, pouvait aspirer à tous les honneurs. Et, en effet, le gouvernement provisoire lui proposa aussitôt le portefeuille de ministre du Travail, puis l'ambassade de Russie à Paris ; Plekhanov a décliné ces deux propositions. Il se croit plus utile à son pays en continuant de faire appel à l'union du peu-

ple dans le journal qu'il a fondé à cet effet, et qu'il a appelé *Edinstvo* (L'Union).

En 1891, au Congrès international socialiste de Londres, Plekhanov prédisait le rôle de la classe ouvrière dans le mouvement libérateur russe, en déclarant qu'il vaincrait comme mouvement ouvrier ou ne vaincrait pas. Mais tout en reconnaissant la grande importance de cette classe dans le mouvement révolutionnaire, Plekhanov ne perdait pas de vue que la révolution devra se servir également des forces bourgeoises et que la victoire complète du prolétariat ne peut s'obtenir sans elles. Il indiqua toujours que c'est une particularité du mouvement libérateur russe d'être la lutte commune de toutes les classes, de la bourgeoisie et des ouvriers, contre l'ancien régime; et il garda cette position quand éclata la guerre dont il vit, l'un des premiers, le caractère libérateur pour la Russie.

Dès son arrivée à Pétrograd, Plekhanov fonda son journal et aussitôt engagea une lutte violente contre Lénine et ses partisans, ces hôtes du « Lazaret nº 6 », comme il appelle le palais de la Kchesinskaia, empruntant ce nom au récit célèbre de Tchekhov sur une maison de fous.

Dans un article remarquable où il attaque violemment les théories de Lénine, Plekhanov, reprenant l'argument de son adversaire, qui déclare que la guerre actuelle est une guerre de pillage à laquelle le prolétariat russe n'a aucun besoin de participer, précise ses conclusions :

Puisque la guerre actuelle est une guerre de pillage, une guerre impérialiste « de la part de la Russie », alors nous tous, Russes, qui n'approuvons pas le pillage, ainsi sans doute que nos soldats qui sont sur le front, devons fraterniser avec les Allemands : Pardonnez-nous, bons Teutons, qu'avec nos intentions de pillage nous vous avons amenés jusqu'à l'obligation de nous déclarer la guerre, jusqu'à vous forcer à occuper une grande partie de notre territoire, jusqu'à vous obliger de vous conduire comme des brutes envers nos prisonniers, jusqu'à vous contraindre à dévaster la Belgique et noyer dans une mare de sang ce pays jadis florissant, jusqu'à ruiner systématiquement plusieurs départements français, etc.

Aussitôt que ce repentir touchant arrivera jusqu'à eux, les Allemands émus à leur tour verseront des larmes de joie, se jetteront dans nos bras,et alors commencera, comme disait Frederick Engels, *eine allgemeine Liebesduselei,* c'est-à-dire un affectueux embrassement général.

§

A côté de Plekhanov, le parti social-démocrate russe compte deux jeunes chefs, Tseretelli et Skobelev, qui tous les deux sont entrés dans le gouvernement provisoire remanié, le premier comme Ministre des Postes et Télégraphes, le second comme Ministre du Travail.

Tseretelli a maintenant trente-six ans. C'est un des lutteurs de la démocratie qui ont le plus souffert; un de ses camarades a dit de lui : son activité sociale fut un véritable Golgotha.

Il était étudiant à l'Université de Moscou et n'avait que 19 ans, quand il entra dans la lutte politique. D'après la loi barbare d'alors, il fut incorporé dans un bataillon disciplinaire et envoyé en Sibérie. Quand son temps de déportation fut terminé, Tseretelli retourna dans sa ville natale, Tiflis, où, à la mort de son père, écrivain géorgien très connu, il devint directeur du journal qu'avait fondé celui-ci. Moins d'un an après, le journal était saisi et Tseretelli condamné de nouveau à la déportation, en Sibérie, d'où il s'enfuit à l'étranger.

Après les événements de 1905, Tseretelli rentra en Russie. Il avait vingt-cinq ans quand le parti social-démocrate de Koutaïs l'envoya siéger à la deuxième Douma. Là il prononça un discours dont le retentissement fut énorme, qui était un acte d'accusation formidable contre le ministre Stolypine. Bien qu'à la deuxième Douma une obstruction systématique empêchât de parler les députés de l'extrême-gauche, Tseretelli se révéla orateur si brillant, que toute l'Assemblée l'écoutait avec une attention soutenue; il n'y a guère que Kerensky, à la quatrième Douma, dont l'éloquence puisse être comparée à la sienne.

Stolypine ne pardonna jamais à Tseretelli ses attaques contre sa politique. Il fit instruire un grand procès politique contre plusieurs membres du parti socialiste, procès qui était une véritable provocation. Tseretelli, avec quelques autres, fut condamné aux travaux forcés et, de nouveau, reprit le chemin de la Sibérie. C'est là que vint le trouver la nouvelle de la révolution russe, et c'est de là que ses amis l'ont ramené en triomphe à Petrograd. Placé, avec Tchéidzé et Skobelev, en tête du Conseil des Délégués des ouvriers et des soldats, dans ce poste dangereux il s'appliqua à modérer et à canaliser les exigences extrêmes de plusieurs membres de ce conseil et,

dans un but pacificateur, accepta un portefeuille dans le gouvernement provisoire remanié.

Son camarade Skobelev, qui entra dans le gouvernement provisoire en même temps que lui, est né, en 1885, dans le gouvernement de Bakou, où son père, riche paysan, possédait d'importants moulins. En 1903, la mort de son père le mit en possession, avec ses frères, d'un gros héritage. Mais le premier acte de cet étrange propriétaire fut d'organiser la grève des ouvriers de ses minoteries. Quand on découvrit le rôle qu'il avait joué dans cette grève, il dut s'en aller à l'étranger; il se rendit à Vienne et termina ses études d'ingénieur mécanicien à l'institut polytechnique de cette ville.

En 1912, Skobelev fut élu député de la quatrième Douma par la population russe du Caucase. A la Douma, il se montra un travailleur infatigable, fit partie d'un grand nombre de Commissions et prit la parole dans toutes les discussions sur les questions ouvrières. En 1913, avec Tchéidzé, il prit part aux travaux du Bureau international-socialiste, à Londres, dans la question de l'unification du parti social-démocrate russe. En 1915, il fit quatre mois de prison pour un article sur le Syndicat de la naphte, publié dans un journal de Bakou.

Avec Tchéidzé et Kerensky, Skobelev a joué un grand rôle pendant les premiers jours de la révolution. C'est lui qui, le premier, sortit devant les soldats révoltés qui s'étaient rassemblés devant le palais de Tauride et leur fit un discours. Le même soir, en risquant sa vie, il marcha à la tête de ceux qui s'emparèrent de la forteresse de Pierre-et-Paul.

Tels sont à l'heure actuelle, en Russie, les principaux partis politiques et leurs chefs. Le groupement juif *Bund* et le parti-social-démocrate polonais ne sont que des ramifications du parti social démocrate russe.

En résumé, cinq partis seront en lutte dans les élections pour la future Constituante; ce sont :

Les *Octobristes* ou libéraux modérés, dont Goutchkov et Rodzianko sont les principaux leaders.

Les *Cadets*, avec Milioukov, Petrounkevitch et Roditchev, comme chefs.

Les *Socialistes nationaux* (anciens socialistes révolutionnaires), dont les chefs principaux sont Pechekonov, Tchernov, Kerensky et Mme Brechko-Brechkovskaia.

Les *Social-démocrates minimalistes*, avec pour chefs Plekhanov, Tseretelli, Skobelev et Axelrod.

Les *Social-démocrates maximalistes*, avec Lénine et Zinoviev.

A ces cinq partis, il faudra peut-être en ajouter un sixième, qui pour le moment semble complètement disparu, mais qui probablement renaîtra au moment des élections : le parti réactionnaire de l'Union du peuple russe. Il se peut même, s'il ne se voit pas en force pour entrer en lutte ouverte, que son mot d'ordre soit de soutenir les Léninistes.

Voilà les partis en présence, mais quels sont les électeurs? A cela une courte statistique nous donne immédiatement la réponse. Sur une population de 175 millions, le pourcentage des différentes classes par rapport à sa totalité est le suivant :

Paysans, 77 p. 0/0.

Cosaques, 9 p. 0/0.

Petits bourgeois (*Metchanié*), 10. 5 p. 0/0.

Nobles, 1 1/2 p. 0/0.

Fonctionnaires, marchands, clergé, 2 p. 0/0.

Les Cosaques se différencient des paysans par leur organisation militaire et leur bien être, qui provient de ce qu'ils n'ont jamais subi le servage. Les petits bourgeois sont dans la grande majorité des paysans libérés des corvées, habitant les villages et les faubourgs des petites villes. Ainsi près de 95 p. 0/0 de la population russe sont des agriculteurs. Quant aux ouvriers, on en compte pour toute la Russie 1.500.000, c'est-à-dire moins de 1 p. 0/0 de la population, et encore bon nombre d'entre eux appartiennent à la classe des agriculteurs pour qui la question de la terre domine tout. C'est donc autour d'elle surtout que graviteront les élections. Déjà aux élections de la première Douma, qu'on avait surnommée « la Douma des espérances du peuple », ou encore « la Douma de la colère du peuple », le programme des cadets, qui triompha à ces élections, contenait les paroles suivantes :

La presque totalité du pays, la classe paysanne, attend avec impatience qu'on satisfasse à son besoin de la terre. La première Douma d'Etat faillirait donc à son devoir si elle ne faisait pas une loi pour satisfaire à ce besoin extrême, en ordonnant que les terres de l'Etat, de la famille impériale, des couvents, des églises et la propriété privée expropriés soient affectées à cet objet.

Ces paroles du manifeste des Cadets se trouvaient répétées dans la réponse de la première Douma au discours du trône : dès lors, la dissolution de la Douma n'était plus qu'une question de temps. Le 13 mai 1906, dans sa déclaration, le gouvernement rejeta d'une façon catégorique le principe de l'expropriation des terres. La Douma y répondit par la formation d'une commission agraire à laquelle fut transmis le projet des cadets, et, peu après, le projet analogue de la fraction travailliste. La formation même de cette Commission témoignait de l'importance que la Douma attachait à la question agraire. Chaque groupe de quatre députés devait élire son représentant dans cette Commission, qui comptait ainsi 100 membres, et au sein de laquelle disparurent les discordes de partis. Tout le temps que siégea la première Douma, les couloirs du Palais de Tauride étaient remplis de paysans qui venaient des coins les plus reculés de la Russie apporter à leurs députés les cahiers de doléances de leurs communes et exposer leur besoin de terre.

Pour distraire la Douma de l'attention qu'elle accordait à la question agraire, le gouvernement organisa de terribles pogroms à Bielostok, et le général Bogdanovitch, l'un des chefs des « cent-noirs », dont nous avons parlé plus haut, répandit par millions d'exemplaires, dans toute la Russie des tracts appelant la population au massacre général. La Douma dut sans doute prêter attention à ses faits, mais malgré cela, la Commission agraire termina ses travaux, et son projet allait venir en discussion, quand le gouvernement ordonna la dissolution de la Douma.

La question agraire ne fut point abandonnée par les trois Doumas qui suivirent, mais le gouvernement encombrait le bureau de la Douma de milliers de projets dont il réclamait l'urgence dans le seul but de la distraire de la question essentielle ; et quand, enfin, la Douma se montra résolue à s'occuper définitivement de la question agraire, son sort fut décidé : la dissolution était proche.

La question agraire jouera donc le rôle principal dans la prochaine campagne électorale, puisque avec le suffrage universel, ce sont les paysans qui, vu leur nombre, seront les maîtres de la future Russie. Quant à la forme du gouvernement, sur laquelle la Constituante aura tout d'abord à se

prononcer, il est à peu près certain que ce sera la République En effet, le Congrès des délégués des paysans, qui réunissai récemment, à Pétrograd, 600 représentants de la classe paysanne, venus de tous les coins de la Russie, s'est prononc pour la République. On sait d'autre part que le parti de cadets, peu de jours après la révolution, s'est égalemen arrêté au même régime; et enfin le parti octobriste lui-mêm vient, dit-on, de s'y rallier.

Ainsi on admet généralement comme un fait acquis que l Constituante dotera la Russie de la République. Les discussions portent seulement sur la forme de la future Constitution russe. De quel modèle de gouvernement démocratique s rapprochera-t-elle ? Sans doute la future Constitution russ ne sera pas la simple copie d'une charte étrangère quelconque mais il est également indiscutable qu'elle ne pourra s'affranchir totalement de tout emprunt à telle ou telle autre form d'Etat ayant existé ou existant. En élaborant les nouvelle de la vie russe, il faudra tenir compte de deux conditions formes naturelles : l'immensité du territoire et la variété des populations, que domine indiscutablement la nation russe qui unifié le pays et lui a donné sa culture originale.

Le vice essentiel du système gouvernemental de l'ancie pouvoir était son désir de concentrer toutes les branches d l'administration, même les plus minimes, dans un centre unique. Cette centralisation entravait toute tentative de bonn administration, mettait obstacle au bien-être de la populatio à tel point que les représentants du régime déchu étaien forcés de le reconnaître. Mais le vice de ce système se montr avec une clarté particulière dans les travaux de la Douma, encombrée par des centaines et des milliers de petits projet locaux, qui avaient reçu le sobriquet humoristique de « vermicelle ». Ce « vermicelle » menaçait de paralyser toute la législation.

L'opinion qui domine est donc que la future Constitutio russe doit avant tout renoncer à l'omnipotence d'un organ central du pouvoir. Peut-être plus qu'aucun autre pays a monde la Russie a besoin de développer la législation locale La variété des conditions naturelles, le mélange des nationalités dans différentes provinces, les divers stades de développement industriel d'une région à l'autre, enfin les différence

même dans le degré de civilisation sont autant de circonstances qui font que seules les lois de large importance sociale pour tout le pays peuvent être élaborées par le pouvoir central, alors que les autres devraient relever d'institutions locales munies d'une indépendance suffisante pour légiférer. Si on examine le code russe, on voit que la nécessité, qui prime tout, a forcé même l'ancien pouvoir à créer des lois spéciales, s'appliquant parfois à une seule province et n'ayant aucune importance pour tout le reste du territoire de la Russie. Mais ces lois, créées dans la capitale par des hommes étrangers à ces provinces, sont généralement au-dessous de tout, ne correspondent ni aux besoins, ni aux désirs locaux, ni à la justice. En tout cas, ces lois spéciales témoignent qu'une large législation locale est nécessaire, puisque même l'ancien régime ne pouvait s'en passer.

Ces considérations amènent à songer pour la future Constitution de la Russie à l'organisation américaine. Peut-être n'avons-nous pas besoin sur notre futur drapeau national de tant d'étoiles que sur le drapeau américain, mais le système de législation locale qui existe aux Etats-Unis semble être celui qui convient le mieux à la Russie. Même l'existence des Etats provisoires, qu'on appelle les « Territoires » et qui n'ont pas tous les droits, a son analogie dans ces provinces de Russie où sont concentrées les populations nomades mi-sauvages. Le système américain satisferait très heureusement les besoins des diverses nationalités qui sont habituées à la culture russe et ne lui seraient plus hostiles, comme elles l'étaient sous l'ancien régime. La possibilité d'arranger sa vie à son gré, de prier son Dieu, de parler et d'imprimer en sa langue, réconciliera chaque nation avec le pouvoir central, tenu de défendre les droits naturels de tous les citoyens. La révocation des privilèges de castes et de biens écartera la possibilité de la prédominance d'une nationalité sur l'autre ; le lien naturel sera la langue russe qui ne fera nulle part irruption par force, mais sera le symbole de l'unité des peuples de l'Etat russe.

Mais, c'est la future Constituante, élue sur la base du suffrage universel, qui se prononcera sur la forme définitive de la Constitution de la Russie. Dès qu'il s'agit de suffrage universel en Russie, on pense à cette masse d'illettrés et à

ces nombreuses populations qui ne comprennent même pas la langue russe et n'ont aucune conception de la vie politique : les Samoièdes, les Tounkouses, les Iakouts, les Kalmoucks, les Kirghis, et toutes les peuplades nomades du Caucase. Comment appliquer chez ces populations le suffrage universel? Et encore, comment organiser, par exemple, les élections de la province de Iakoutsk dont la superficie est à peu près égale à celle de toute la Russie d'Europe et qui compte un habitant par 13.000 kilomètres carrés, et dont les villages, peuplés chacun d'une cinquantaine de personnes, sont distants de centaines de verstes l'un de l'autre? Les membres des bureaux électoraux seraient forcés de faire des expéditions qui dureraient des mois, peut-être même des années. La seule issue pratique de cette difficulté, c'est d'agir envers les allogènes nomades et non civilisés comme la république des Etats-Unis a agi envers les Indiens et les Esquimaux et la Norvège envers les Lapons, c'est-à-dire de les priver du droit électoral.

En admettant même que l'on tranche ainsi ce nœud gordien, nous avons encore une masse d'électeurs bigarrés, mal organisés, et qu'il faudra préparer par une longue campagne électorale, sans quoi les résultats des élections pourraient être tout à fait inattendus et indésirables. Une des difficultés principales de la campagne électorale en Russie, c'est qu'étant donné l'immense population, nous aurons des circonscriptions électorales comptant un très grand nombre d'électeurs qui devront élire chacune un représentant par le suffrage direct.

La Commission nommée par le gouvernement provisoire pour élaborer la loi électorale s'est en effet arrêtée au chiffre de 200.000 habitants par circonscription électorale, ce qui donnera un total d'environ 800 députés à la future Constituante. La commission avait d'abord pensé à fixer ce chiffre à 100.000 habitants, mais on arrivait ainsi à un total de 1.530 députés ; or il est impossible qu'un si grand nombre de députés puissent faire un travail utile, aucune Chambre législative ne peut compter un nombre aussi grand de représentants. Des deux maux : grandes circonscriptions électorales et une Constituante moins nombreuse, ou des circonscriptions plus réduites et un nombre excessif de députés à la Constituante, la Commission a choisi le moindre.

En outre, il ne faut pas oublier que le gouvernement provisoire n'a pas le droit de prendre part à la campagne électorale; il doit se borner à garantir la liberté et les droits de chacun. C'est le peuple lui-même qui doit créer, organiser sa vie politique; il doit comprendre et dire ce qu'il veut. La Souveraineté du peuple est chose difficile pour tous. Il est beaucoup plus difficile d'être libre que d'être esclave. La passivité, l'obéissance sont le propre de l'esclavage; l'initiative, la création, celui de la liberté. Nombreuses sont les voix qui s'élèvent maintenant pour exhorter la jeunesse intellectuelle à « aller au peuple », comme elle y allait il y a une trentaine d'années pour la propagande révolutionnaire, mais afin de lui expliquer, aujourd'hui, ce que sont les devoirs du citoyen libre.

J.-W. BIENSTOCK.

LA DANSE DES HEURES

à mon ami Eugène Kœttlitz, V. D. G.,
lieutenant du génie dans l'armée belge.

L'HOMME :

En vain l'aurore et le jour et la nuit
Enlacent la danse des heures
Sur la plaine où leurs pieds étincellent sans bruit
Et courent comme une onde qui s'enfuit :
Tu pleures, tu pleures,
Et dans la nuit, et dans l'aurore, et dans le jour,
Lorsqu'au long des heures
Tu te lamentes, tu te désoles, tu pleures,
L'ouragan gronde alentour.

LA FEMME :

Ne cesserez-vous point, éclairs, tempêtes,
Voraces démons acharnés,
Ne cesserez-vous point, furieux que vous êtes,
De rugir et de pousser sur nos têtes
En vols effrénés
Les vautours de tempête et le feu des éclairs ?
Fauves acharnés,
Ils fondent sur la plaine, et les champs calcinés
Sont de décombres couverts.

Ni le jour ils ne cessent, ni la nuit, —
Que la danse des heures enlace,
Silencieuse et vorace,
L'orgueil du monde par leur rage détruit,
Ou qu'elle coule comme un raisseau qui s'enfuit, —
Il ne cessent de sonner la guerre
Et de couvrir de honte la terre :
Au vol démesuré des vautours de tempête ?
Démons de mort et de nuit,
Ils sèment sur notre cœur et sur notre tête
Le deuil dément et le désastre de la nuit.

L'HOMME :

Je me souviens. Naguères l'Heure tendre,
Attentive devant le seuil,
Des matins d'ambre clair aux soirs de blonde cendre
Se plaisait dans un sourire à suspendre,
Guirlandes d'accueil,
Les glycines en grappe ou la vigne sauvage,
Et suave au seuil
Entrait la Joie, et l'on faisait un chaud accueil
Aux parfums qu'elle propage.

LA FEMME :

Regarde devant toi : l'Heure est funeste,
Elle gesticule et maudit ;
Le vent déchire, l'air brûle, la pluie empeste ;
L'homme lance la mort avec le geste
Qu'il lève et brandit
Parmi la plaine, semeur sinistre et méchan
Sous un ciel maudit,
Et il ne sème, et il ne lève et ne brandit
Rien que la mort sur son champ.

L'HOMME :

La plaine frémit de lumière tendre.
De sourds roulements dans le lointain
S'attardent, mais le matin
Baigne dans la joie où la Paix va répandre
La fête de ses fruits doux et blonds, et descendre,
Annonciatrice de réveil,
Et dans les saints rayons du soleil
Chasser au loin et pour jamais l'Heure funeste :
Ah, par la jeunesse tendre
Et la clarté d'amour dont brillera son geste
La Terre dans sa joie étreindra l'Heure tendre !

L'Heure tendre, l'Heure pacifique et sereine
Ruissellera de fleurs aux plis de son manteau ;
Déjà sa main les égrène ;
Elle chante en marchant sur la terre et sur l'eau ;
Ses pieds nus dans la lumière
De l'aurore printanière
Pénètrent de soleil le monde grand et beau :
Que le monde sera beau
Si la divine Paix en renaissant ramène
Parmi les hommes de nouveau
Le pur sourire de l'Heure tendre et sereine !

LA FEMME :

L'heure de la Paix est loin.
Le sang coule, la mort s'abat sans lassitude ;
C'est une Heure rude
Dont le mufle affamé fouille au moindre recoin
D'amour ou d'étude
Pour s'y gorger de carnage et d'horreur.
Ni présage sacré, ni souffle avant-coureur
N'atteste qu'à la Paix le Printemps prélude :
Une Heure tendre, ô fol espoir, funèbre erreur !

L'HOMME :

L'Heure de la Paix est proche,
Je l'entends qui s'avance à pas clairs dans les bois ;
Là-bas je la vois
S'élancer de la mer, monter de roche en roche
Et soudain tenir
Le ciel, d'où ses bras frais enlacent le monde.
O mon Amie, il n'est plus temps que se morfonde
Ni ta douleur ni ton dolent souvenir :
La Paix s'épanouit ; tout vit ; l'Heure est féconde.

LA FEMME :

Homme faible, ton cœur oublie : où sont nos morts ?
Où sont nos fils, si beaux de leur jeunesse neuve ?
Ils tendaient, nobles et forts,
Le vierge élan d'âmes farouches à l'épreuve
De la guerre aux durs combats...
La gloire a suivi leurs pas
Peut-être, qui le sait ? — Puis, un jour, l'eau d'un fleuve
Du Nord, l'eau lourde d'un fleuve
Avec tant d'autres corps a charrié leurs corps...
A jamais mon âme est veuve,
Mais toi, Père, peux-tu sourire sans remords ?

Ainsi, seule je vous pleure,
Mes pauvres fils en qui vivait mon vaste espoir !
Ne plus vous revoir !
Comment ne se peut-il, Dieu clément, que je meure ?
Que le monde est noir
A présent : nos fils sont morts ! Et moi, leur mère,
Impuissante parmi ces fureurs de la guerre,
Je pleure, mais rien ne peut émouvoir
L'Heure de sang, l'Heure implacable de la guerre.

L'HOMME :

O malheureuse ! nos fils,
Je les sens vivre, et, tandis que tu te courrouces,
J'entends leurs voix douces
D'espérance et de foi chanter comme jadis ;
Une eau sous les mousses
N'est plus limpide ou plus fraîche que leurs voix.
Purs, ils désignent, devant eux, avec leurs doigts
L'avenir de fête que tu repousses ;
Ils se dressent parmi l'aurore, et je les vois !

LE POÈTE :

O grandeur ! l'homme à l'homme adouci tend la palme
De la victoire, et la terre renaît au calme
Du labeur sain, de la pensée, et de l'amour.
Les claires Heures alentour
Tissent leur danse pacifique et souriante ;
Leur chœur léger mène le monde, et l'oriente
Vers la vierge beauté
Où sous le ciel enchanté
L'air résonne aux accords merveilleux de la Lyre,
Où, jeune, florissant, ardent, l'Homme respire
La vie et la divine ivresse de la Paix !

Eaux bienfaisantes, champs regorgeants, bois épais,
Montagnes et vallons, ô Nature diverse,
Et vous, les villes d'industrie et de commerce
Où plonge aussi l'étude aux sources d'idéal,
Ecoutez, regardez : au transparent cristal
Où vibre la splendeur de l'humaine harmonie,
Brise propice aux jeux d'une joie infinie,
C'est vous, les Heures, qui du frôler de vos pas
Allumez par étincelles les éclats
D'une fougue lucide où s'embrase le rêve, —
Et l'homme éperdûment d'heure en heure s'élève !

Sereinement alors
Nous songeons à vos deuils, aux nôtres, à ces morts,
A ces héros qui sont tombés dans la mêlée
Affreusement, quand leur force fut immolée
Pour d'incertains espoirs d'amour :
O vous, nos Saints, votre Heure s'enflamme à son tour,
Nous nous traînons, pieux, devant le mausolée
Où s'exaltent votre courage et vos douleurs ;
Et notre âme vous prie, émue et désolée,
Et l'Heure belle vous parsème de ses fleurs.

14-18 mai.

ANDRÉ FONTAINAS.

STENDHAL
ET L'AMOUR ALLEMAND

—

I

Ce n'est pas en vain que Stendhal servit en Italie, comme sous-lieutenant au 6e régiment de dragons. L'auteur de la *Chartreuse* et de *Rouge et Noir* accorda beaucoup à la cavalerie. Plusieurs de ses héros les plus célèbres, Fabrice del Dongo, Lucien Leuwen, étaient fort enclins à chérir cette arme ; lui-même faisait suivre de son titre « officier de cavalerie » la signature de son livre *Rome, Naples et Florence*; et, parce qu'il était un peu bretteur, aimant à donner parfois « un bon coup de sabre », nous ne sommes pas sans penser que beaucoup de ses pages les plus libres furent, comme le veut Paul Bourget, dans bien des circonstances, « écrites comme au bivouac, sur le coin du genou ».

Au nombre de ces pages, d'un impromptu toujours aisé, d'une hardiesse toujours française et composées, si l'on peut dire, à la diable et au jour le jour, par un homme au tempérament vif et voluptueux, il en est peu d'aussi attachantes que celles où Stendhal étudie les femmes des divers pays où il fait la guerre. Et « faire la guerre », pour l'auteur de tant d'anecdotes savoureuses, ce n'était pas seulement se jeter dans la mêlée, un sabre à la main, comme cela lui advint au moins deux fois : la première à Brunswick dans une émeute de bourgeois et, la seconde, lors de la retraite de Russie, quand il sauva des mains des Cosaques un convoi de voitures ; mais « faire la guerre », pour Beyle, autant que jadis pour les

héros charmants d'Hamilton, c'était se livrer encore, dans tous les pays parcourus, à cette étude savante des belles œuvres et des belles femmes qui ne contribua pas que peu, dans tous les endroits où il passa, à laisser de lui l'image du parfait amant et du meilleur touriste.

Encore que l'Italie, avec la merveille de ses beaux-arts, la facilité de ses mœurs et la beauté de ses filles lui eût à peu près tourné la tête, il ne dédaigna pas, pour cela, dans la suite de ses voyages tout militaires, de porter chez les autres peuples cette curiosité passionnée, cet esprit de recherche et ce sentiment de l'amour et du respect de la femme qui ne l'abandonna dans aucun des moments de sa vie. Certes, l'on sait bien, parmi ces pays, lesquels avaient sa préférence et que c'étaient Rome, Florence, Bologne, Venise, les bords heureux du lac de Garde, mais surtout Milan, la cité fantasque peuplée pour lui des ombres les plus tendres. Là, parmi tant de merveilles du génie humain, nourri de l'air de la gloire, à la suite du premier capitaine du monde, et reçu dans la société la mieux préparée pour plaire, Henry Beyle éprouva le plus grand bonheur. Aussi cette période italienne, cette période *latine* de sa vie est-elle bien la plus heureuse, la plus féconde, la plus libre. Là, dans la Lombardie, celui qui demandait qu'on gravât plus tard, sur son tombeau, les mots fameux : *Arrigo Beyle, Milanese*, éprouva ce rare plaisir, cette haute jouissance et ce sentiment de la perfection qui donne à l'amour, même le plus terrestre, quelque chose de supérieur.

Mais, quelque attrayant que soit, dans la vie de l'auteur de la *Chartreuse*, de l'*Abbesse de Castro* et de *Vanina Vanini*, ce séjour italien, il ne doit pas nous faire oublier les années que l'ancien aide-de-camp du général Michaud, le futur adjoint au commissaire des guerres vécut, par la suite, en Prusse, en Autriche et en Silésie. Certes, la période *latine*, la période italienne, dans l'existence autant que dans l'œuvre même de Beyle, est bien la plus éblouissante, la plus complète, la plus ample et celle qui nous retient, en raison même de son développement, avec le plus de force et de raison. Mais, en regard de cette période attachante, la plus romanesque de l'amoureuse et guerrière épopée beyliste, il y a la période allemande, la période *gothique*, si l'on peut dire. Cette période-là, au point de vue des grandes créations littéraires de Stendhal, ne

comporte pas de travaux très développés, des réalisations vraiment vastes et magnifiques du genre de la *Chartreuse*; mais, cette présence de Beyle, à plusieurs reprises et dans plusieurs contrées, sur la terre allemande, n'a pas été tout à fait inutile à la formation de ce génie singulier. Elle a aidé ce sagace observateur à voir mieux et plus loin dans le domaine des mœurs et des sentiments; elle a permis, à ce cœur bien français, mais nourri d'italianisme et d'espagnolisme, de s'émouvoir pour des formes languissantes et nouvelles de la passion; enfin, elle n'a pas été étrangère à la conception de certains des passages du traité de l'*Amour*, le *Rameau de Salzbourg* notamment, dont il faut bien dire que c'est là, sinon le plus parfait, au moins le plus précieux de l'œuvre de Beyle. Et, quand nous aurons, avec toute la piété désirable, relu quelques chapitres de *Henri Brulard*, parcouru l'étonnant *Séjour à Brunswick*; enfin, quand nous aurons, dans *Mina de Wangel*, contemplé une fois de plus le portrait romanesque et déconcertant que Stendhal a tracé de la femme allemande, de la femme prussienne livrée au démon de l'amour, nous verrons qu'elle ne fut pas tout à fait inutile — cette période — et que, par contraste, elle vient excellemment compléter la période française et latine d'une œuvre touffue, variée, diverse, mais — dans son ensemble — parfaitement nette et claire.

II

La première fois que nous voyons Beyle écrire un nom très allemand dans sa *Correspondance*, c'est en 1805, dans une lettre à sa sœur Pauline. Alors il est à Marseille avec cette Mélanie Guilbert qu'il « adore avec fureur ». Et, vers la fin de cette lettre où il n'est question que de ces « fureurs » de l'amour, l'ancien sous-lieutenant écrit, l'on ne sait trop pourquoi: « L'Europe vient de perdre un grand poète, *Schiller*. » Beyle ne nomme pas encore Gœthe pour lequel il éprouve peu de dilection; quant aux savants « châteaux de cartes » qu'édifient dans leur métaphysique Schelling et Emmanuel Kant, un garçon bien vivant, de tête solide et d'âme prompte à la façon de ce Français, n'en a vraiment que faire.

Il en est de l'Allemagne alors comme des autres pays de l'Europe: ce sont des champs pour la gloire; et, quand Gœthe,

dans une lettre à Zelter citée par Eckermann, nous dit que M. Stendhal, officier de cavalerie, appartient au nombre de ces hommes qui « ont été poussés çà et là par le balai de la guerre », il ne fait que résumer, en deux ou trois mots, les circonstances qui ont contribué à faire du « voyageur » Beyle, un « Français plein de vivacité, passionné pour la musique, la danse, le théâtre » et bien d'autres choses encore que Gœthe ne dit pas. Intendant à venir des domaines de l'Empereur, futur adjoint au Commissaire des Guerres, Stendhal, dans tous les événements militaires de l'Empire, n'aura passé qu'au second plan des combats fameux. On conteste aujourd'hui qu'il ait assisté aux grandes batailles de Marengo et d'Iéna ; et M. Léon Bélugou a très bien dit que Beyle « ne se pique pas de l'exactitude d'un chartiste ». Faire grief à un homme qui n'appréciait que les sentiments et ne mettait d'intérêt que dans les passions, et cela pour quelques petits méfaits d'itinéraires, c'est ce que MM. Paul Léautaud et Henri Martineau n'ont pas osé ; et c'est ce que personne, après eux, ne fera.

Attaché aux services d'arrière de l'armée, nous dirions aujourd'hui officier d'administration, Beyle, par ses fonctions mêmes, n'a pas été mêlé, d'aussi près qu'il voudrait le faire croire, au côté épique des grands faits de la guerre ; mais, en fait, c'est la guerre, le « balai de la guerre », comme dit Gœthe, qui l'a porté là où il a été, en Allemagne comme ailleurs. L'humeur vagabonde, la mobilité intellectuelle, la surprenante souplesse du plus admirable esprit cosmopolite qui fut jamais proviennent sans doute de ces déplacements imposés par l'Empereur. Une telle existence, passée au milieu des difficultés inouïes de la conquête et de l'occupation, vécue parmi des obstacles sans nombre, au milieu de nations hostiles, ont communiqué à Beyle une initiative et une vigilance qui semblent, à l'origine, avoir fait défaut dans son caractère. L'audace des entreprises, la liberté des camps, la haine des sots préjugés répandue dans une armée née de la Révolution, firent beaucoup pour combattre, chez le biographe de *Henri Brulard*, une réserve native, une timidité farouche et cette sorte d'opiniâtre pudeur qui lui valut, lui-même l'a avoué, du côté des femmes, souvent bien des *fiasco*.

A ce point de vue tout sentimental, la guerre ne fut pas inutile à Beyle ; elle le débarrassa de bien des ferments de sa pro-

vince, le fortifia, le déniaisa pour ainsi dire; et, cela est si vrai que plus d'une des intrigues de sa vie — et Dieu sait s'il en noua de nombreuses ! — sont, malgré une retenue apparente, du moment des campagnes d'Italie d'abord et de Prusse ensuite, menées sabre au clair et tambour battant.

Sainte-Beuve, qui ne rendait pas autant que nous justice à l'étonnant maître de tant de beaux livres, avait été frappé par ce pseudonyme « un peu teutonique » de Stendhal que Beyle était allé chercher sur les bords de l'Elbe. Winckelmann est né dans cette ville et Beyle, écrit M. Arthur Chuquet, a pris ce nom de Stendal « en y insérant un *h* qui lui donne un air romantique ». Aujourd'hui Stendal est toujours la « vieille ville », entourée de « beaux restes de fortifications » que signale Bædeker ; c'est un point d'intersection de très importantes voies ferrées, notamment vers Hambourg et vers Hanovre ; mais, il n'y a pas apparence que les Français y passèrent, en octobre 1806, en venant d'Iéna, après la grande bataille. Tout ce qui est sûr, c'est que, le 27 octobre, Napoléon fit son entrée à Berlin. Beyle, qui vit cela, en demeura à peu près ébloui, comme devait le demeurer à jamais le petit Heine, dans le récit du tambour Le Grand.

Napoléon, dit Beyle, avait pris le grand uniforme de général de division. Il marchait à vingt pas en avant des soldats; la foule silencieuse n'était qu'à deux pas de son cheval ; on pouvait lui tirer des coups de fusil de toutes les fenêtres.

Cela ne se produisit pas; mais, au contraire, une curiosité intense poussait les Berlinois à venir contempler leur vainqueur. Le plus petit savetier voulait avoir vu Napoléon. La simplicité de cet homme de génie frappait de stupeur les paisibles Prussiens. « On s'étonnait de le voir, après la parade, rentrer au château presque sans suite, et marchant au petit pas (1). » Heine, qui vit peu après, dans la même saison, l'Empereur au jardin de Düsseldorf, note bien volontiers qu'« un sourire, qui réchauffait et calmait tous les cœurs, s'échappait de ses lèvres... et cependant, ces lèvres n'avaient qu'à siffler,... et la Prusse n'existait plus... » Seulement l'Empereur ne voulait pas faire pleurer, jusqu'à ce qu'ils eussent perdu l'éclat de leurs regards, les beaux yeux de la reine Louise. Il ne siffla

(1) Albert Vandal : *La Catastrophe de la Prusse* (*Revue hebdomadaire*, 13 mars 1909).

pas; malgré tout, il prit possession du pays, installa partout ses garnisons et ses préfets. Un gaillard comme Beyle, qui était venu de Paris, dans les bagages de Martial Daru, pour voir d'un peu près cette entrée de Napoléon chez les Prussiens, ne fut pas négligé. On le nomma adjoint au commissaire des guerres et c'est en cette qualité que, le 13 novembre 1806, il vint s'installer à Brunswick. Ce pays le rapprochait de la France, mais, en même temps ne l'éloignait pas beaucoup de Berlin, ni même de Stendal.

Ce n'est pas sans regret d'ailleurs que Beyle quitta la capitale de la Prusse. L'auteur de la *Chartreuse* et de *Rouge et Noir* a toujours fait profession de détester Voltaire; ce qui est au moins curieux et très romantique; mais, comme Voltaire, il n'en trouva pas moins « charmant » le paysage de Potsdam, et, relate M. Chuquet, « les îles de la Havel, considérées de Sans-Souci, lui semblèrent tout ce qu'il y a de plus noblement gracieux dans le Nord ». Henry Beyle, qui se devait de découvrir un jour quelque rapport de sensibilité entre l'âme de Métilde et celle d'un paysage de charme et de suavité, rechercha-t-il, dès cet instant, le retentissement agréable que ces sites choisis pouvaient avoir dans le cœur des Prussiennes ?

A vrai dire, ces dernières ne témoignaient pas, envers l'ennemi qui venait combattre leur nation, d'une répulsion bien farouche. L'historien Albert Vandal écrit qu'en 1806, quand le troisième corps français, commandé par Davout, fit son entrée précédant celle de Napoléon, « les bourgeois de Berlin vinrent curieusement contempler nos bivouacs. Des femmes, des jeunes filles se pressaient en grand nombre; nos Français sans façon les embrassèrent... » Sans doute, ce n'étaient pas là des coquettes comme celles de Paris, éveillées, mutines, toujours prêtes à séduire; ni, comme celles de Milan, de glissantes beautés, pas très cruelles; et Beyle entendait bien, lui, l'analyste du cœur humain, qu'il n'y avait rien qui pût passer les unes et les autres. Pourtant, la curiosité, le désir d'apprendre, le dégoût de la solitude firent qu'il ne trouva pas si négligeables ces Charlottes minaudantes, de taille ronde et de mine fraîche, qui se laissaient embrasser par les hussards et les voltigeurs.

« Si l'amour est un combat, Stendhal, a remarqué avec

esprit M. Jean Mélia, en est le soldat continuel. » Et, soldat, Beyle le fut constamment dans cette grande action napoléonienne qui ne séparait jamais l'amour de la guerre. C'est qu'en 1806, comme dans toutes les autres années qui devaient suivre et le mener par la suite à Vienne, à Kœnigsberg et à Sagan, l'amour, pour lui, était déjà la « plus grande des affaires ou plutôt la seule ». Il y sacrifiait comme d'autres à la gloire, ou plutôt c'était la gloire et le point d'honneur de cet homme original de n'avoir pendant la guerre, comme les jeunes seigneurs du Décameron pendant la peste, d'autre préoccupation que la femme, d'autre mobile que la passion. En cela, Beyle, en Allemagne et en Autriche, ne fut pas différent de ce qu'il avait été et devait être encore plus tard, en Italie et en France : l'amant, sinon le plus fidèle, au moins le plus attentif et le plus curieux de plaire.

III

Quand le nouvel adjoint au commissaire des guerres arriva à Brunswick, à l'automne de 1806, il s'en fallait de beaucoup que le livre de Mme de Staël eût paru, ce terrible et fameux livre où il est dit, entre autres choses, que « l'amour est une passion beaucoup plus sérieuse en Allemagne qu'en France ». Et, notre Beyle arrivait là, comme tous les Français, l'esprit farci de toutes sortes de préjugés sur les habitants et sur le pays, jugeant un peu trop facilement des êtres et de leurs sentiments sur trois ou quatre des romans de cet Auguste Lafontaine « que la jolie Louise, reine de Prusse, fit chanoine de Magdebourg ». Déjà, il accordait aux Allemands ce « fonds d'enthousiasme doux et tendre » qu'il a nommé dans l'*Amour* ; et, lui, dont l'âme était nourrie de Condillac, d'Helvétius et d'une bonne part de l'Encyclopédie, il allait jusqu'à reconnaître « une forte disposition à l'amour et à la bonne foi » chez ces bourgeois luthériens si différents d'esprit et de cœur d'un Français raisonneur, caustique et vivant de sa sorte.

Un jour, quand il aura été bien dégoûté du subjectivisme allemand, qu'il aura bâillé sur les *systèmes* poudreux des grands hommes de ce pays, qu'il aura vu l'explosion de fanatisme de 1813, alors il réfléchira. En 1828, dans les *Promenades dans Rome*, après une conversation avec Canova, il osera écrire : « Kant et ses successeurs égarent l'Allemagne... il faudra

plus d'un siècle à ces gens-là pour être aussi civilisés que nous... » et, cet allemand, cette langue allemande, qu'il a presque admirée un instant dans la *Ballade de Lénore*, qu'il a pratiquée, étudiée à Brunswick, il mettra, selon Bourget, s'il le faut, deux années à la désapprendre!

En attendant, cet allemand, puisqu'il est adjoint au commissaire impérial, en contact avec toutes sortes de personnalités prussiennes et grand-ducales : M. de Siestorpf, grand veneur, de Münchhausen, ambassadeur, de Strombeck, conseiller, de Bothmer, grand chambellan, il faut bien qu'il l'emploie dans la mesure de ses fonctions! Mais, comme on voit bien, au travers des aveux de son *Journal*, que c'est sans aucun plaisir! A vrai dire, de toutes ses connaissances de Brunswick, le « seul qui ait réellement de l'esprit » est Jacobsohn »; mais, aussi, c'est que Jacobsohn est Juif, non Allemand. Le théâtre à Brunswick, c'est lui qui le relate, sans doute à cause de cette langue difficile, lui donne un peu la fièvre. Le 20 septembre 1808, il écrit : « Je sors de *Cabale und Liebe*, ou l'*Amour et l'Intrigue,* drame de Schiller. » Cela ne lui plaît guère : trop d'idées vagues et enflées, comme dans *Werther*, pas assez d'esprit; il n'est pas ému. Les nouvelles de Cervantes, si vivantes, d'une si belle ardeur et d'un style tellement plus vif et coloré, lui paraissent bien supérieures. Au reste l'ardeur, dans les caractères, dans les sentiments, dans les actions, est bien ce qu'il prise le plus au monde. « Les plus grands souverains du XVIIIe siècle, constate-t-il, Frédéric II et Catherine II, étaient de cette nation (l'Allemagne) »; mais, combien un « génie ardent », comme le prince de Condé, par exemple, lui semble préférable!

Ce manque d'ardeur est bien, aux yeux de Beyle, au milieu de toutes les déconvenues qu'il éprouva de son séjour à Brunswick, ce qui le consterna le plus volontiers.

Les habitants et moi, dit-il, n'avons pas beaucoup d'inclination les uns pour les autres. C'est qu'aussi bien il est dégoûté des bourgeois de ce pays. « La lecture de la Bible les a rendus niais et enflés. »

« Pour donner de la vie à leurs muscles épais, ajoute-t-il, il leur faudrait du vin, et du plus généreux. » Mais, ont-ils du vin, de ces crus de France à mousse pétillante, dans leur pays?

Et, leurs femmes, qu'en font-ils? Mais, des modèles d'épouses, bien moins romanesques que dans les livres. « Beaucoup d'enfants, peu de cocus », voilà ce que Stendhal constate dans ce fragment de *Journal* d'une si rare et cavalière impertinence acquis par Edouard Champion et que M. Debraye a publié (1). Cette vertu matrimoniale vantée par les poètes, exaltée par les ministres de la religion, a de quoi confondre un homme qui n'obéit jamais qu'aux caprices de son cœur, pour qui le code, même Napoléon, fut toujours lettre morte et qui ne comprit jamais qu'on emprisonnât dans le mariage la belle flamme de deux cœurs d'amants.

Encore que Beyle revînt longtemps après, dans *Promenades dans Rome*, sur ce sentiment et qu'il se démentît jusqu'à écrire un jour : « L'Allemagne a pour elle une chose délicieuse : tous les mariages s'y font par amour », il n'en demeura pas moins longtemps persuadé que cette conception médiocre, patriarcale et un peu froide de l'amour allemand est nuisible à cette part de mystère, à cette explosion de tendresse, à tout ce feu de l'amour-passion qu'un Allemand comme Gœthe a caractérisé un jour si bien devant Eckermann, en le nommant d'un mot qui est en tout digne du poète d'Hélène : *l'élément démoniaque*.

Il va de soi que le premier soin de Stendhal, en arrivant à Brunswick ou *Braunschweig*, sur les bords de l'Ocker, fut de se rendre compte si cet « élément »-là existait dans la ville. M. Arthur Chuquet a beau nous dire en effet que Beyle, dès le début de son séjour dans la capitale du duché, était un peu misanthrope et qu'il s'enfermait dans sa chambre pour lire Shakespeare, Bolingbroke et Goldoni, ou encore que son bonheur était de faire de la musique, nous savons bien qu'un homme de l'espèce de Beyle ne pouvait s'en tenir longtemps à ces seules satisfactions de l'esthétique. Il lui fallait un objet plus doux à aimer, un plus substantiel plaisir à connaître. La découverte qu'il éprouva d'abord, sur ce point délicat, dans l'ordre de ses relations, fut assez pénible. Il s'en est plaint dans *Henri Brulard*, et la « sécheresse des dames de la cour de Brunswick, au milieu desquelles il débuta en novembre 1806 », ne fut pas sans lui laisser quelque amertume.

Il est vrai que c'étaient des pimbêches, bien dignes de leurs

(1) *La Nouvelle Revue française : Journal : Séjour à Brunswick* (1807-1808), n° du 1er avril 1914.

grossiers et austères maris, pas « démoniaques » pour un pfennig et qui ne pouvaient que convenir à de vieilles perruques de la cour du feu duc. Beyle se mit — loin de les aimer — à les haïr d'instinct, et, c'est à elles, sans doute, auxquelles il a pensé quand il a écrit, en 1807 : « Quelles femmes ! des pièces de bois, des masses dénuées de vie. » Il y a là un excès de disgrâce à vaincre le plus opiniâtre. Aussi Beyle déclare-t-il qu'il en a « assez de Brunswick » ; et, si ce n'étaient les servantes (en Allemagne il y a partout de belles servantes !) dont il parle avec admiration, il aurait tôt fait d'abandonner à leur Bible, leurs enfants, leurs maris et leurs confitures ces Brunswickoises bien charpentées, lourdes, pleines de lymphe et de morale et dont la nullité passionnelle et bourgeoise lui fera plus tard, par contraste, admirer hardiment les Viennoises, si blondes, si fraîches et d'un éclat si appétissant de peau et de cheveux.

Cependant, Beyle est un peu soldat, et de quelle armée, la première du monde ! Il a été envoyé à Brunswick en service commandé ; si l'ordre est de tenir, il tiendra ; et, c'est ce qu'il expliquera un jour à Mérimée, qui le répétera plus tard dans son médaillon de l'auteur de la *Chartreuse* :

Et moi aussi, j'ai eu le feu sacré. On m'avait envoyé à Brunswick pour lever une imposition extraordinaire de 5 millions. J'en ai fait rentrer 7, et j'ai manqué d'être assommé par la canaille qui s'insurgea, exaspérée par l'excès de mon zèle. Mais l'empereur demanda quel était l'auditeur qui avait fait cela, et dit : « C'est bien.... »

Beyle, si précieux à un tel poste, ne pouvait donc le quitter. Qualifié de « *f... gueux de Français !* » par les émeutiers qui perdirent une vieille femme dans la bagarre, dépité du côté de la population, sans joie et sans plaisir, un Allobroge musclé, râblé, remuant, vif et un peu sanguin comme l'adjoint au commissaire des guerres, n'eût pas, dans ces épreuves, tardé à périr d'ennui ; son cœur, comme celui de M. de Bothmer, le grand chambellan, eût vite fait de ressembler « à un monceau de cendres ». C'est alors que, sur le point de désespérer, perdu dans ce désert, dans cette sécheresse, il eut le bonheur de trouver chez son cousin, le baron Martial Daru, son ami, son bienfaiteur, un vrai réconfort, un soutien moral admirable. Martial Daru est celui dont il a dit, dans *Souvenirs d'égotisme*, qu'il lui apprit « à Milan en 1800, à Brunswick en 1807, le peu

qu'il sait dans l'art de se conduire avec les femmes ». Et, il faut croire que cet enseignement d'un genre tout particulier ne fut pas inutile à Henry Beyle. C'est, en effet, au cours de cette même année 1807 que, dans la sotte et froide Brunswick, il prit du goût pour une « petite fille », dont M. Arthur Schurig a dit qu'elle devint son « amie allemande » et qui ne fut autre que Mina, Minette, ou plutôt Wilhelmine de Griesheim, fille cadette du général-major de Griesheim, le commandant de la place de Brunswick antérieurement à l'arrivée des Français.

M. Jean Mélia, pour qui le cœur de Beyle amoureux n'a aucun secret, a écrit dans son livre (1), en parlant de Minette, l'adorée de Brunswick, que Stendhal se souviendra plus tard de Wilhelmine de Griesheim avec « la plus touchante émotion ». Cela est si vrai que nous n'avons qu'à ouvrir *Henri Brulard* : « J'ai aimé éperdument, dit Stendhal, Mme Kably, Mlle de Griesheim, Mme de Diphortz, Métilde et je ne les ai point eues, et plusieurs de ces amours ont duré trois ou quatre ans. » S'il est vrai, comme l'entend le même Henri Brulard, qu'il y a, dans la vie, de « jolis moments », c'est-à-dire, pour un homme épris, des moments d'abandon, de suavité et de bonheur amoureux, Minette de Griesheim fut, pour cet homme aimable et sensible qu'était Beyle, l'un des « moments » du monde les plus précieux et les plus doux.

IV

Bien qu'il masquât le plus souvent, sous ce qu'il a nommé *égotisme*, l'abandon de son cœur et sa soumission à l'objet aimé, Beyle n'en fut pas moins le modèle accompli du discret, sincère et parfait amant. A lire ce livre *De l'Amour*, qui ressemble bien plus souvent à un poème qu'à un livre, l'on demeure confondu de toutes les subtilités, finesses et mièvreries qu'au milieu des pires pages brutales, il a consacrées à ce grand sujet. Et d'abord, quand il le veut, comme il analyse bien les battements les plus sourds du cœur et trouve, à raffiner sur les sentiments, ces expressions mignardes, coquettes et enjolivées comme en découvrirent, en leur temps lointain, des écrivains assez peu comparables à lui : l'auteur du *Songe de Polyphile* et celui de *l'Astrée* !

(1) *La vie amoureuse de Stendhal* (*Mercure de France*).

« L'amour, a déclaré Beyle une fois, est le miracle de la civilisation. Et la pudeur prête à l'amour le secours de l'imagination : c'est lui donner la vie. » Il reste à savoir ce que l'auteur de tant de jolies formules entend par pudeur et s'il se conforma, autant qu'il souhaite de le suggérer, aux lois de ce sentiment. Stendhal n'était pas né, pour rien, à la veille de la Révolution. Le siècle XVIIIe, qui en était arrivé à négliger beaucoup la pudeur, lui avait laissé un peu de son caprice, souvent de ses hardiesses ; et, pour ce mépris des conventions et des préjugés dont s'enorgueillissaient les heureux contemporains de Laclos, de Restif et de Casanova, il est bien évident que Beyle l'avait reçu en naissant à un degré rare. Il n'y a donc pas à s'exagérer la pudeur de Beyle. Cette pudeur existe pourtant et, dans beaucoup de ses livres, il en a été l'analyste et le poète ; mais ce sentiment même, souvent, chez Beyle, si tendre, si respectueux, ne lui servait qu'à idéaliser certaines femmes, et ce n'étaient pas toutes les femmes qu'il consentait à revêtir de ce voile fragile et tout psychéen. Encore qu'il lui advint de goûter, auprès de celles qu'il a nommées dans *Henri Brulard*, les délices les plus élevées de l'amour pur, cela ne le conduisit jamais à répudier tout à fait d'autres plaisirs. Les confidences de Brunswick sont, à ce sujet, assez édifiantes ; et, il faut voir, tandis qu'il rend un hommage tout platonique à Mlle de Griesheim, comment, maintenu par la pudeur de cette jeune fille, il savait se consoler par ailleurs, non seulement avec Charlotte Knabelhuber, fille entretenue par un marchand hollandais, mais encore avec la fille d'un cordonnier qui lui donna, dit-il, un rendez-vous « très original ». Pour Mlle d'Œhnhausen, une autre Allemande de Brunswick, qui avait de très belles jambes, il entreprit bien un peu de la forcer. Le moins que l'on puisse dire de ces offensives, et pour faire honneur à l'arme préférée de Fabrice et de Lucien Leuven, est qu'elles sont cavalières. C'est peut être en leur cherchant, non pas une excuse, mais une définition que Stendhal a été amené à écrire, se souvenant de ces audacieux mouvements de ses campagnes : « L'amour-sensation est comme la gloire à l'armée : il n'y a qu'un moment pour le saisir. »

Mais l'amour-sensation, aux yeux d'un délicat, d'un rhétoricien de la passion comme Beyle, n'est pas aussi incompatible qu'on peut le croire avec les autres amours. La preuve

en est que, dans ces mêmes séjours d'Autriche et d'Allemagne où il goûta de si faciles joies, Beyle, par des liaisons plus hautes, des rapprochements d'esprit et d'âme vraiment rares, aboutit à ces développements d'un ordre tout supérieur dont le *Rameau de Salzbourg* est le modèle célèbre.

Beyle avait quitté Bologne, pour venir à Salzbourg, dans l'été de 18... ; il passa par Mantoue et le « délicieux lac de Garde », traversa Riva, Bolzano et Inspruck. L'on sait qu'il était avec Mme Gherardi. Ce qu'il a dit de cette jeune femme, dans *la Vie de Napoléon*, n'est pas pour déplaire ; et il nous assure qu'elle était « l'être le plus séduisant et les plus beaux yeux que l'on ait jamais vus ». Bien qu'elle vînt de Bologne, j'imagine, en raison des goûts de Beyle, qu'elle se rapprochait moins, par la physionomie, des portraits de l'école de cette ville que de ceux de Venise ; c'est-à-dire que sa peau devait être blanche, ses épaules pleines et un peu grasses, qu'elle avait un tour de gorge exquis et ces sortes de torsades de cheveux de l'or le plus pur que l'on voit aux figures de Véronèse.

Le but des voyageurs semble moins d'être venus à Salzbourg pour visiter les curiosités de la ville que pour se rendre aux mines de sel de Hallein, proches de cette cité. L'on sait que c'est à Hallein que « les mineurs jettent dans les profondeurs abandonnées de la mine un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver ; deux ou trois mois après, par l'effet des eaux chargées de parties salines, qui humectent ce rameau et ensuite le laissent à sec en se retirant, ils le trouvent tout couvert de cristallisations brillantes ». C'est à peu près le même phénomène qui se produit dans l'amour, quand l'amant, à force d'attention passionnée, voit se transformer l'objet de son culte et que, sous l'empire du prestige, il en arrive à découvrir, dans la femme qu'il adore, ces scintillations, cet éblouissement et ce rayonnement vraiment lumineux que les mineurs de Hallein trouvaient au rameau d'arbre en le sortant des ombres du souterrain.

Ce que j'appelle *cristallisation*, dit Beyle, pour mieux expliquer sa pensée, c'est l'opération de l'esprit qui tire, de tout ce qui se présente, la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections.

Jamais Beyle ne s'amusa autant qu'en suivant ces progrès

de la cristallisation dans le cœur « d'un joli officier bien blond des chevau-légers bavarois » qui se trouvait précisément dans la mine, au moment que Mme Gherardi vint pour la visiter. Ce jeune officier n'était ni grossier, ni brutal, ni vantard comme on se plaît à se représenter communément beaucoup de ces jeunes gens. « Quoique très joli, dit Beyle, il n'était point fat, et, au contraire, paraissait homme d'esprit ; ce fut Mme Gherardi qui fit cette découverte. » Mais, il en est bien une autre que fit le Bavarois : c'est que Mme Gherardi était belle. C'est alors que, dans la mine, il se joua cette comédie singulière : tandis que Mme Gherardi était uniquement occupée de l'intérêt de tout ce qu'elle voyait dans ces souterrains, l'officier des chevau-légers n'avait plus de regards et d'admiration que pour Mme Gherardi. « Je voyais l'officier devenir amoureux à vue d'œil de la charmante Italienne », dit Beyle. Dans ce cœur à la Werther, empli de sentimentalité, débordant de naïve surprise et qui contemplait pour la première fois, dans des circonstances singulières, un si parfait objet, la cristallisation s'accomplissait avec une rapidité si déconcertante que, bientôt, ce ne fut plus Mme Gherardi même, mais une sorte de fée, d'ensorcelante et lumineuse dame, qu'apercevait, par les yeux de la passion, ce garçon épris jusqu'au fanatisme.

Ce qui me frappait, dit Beyle avec curiosité, c'était la nuance de folie qui sans cesse augmentait dans les réflexions de l'officier ; sans cesse il trouvait à cette femme des perfections plus invisibles à mes yeux. A chaque moment, cè qu'il disait peignait d'une manière *moins ressemblante* la femme qu'il commençait à aimer. Je me disais : « La Ghita n'est assurément que l'occasion de tous les ravissements de ce pauvre Allemand ».

Pour une fois — la première peut-être — Beyle s'applique à peindre, avec beaucoup de bonheur, les mouvements de l'amour dans un cœur de cette nation. Métaphysique et volupté, accord de l'âme et des sensations, extase à la vue d'un rayonnant visage, voilà ce que ressent jusqu'à l'effervescence, au trouble entier de l'être, le joli officier aux chevau-légers bavarois! Ainsi, dans ce pays de tous les contrastes, où la nature épouse à tout pas le mysticisme, et qui confond par l'opposition des appétits avec la rigueur des systèmes, l'enthousiasme amoureux peut atteindre à ces sortes de curieux paroxysmes. Une femme étonnante, qui correspondit

longtemps avec Gœthe, Bettina, la sœur de Clément Brentano, ressentit quelques-uns de ces transports chaleureux de la passion : « Le bonheur ! Mais pour le posséder, il te suffit de respirer, il te suffit d'aller en liberté et de voir, au-dessus de ta tête, l'éther infini dont tu t'abreuves. Etre attiré, nourri, enchanté par cette vie qui tantôt vous berce dans son sein et tantôt sur ses ailes, n'est-ce point là l'amour ? » Tant de métaphysique ne sied point au joli jeune homme que Beyle rencontra, avec la beauté de Bologne, aux mines de Hallein. Et pourtant, c'était une forme de la nature que cette beauté ! Elle en était une expression concrète et séduisante. En la considérant avec cette sorte d'admiration presque éblouie qui la transformait jusqu'à la perfection, jusqu'à l'idéal, le garçon bavarois éprouvait, comme Bettina, devant la révélation de la nature, une sorte de vertige entraînant, de folie religieuse et sensuelle.

Il va de soi que Beyle, esprit toujours curieux de renouveler les expériences, ne s'en tint pas, dans son apologue du *Rameau de Salzbourg*, à cet exemple unique entrevu dans les mines de Hallein.

Il n'y a qu'à ouvrir les *Mémoires d'un touriste*, quelques-unes des *Nouvelles*, mais, surtout, le livre de l'*Amour*, ce répertoire merveilleux de pensées, de définitions et d'aventures, pour découvrir deux ou trois épisodes dont les héros et les héroïnes se trouvent être des représentants de cette armée et de cette société de la Prusse châtiées si durement par Napoléon.

V

Dans la préface qu'il composa, en 1826, pour présenter la seconde édition de son livre de l'*Amour*, Stendhal a cru convenable de donner des explications au sujet de « tous ces *je* et de tous ces *moi* » dont sont émaillés les récits de ses voyages « dans les régions peu connues du cœur humain ». C'est, dit-il, pour « être clair et pittoresque » qu'il se plaça toujours au premier rang de ces actions qui lui sont « réellement arrivées » durant les quinze ans qu'il passa en Allemagne et en Italie. Si Stendhal écrit : « J'allai avec Mme Gherardi aux mines de sel de Hallein », ou bien : « Un jour, à Berlin, je vis le beau capitaine L... », ce n'est pas dans un autre dessein que de

communiquer à son récit un tour plus piquant, un relief plus vif et coloré. Cette manière, à la fin, lui était devenue si familière qu'on la retrouve à peu près dans tous ses livres, mais principalement dans ces petits contes, recueillis aux tables d'hôtes des auberges ou dans les salons des châteaux, qu'il rapporta de ses voyages à travers l'Europe.

Ce qu'il a vu de Berlin, à propos, est bien caractéristique d'un procédé plein de franchise et qui fait, de Beyle lui-même, l'accompagnateur obligé de ses héros. Les anecdotes qu'il recueillit, pendant son séjour en Prusse, dans l'entourage militaire et civil du roi Frédéric-Guillaume, témoignent assez qu'il fut, dans beaucoup de ces menues comédies de hasard, un témoin probe et véridique. Il écrira, par exemple, au chapitre des *Coups de foudre*, dans le traité de l'*Amour :*

J'ai vu l'aimable et noble Wilhelmine, le désespoir des *beaux* de Berlin, mépriser l'amour et se moquer de ses folies...

Ou bien, il dira encore, toujours à propos de ce sentiment :

L'amour physique a aussi ses coups de foudre. *Nous* avons vu hier la plus jolie femme et la plus facile de Berlin rougir tout à coup dans sa calèche où *nous* étions avec elle. Le beau lieutenant Findorff venait de passer...

Car, des lieutenants et des capitaines, dans cette cour de la reine et du roi les plus prussiens du monde, il y a légion. Des sots, des bellâtres, des ignorants, nourris de bas préjugés, roidis dans la parade, affublés de bottes lourdes, de chapskas et de sabres à n'en plus finir, ils sont bien, depuis la mort du grand Frédéric, les plus battus et les plus vains des hommes. Stendhal, qui n'a pour lui qu'un bien petit physique, sa main délicate, sa physionomie vive et des yeux dont le feu « faisait peur », n'en redoutait pas moins la « cristallisation » que ces bravaches sans grâce pouvaient susciter dans le cœur des femmes.

La bourgeoisie, pas plus que l'armée, n'échappa à cet examen rigoureux que Beyle, durant ces années fameuses, en ce qui concerne l'amour, faisait des nations ; mais, ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il fallut que Beyle quittât Berlin, Brunswick, Sagan et revînt en France, pour découvrir à Beaucaire même, en 1837, les types les plus stupéfiants de bourgeois allemands que l'auteur ait jamais rencontrés dans ses voyages.

Le lecteur voit assez, tout de suite, qu'il s'agit de M. et Mme Munch, de M. et Mme Scharen, ces couples d'Outre-Rhin destinés à surprendre au delà du possible, par la singularité d'une passion réciproque et mutuelle, un homme que rien au monde — dans les écarts du cœur et des sens — ne devait étonner plus.

La peinture morale et physique que le touriste Beyle a faite de ces deux ménages est vraiment sympathique.

M. Scharen est un « grand et bel Allemand au nez aquilin, aux beaux cheveux blonds fort soignés » ; Mme Scharen se pare, entre autres charmes, du sourire le plus joli à voir ; « il y a beaucoup d'esprit, et cependant nulle possibilité de méchanceté » dans ce sourire. Pour M. Munch, le mari de l'autre ménage, négociant comme son ami, fort riche apparemment, il est de Saxe et parle « un allemand magnifique » ; le principal de ses mérites est bien de posséder, tout comme M. Scharen, une épouse accomplie. Mais, tandis que l'avantage de Mme Scharen est d'offrir le type de « la beauté parfaite », à la physionomie spirituelle et naïve, le caractère de Mme Munch, « brune piquante, orgueilleuse à faire plaisir », est de présenter, avec autant de triomphe que Mme Scharen, les traits d'une fort jolie femme.

Observateur adroit et persévérant des uns et des autres, Beyle, que tant de dons charmants retenaient comme à plaisir, ne tarda pas, malgré tout, soit à cause de lui, soit à cause de Tiberval, autre Français entreprenant qui courtisait la femme du Saxon Munch, à discerner quelque cause de gêne. « Moi, confie Stendhal, aidé par mon baragouin allemand, j'ai été chargé du rôle de bonhomme » ; c'est-à-dire que, devant son inquiétude et les instances de Tiberval, il avait été chargé de confesser les deux couples. Les Allemands défiants, plutôt que de livrer leur secret à un homme qui parlait si mal la langue de leur nation, quittèrent les bords du Rhône pour gagner Bagnères. Il faut dire que Tiberval, de plus en plus épris, les suivit jusque-là et plus loin encore. Cela est si vrai que c'est par un billet venu de Dresde et signé de son ami que Stendhal fut placé en face de la vérité : en réalité ces époux modèles, durant leur séjour en France et en Italie, avaient échangé leurs femmes ! Ce pacte s'était conclu, paraît-il, à Vérone. C'est Munch qui avait arrêté les clauses de ce

marché singulier, auquel il n'eût point pensé sans les assiduités de Scharen auprès de Mme Munch. « Au retour, précisément à Vérone, avait décidé Munch, chaque dame reviendra à son maître légitime. Et jamais un mot de ce qui se sera passé ! »

Beyle était trop épris des aventures et trop dégoûté du commun pour n'admirer pas ce qu'il y avait de surprenant dans l'équipée passionnelle et vraiment hardie de ces quatre Allemands *libérés* des préjugés, de la fortune et de la vertu qu'une règle étroite impose aux époux.

Moi, qui ai beaucoup aimé, sinon bien étudié ces belles Allemandes, dit-il, en manière de conclusion à cette histoire, je gagerais qu'elle se conduiront bien le reste de leur vie.

Quelque imprévu que cela soit, le libre Stendhal, sceptique comme personne, en arrive, dans cet incident, aux mêmes constatations auxquelles la trop crédule Mme de Staël aboutit dans son livre célèbre, quand elle écrit :

L'Amour est une religion en Allemagne, mais une religion poétique, qui tolère trop volontiers tout ce que la sensibilité peut excuser. On ne saurait le nier, la facilité du divorce, dans les provinces protestantes, porte atteinte à la sainteté du mariage.

Mais Stendhal, qui se montre, quand il le faut, inexorable dans ses peintures, porte encore plus loin, dans cet ordre d'idées, les effets de son jugement ; c'est quand il nous fait voir, dans l'une des plus personnelles de ses nouvelles, cette extraordinaire puissance d'ambition, de fourberie et de mensonge, que — pour rompre un mariage — une fille de naissance, héritière d'un grand nom, Mina de Wangel, mit au service de la passion. Il est certain que, dans ce sombre drame, que Beyle lui-même déclarait comme « peu fait pour un public français (1) », nous nous trouvons transportés bien loin des fadeurs habituelles aux récits languissants des poètes de la Germanie. La sentimentalité (*Gemüth*) de folklore des *lieder* et des myosotis n'a plus rien à voir avec ce récit ; et il est bien certain que, depuis ce personnage pervers d'Adélaïde, que

(1) Voir, dans *le Mercure de France* 1er juin 1909, les *Notes inédites de Stendhal sur le manuscrit de Mina de Wangel*, notes communiquées par le regretté M. Paupe. M. Paupe, à sa communication, joignait cette appréciation judicieuse de l'excellent informateur et savant beyliste Auguste Cordier : « Cette nouvelle (*Mina de Wangel*) a été écrite avec la préoccupation de l'œuvre en train, « Julien » (*le Rouge et le Noir*), dont les notes de Stendhal sont un reflet. »

Gœthe osa présenter dans *Gœtz de Berlichingen*, aucun mélange plus extrême d'amour et de perfidie, de sacrifice et de honte, ne put se concevoir sous les traits de l'amour allemand.

C'est Barbey d'Aurevilly, en parlant des femmes de Gœthe revues par Paul de Saint-Victor, qui disait que Saint-Victor, par l'effet de son style, avait *désallemandisé* les héroïnes du poète. Eh bien! ce même reproche, on ne peut le faire à Beyle à propos de Mina! L'auteur français, pas un instant, n'a *désallemandisé* cette nature volontaire de Mlle de Wangel. Bien au contraire, il ne lui a rien retiré de son caractère, et il nous a fait voir cette personne s'implantant dans notre patrie et parmi nos mœurs, nos sentiments et nos passions, restant constamment une étrangère.

D'abord il faut dire que Mina, fille d'un général assez disgracié, est extrêmement riche. Elle possède d'immenses domaines en Prusse orientale. Comme ce père malheureux, Mina, dit Beyle, « aimait les recherches obscures de la philosophie allemande et le noble stoïcisme de Fichte ». Mais, ce stoïcisme ne s'élevait pas, pour elle, au point de consentir à des fiançailles avec quelque bas Allemand de la cour du grand-duc. S'il est une terre au monde où l'on ait toute licence pour les choix du cœur, où la contrainte existe à un degré moindre dans les unions des hommes, c'est encore en France. Voilà donc Mlle de Wangel venue s'installer dans notre pays, et si, comme l'a écrit Stendhal, les « Allemandes, même les filles riches, croient qu'on ne peut épouser qu'un homme qu'on adore », c'est dans notre nation que la systématique et bouillante Mina, par une sorte d'hommage, a décidé de trouver cet être adorable.

L'homme sur lequel se jette ce fatal dévolu est M. de Larçay, Alfred de Larçay, Français de vieille famille, élégant, spirituel, orné du don de plaire et qui n'est séparé de la belle et fougueuse Prussienne que par un seul obstacle, mais obstacle tout de même de conséquence : c'est qu'il est marié. Ah ! si Mina vivait dans sa Prusse orientale ou, seulement, dans l'un de ces petits centres aristocratiques de la vieille Allemagne où Mme de Staël vit se pratiquer le divorce si aisément, comme ce serait facile ! Et, comme cette fille fougueuse aurait vite conquis l'amant qu'elle adore ! Mais en France, les désunions,

même les mieux préparées, ne se concluent pas toujours aussi rapidement que les unions ; et cette personne altière en demeure assez confondue :

O nation de gens grossiers ! dit-elles, ô nation de vaudevillistes ! Oh ! que la bonhomie grave de mes braves Allemands me plairait davantage, sans la triste nécessité de paraître à la cour et d'épouser l'aide-de-camp favori du grand-duc !

Forte de cette décision, il n'est rien que Mlle de Wangel n'entreprenne pour aboutir à la séparation de M. et Mme de Larçay d'abord, à son union ensuite avec le même Larçay. Pour cela — Sthendal nous le montre à chaque page de son œuvre — les moyens les plus audacieux sont bons à cette fille. Tantôt, c'est sous les traits d'une servante qu'elle pénètre chez les Larçay et se rapproche d'Alfred ; tantôt, elle fait parvenir à ce dernier des billets anonymes laissant supposer que Mme de Larçay est devenue la maîtresse de M. de Rupert. En ce qui touche celui-ci, pour s'être mêlé du « petit projet atroce » de Mina de Wangel contre le ménage de Larçay, il ne tarde pas d'être blessé en duel. Enfin la ruse triomphe ! M. de Larçay consent à s'éloigner de sa femme, à vivre avec Mina. Mais, une nature comme celle de Mina, exclusive et fière jusque dans le crime, ne pouvait concevoir qu'Alfred pût lui garder rancune pour des témoignages si visibles d'amour. Elle eut l'imprudence d'avouer, à son amant même, tout ce qu'elle avait entrepris de violent pour le conquérir ; dans son orgueil germanique, elle avait compté sans ce qu'elle-même nommait les « préjugés français » de M. de Larçay, c'est-à-dire la répulsion d'un cœur droit pour tout ce qui n'est ni la raison, ni l'honneur. Consternée de ce réveil de la conscience chez son amant, mesurant l'étendue de son malheur encore plus que de sa faute, elle n'a désormais d'autre ressource que de mourir. C'est ce qu'elle fait, à la fin de ce conte pathétique dont le moins qu'on puisse dire, en dehors de l'attrait de l'aventure, est que, par la vigueur du sujet, la rapidité du drame et l'accent de la passion exprimée par Mina, il est comme enveloppé de ce « feu subtil et coloré » que M. Lasserre justement reconnaît à *Henri Brulard, Rouge et Noir*, la *Chartreuse* et quelques autres œuvres encore du Français Stendhal.

IV

En 1806, l'année d'Iéna, Beyle décide (*Journal*), pour se « débrouiller » mieux dans les nouveaux pays, d'acheter « une carte d'Allemagne de Lesage ». Cette précaution lui était bien nécessaire. En effet, Beyle ne resta pas toujours à Brunswick ; il dit qu'il s'y ennuya infiniment, et, sauf Minette et cette veuve d'un colonel qu'il courtisa vers la fin de son séjour, il n'éprouva que des plaisirs bien limités dans cet endroit. Mais, il y avait pour Beyle une Providence ; c'est cette force souveraine, inconnue, irrésistible, que lui-même (*Souvenirs d'égotisme*) a nommée la « toute-puissance de Napoléon ». C'est cette « toute-puissance » qui, trois ans après l'avoir jeté dans la campagne de Prusse, le jeta dans la campagne de Vienne. A ce propos, Beyle voudrait bien, dans sa biographie de *Henri Brulard*, nous faire croire qu'il a vu l'Empereur à Wagram ; mais, cela n'est pas tout à fait exact. « Sa correspondance le trahit », dit M. Chuquet ; mais, Stendhal est si avide de gloire qu'il faut bien qu'il croie et qu'il fasse croire aux autres qu'il a suivi partout le dieu invincible. La vérité, plus humble, est que, durant que l'Empereur battait à Wagram l'archiduc Charles, Beyle se trouvait à Vienne, malade et, comme toujours, un peu amoureux.

Ces amours de Vienne, d'une certaine facilité, et qui sont charmantes après les rigueurs de la Prusse, ont toujours enchanté les Français. « Rien n'est plus complaisant, plus doux qu'une Autrichienne, écrit Cadet-Gassicourt dans un passage cité par Stendhal. Chez elle, l'amour est un culte et, quand elle s'attache à un Français, elle l'adore dans toute la force du terme. » Ces aperçus sur l'amour allemand, notés par l'apothicaire de l'Empereur (1), ne sont pas sans donner à Beyle un certain contentement. Bien que ses *Lettres* connues sur le célèbre compositeur Haydn, *Lettres* suivies d'une *Vie de Mozart*, aient été, selon lui, « écrites de Vienne en Autriche », il va de soi que l'élève commissaire des guerres ne passa pas le plus précieux de son temps dans les concerts.

A Vienne, a-t-il avoué ingénument, se manifeste « trop de

(1) L'Empereur partageait, à ce point de vue, les sentiments de son apothicaire : « Epousez une Allemande, conseillait-il lui-même à l'un de ses familiers, après son mariage avec Marie-Louise ; ce sont les meilleures femmes du monde, bonnes, naïves et fraîches comme des roses. » (FRÉDÉRIC MASSON : *L'Impératrice Marie-Louise*.)

penchant à l'amour ». Il remarque « une jolie femme à chaque pas ». C'est évidemment une grande tentation. L'on sait comment, en Italie, il avait vécu déjà au milieu de ce danger permanent de l'amour. « *Mi volete bene ?* » (« Me voulez-vous du bien ? ») Voilà ce qu'il avait dit longtemps aux belles Bolonaises, et ce qu'il était assez tenté de redire aux belles Viennoises. Il juge toutefois — tant il est partial pour les Italiennes ! — qu'elles ne sont pas tout à fait aussi passives que l'entend le bonhomme Gassicourt, ces Autrichiennes altières qui, selon lui, semblent bien mêler « un peu d'adresse et de coquetterie à l'air naturel et quelquefois languissant des Allemandes du Nord ».

Gérard de Nerval qui devait vivre, un certain nombre d'années plus tard, dans cette même cité, ses libres et joyeuses *Amours de Vienne*, ne nous a point parlé de cette « coquetterie », ni de cette « adresse » avec la même défiance. Il se range, ici, à l'avis de Gassicourt. Il ne voit, dans cette capitale, où la beauté de la femme étincelle à chaque pas, qu'une sorte de prétexte au bonheur d'admirer.

Ici, dit le poète exquis des *Cydalises*, les femmes font très peu de cas d'elles-mêmes et de leurs charmes... L'on n'imagine pas ce qu'il y a d'extraordinaire à rencontrer à tous moments dans les rues des filles éclatantes et d'une carnation merveilleuse qui s'étonnent même que vous les remarquiez .

Beyle était trop « amateur », trop « passionné » de la beauté féminine dans tous les genres, pour n'avoir pas ressenti, avant Gérard lui-même, tout le prix de cette carnation éblouissante qui fait de la Viennoise une déesse un peu forte et semblable à cette Vénitienne de Gozzi, *bionda e grassota*, aimée par Nerval : c'est-à-dire une sorte de Vénus aux cheveux flambants, de peau fine et lactée, au cou rond, à la bouche en cerise,et qui vous considère au travers de deux yeux placides, enfantins et doux, du bleu le plus pur des faïences. Dans cette société de Vienne, très indépendante, embellie d'objets si charmants, et dans laquelle un dur homme d'affaires comme M. de Metternich lui-même ne passait qu'un bracelet de cheveux de femme au poignet, l'auteur du traité de l'*Amour* eût bien pu recueillir, sur ce sujet d'un beau livre, les particularités les plus rares. Un seul obstacle vint mettre une entrave à ce devoir ; l'unique beauté dont Stendhal fut épris à

Vienne se trouva précisément être une Française, non une Autrichienne : cette comtesse Daru qu'il aima toujours avec soumission, tendresse, espoir et qui ne reçut de lui jamais que la moitié d'un baiser, le voile de Mme Daru étant venu tout à coup, ce jour-là, se placer comme un fâcheux entre les lèvres de Beyle et le front de la jeune femme.

De 1809, date à laquelle il quitta Vienne, jusqu'à 1813, époque de la campagne de Saxe, l'Intendant militaire Henry Beyle, aborda — toujours muni de la carte de Lesage — par deux fois encore les terres d'Empire. La première fois, c'est lors de la retraite de Russie, à l'automne de 1812, que toujours « écrivant, faisant des rapports, préparant le logement des troupes et réquisitionnant », il avait reparu dans ces contrées. Cette retraite, accomplie avec la Grande Armée et dans laquelle, comme un grognard, il s'était nourri de quartiers de chevaux, de pommes de terre et d'un morceau de suif payé vingt francs à un Juif polonais, était bien l'épreuve la plus dure que pût supporter un voluptueux qui savait apprécier tout ce qui donne à la vie son agrément et son plaisir. Aussi bien, n'aurons-nous pas de peine à croire Romain Colomb, le biographe et ami de Stendhal, quand il nous dit, du voyageur, que l' « ennui le prit à Kœnigsberg et augmenta à Dantzig ». Et, pour l'ennui, il était de qualité ! Car, que peuvent être des pays de cette sorte durant l'automne et même l'hiver, alors que l'armée est en déroute, et que les belles femmes dans les vieilles villes, les chefs-d'œuvre dans les collections ne sont plus visibles pour enchanter le plus dilettante des Intendants ?

La beauté, les arts et même un certain charme de la nature, qu'il avait appris à ressentir naguère dans les jardins du Milanais au crépuscule, composaient toujours en effet, à ses yeux, le trésor de bonheur et de consolation si nécessaire à ce cœur d'amant et de poète. En 1813, apprenant qu'il venait d'être nommé Intendant de l'armée à Sagan, en Silésie, Beyle, qui savait bien qu'il n'y avait plus, pour lui, grand'chose à espérer de l'Allemagne, de cette Allemagne de révolte et de haine telle que l'avait faite la guerre, éprouva l'un des moments de découragement les plus grands de sa vie. « Je vais, dit-il, avant de quitter Paris, devenir barbare et mort pour les arts. »

Sagan, de fait, était, et sans doute est encore, une ville sans sourire ni fantaisie. On y vend, disent les guides, « de la toile, des rubans, du fil et des bonnets ». C'est là qu'en qualité d'Intendant de la division du général La Tour-Maubourg, Henry Beyle fut envoyé après la campagne de Saxe. C'est là qu'il eut, de surmenage, de solitude et d'ennui, la fièvre et le délire. « J'ai cru, fait-il savoir à propos à sa sœur Pauline, avoir l'honneur d'être enterré à Sagan. » Mais un homme de la trempe de Beyle n'est pas de ceux qu'abattent les événements même médiocres, les individus et les pays même les plus sots du monde. Et c'est ici, aussi bien qu'à Berlin, Brunswick, Vienne, Landshut, Alt-Œting ou Kœnigsberg, que nous pouvons apprécier les ressources inattendues qu'un caractère agissant comme le sien sut toujours tirer, au profit de ses passions, d'un monde difficile, de circonstances malheureuses et d'un sol ingrat.

A ce point de vue particulier de l'amour, qui fut toujours celui auquel se plaça de préférence un semblable auteur, l'on peut dire qu'il n'est pas de pays tout à fait désert, de contrée tout à fait aride. Beyle, en Prusse, à Brunswick et en Silésie, en fit bien souvent l'expérience ; et l'on sait ce que nous entendons par là, de la part d'un écrivain nourri de Cabanis, de Condillac et de M. de Tracy. Les sensations, même fugaces, étaient bien à ses yeux ce qu'il y a de plus précieux au monde ; et, dans cette région un peu barbare où l'avait installé sa fonction, l'on peut voir par sa *Correspondance*, par son *Journal*, par les indiscrétions de ce cœur toujours ouvert, à quel point — même dans les actions les plus vulgaires, — au milieu de la population la plus banale et la plus froide, il savait, du plus petit incident, de la plus fortuite rencontre, embellir ses heures ou charmer ses loisirs. La vue d'une femme jeune, d'un beau visage, d'une main fine et d'un pied élégant, au regard d'un homme qui vécut de si belles heures de passion à Marseille, à Paris ou à Milan, ne sont, dans cet ordre d'idées, que des compensations bien raisonnables. Mais Henry Beyle, dans son dur exil, loin de l'esprit, de la fougue et du soleil de sa patrie, sait à propos s'en contenter.

Les exemples abondent, dans ses écrits de toutes les sortes, de ces instants de consolation, de fugace et léger bonheur, saisis comme au vol, dans ses voyages tout militaires. Pen-

dant l'émeute de Brunswick, que l'on se souvienne notamment d' « une fille de dix-huit ans » qui vint tomber « la tête presque sous ses bottes ». « Je la croyais blessée, dit-il ; elle frémissait violemment, mais non pas de ma main qui tâtait très innocemment un fort beau bras bien frais... »

Une autre fois, sur le pont de Landshut, où il passa après la bataille et vit les cadavres étendus de trois *kaiserlicks* abattus par les Français, le spectacle de la mort ne put pas — plus qu'à Brunswick — le détourner de celui de cette beauté dont, comme don Juan, il était épris de façon si constante et durable que, quels que fussent les événements auxquels cette beauté se trouvât mêlée, il n'entendait, ne voyait et n'admirait qu'elle.

A Landshut, en effet, sur la route de Munich, à moins de seize lieues de cette ville de Ratisbonne où Napoléon fut blessé, il ressentit une très grande joie. Ce fut de voir, « en une demi-heure, cinq à six figures de femmes d'un ovale beaucoup plus parfait qu'il n'appartient à l'Allemagne ». A cet aspect, son sang ne fit qu'un tour ; en un instant, l'ennemi, la guerre, la mort et le sang de ces hommes qui souillait le pont sur l'Isar, il ne les vit plus ! Mais, devant lui, dans ce décor de la bataille, il y avait seulement ces femmes qui offraient quelque grâce, un tour heureux de figure, la main fine et le pas léger. « Landshut, écrit-il dans son enthousiasme, fit sur moi l'impression de l'Italie. » Quel plus bel éloge, et plus chaleureux, dans la bouche de Beyle !

En réalité — et tous ses actes, tous ses écrits sont là pour en témoigner ! — il n'y avait rien au monde que Stendhal détestât autant que le froid de l'âme et la disgrâce de la laideur. Son cri de Civita-Vecchia, à son ami Romain Colomb, où beaucoup plus tard, aux derniers jours de sa vie, il s'avoue si triste de « n'avoir rien à aimer », est bien caractéristique de la nécessité où était ce grand cœur de ne vivre que par l'amour et pour l'amour. A côté des exigences d'un tempérament nourri de sensualisme, Beyle éprouvait ainsi de ces appétits, de ces fringales de sentiment. En quelque lieu qu'il fût sur la terre, il fallait un aliment à sa passion.

Tant de sensibilité, de délicatesse et finesse émotives expliquent assez que Beyle, durant ses séjours d'Allemagne, celui de Brunswick surtout, éprouva bien des déconvenues, souf-

frit de bien des ridicules des habitants, des préjugés des mœurs. Certains détails, un peu forcés, dans le portrait de *Mina de Wangel*, quelques boutades échappées aux confessions des *Souvenirs*, aux aveux des *Lettres*, quelques sarcasmes confiés à des biographes ou à des intimes trahissent assez, par endroits, la tristesse de ces heures moroses vécues sous le ciel de la Prusse. Mais — reconnaissons-le — en ce qui touche à ces années de la vie d'Henry Beyle, ce n'est pas au seul *Journal* de *Brunswick*, aux impressions de touriste, à l'histoire unique de *Mina de Wangel* que nous devons aller demander des témoignages. Il y a autre chose encore qui rattache Stendhal à ce monde allemand. Et M. Mélia, auquel nous revenons, a bien raison de rappeler, par compensation, ce souvenir de Mlle de Griesheim auquel Henry Beyle, longtemps après avoir quitté Brunswick, resta si parfaitement attaché et fidèle.

Rouvrons-la donc, à l'endroit de la péroraison, cette belle *Histoire de la peinture en Italie*, publiée dix ans au moins après le retour en France, nous la verrons soudain reparaître, dans le manuel des arts le plus précieux qui soit, « cette âme du Nord », si délicatement cristalline et pure. A Mina donc, au cher souvenir de Mina, Stendhal — qui s'attendrit — revient dans cette minute. « Que de jours, dit-il, j'ai passés auprès de toi ! Tu n'étais que la plus belle et la plus silencieuse des femmes ! Le ciel, si sévère envers moi, m'a privé d'une consolation à mes malheurs en ne permettant pas que je puisse lire avec toi cet ouvrage entrepris pour tâcher de t'oublier... »

Plus tard, à Trieste, au cours de l'hiver 1830-31, Beyle connaîtra une autre jeune fille de la Germanie qu'il manquera d'aimer, sinon avec autant de force, au moins avec autant de respect que Mlle de Griesheim. C'est cette Mlle Hunger, qui chante si bien, est admirablement jolie, qui a des idées, vingt-trois ou vingt-quatre ans, et dans la compagnie de laquelle il joue au *onze et demi*. Stendhal ne nous dit pas précisément ce qu'est le *onze et demi* ; mais il semble que ce soit là un témoignage de plus apporté par cet homme étrange à son étonnant dossier amoureux.

Ces souvenirs, tant d'autres et les épisodes de toutes les sortes rapportés dans cette étude, nous amènent volontiers à

conclure que ce ne furent pas seulement des surprises, des regrets et du dépit, mais aussi de l'attrait, du charme, voire un certain sentiment aimable et tendre que ce Français de bonne mine, spirituel et passionné — en Silésie, en Prusse et en Autriche — éprouva, plus d'une fois, du côté des femmes.

EDMOND PILON.

QUELQUES LETTRES INÉDITES DE BAUDELAIRE

—

Le 31 août de cette année, il y aura un demi-siècle que Baudelaire est mort.

Il n'avait que quarante-six ans. Mais ses derniers portraits nous montrent un visage dévasté, le front chauve et ridé, la bouche délabrée. C'est un masque de douleur, mais d'une douleur étouffée, vaincue par le mépris, dominée par l'ironie. Sa vie, depuis l'enfance, s'était déroulée sur une voie de Calvaire. Tout petit, au lieu de la douceur maternelle, il avait connu le supplice de vivre près d'une femme remariée ; une loi obscure de l'instinct veut que l'enfant exècre le beau-père ; Baudelaire ne put jamais supporter le brillant officier que sa mère avait épousé ; il ne pardonna point à sa mère d'avoir remplacé son premier mari par le colonel Aupick. Dans un sonnet cinglant, *la Lune offensée*, sa rancœur éclate, en des vers où le rire se mêle au sanglot, et qui semblent un écho de la misère d'Hamlet. Il semble que toute sa vie, à l'exception de quelques heures assez rares, Baudelaire ait nourri contre la femme une aversion, presque un dégoût instinctifs. Et cependant, il était de la race des tendres qui ont une soif ardente de la fraîcheur et de la caresse d'une amie, un besoin violent de s'abandonner, de s'endormir sur ses seins palpitants, en balbutiant des actions de grâces. Mais il n'aima vraiment que des filles de son rêve, des créatures imaginaires, des figures à peine entrevues, des silhouettes évanouies aussitôt qu'aperçues, la mendiante rousse, la passante en grand deuil, qu'il croisa dans la rue et qui disparut aussitôt... « Un éclair... puis la nuit... »

On a écrit cent fois que Baudelaire avait le cœur sec et glacé. Dans son *Histoire de la littérature française*, M. Gustave Lanson dépense deux pages à vouloir établir que « la sensibilité de l'auteur des *Fleurs du Mal* est nulle, l'intelligence médiocre, la puissance de

la sensation limitée, etc... » L'opinion de cet universitaire ne peut être subie sans violentes protestations, car son livre, très répandu, est de ceux qui jettent dans l'esprit des jeunes gens des impressions et des opinions souvent définitives. Ses lignes sur Baudelaire sont injustes, odieuses. Il est vrai que M. Lanson ne cite même pas parmi les écrivains du XIXe siècle le nom du magnifique Barbey d'Aurevilly, alors qu'il se pâme, en célébrant les œuvres de MM. Eugène Brieux, Edmond Rostand et de quelques autres académiciens de même envergure. Le pion sera toujours agenouillé devant le talent officiel, les galons et les palmes.

Mais pourquoi ces aboiements calamiteux devant un colosse de marbre ?

Baudelaire fut, au contraire, un des poètes dont la sensibilité vibrante, exaltée, s'impressionne, continuellement et profondément, aux souffles les plus légers, aux haleines mystérieuses du monde visible et de l'invisible. Quiconque sait lire les *Fleurs du Mal*, découvre dans chaque page, dans chaque vers, le pétillement puissant, continu, toujours éveillé d'un système nerveux et psychique prodigieusement développé.

Si l'on cherche Baudelaire dans ses lettres, on l'y retrouve, de même, merveilleusement sensible, ému, soulevé, bouleversé par les influences les plus diverses; aucun frisson ne lui est étranger.

On l'a peint, souvent, comme un comédien, habile à simuler des sentiments excentriques, des attitudes déconcertantes, des fantaisies macabres, pour attirer l'attention sur ses œuvres. Or personne n'était plus sincère et moins soucieux que lui de fixer le regard des inconnus. Lisez cette lettre, écrite à un ami, quelques mois avant la publication des *Fleurs du Mal :*

3 février 1856.

Champfleury m'a remis de votre part, excellent ami, 200 frs et votre bénédiction; j'ai pris ce qui me semblait le plus utile, merci. J'ai voulu profiter de sa venue pour lui arracher quelques précieuses critiques. Mes tentatives n'ont pas plus réussi qu'auprès de vous.

Vous me ferez maudire tous deux la trop grande amitié qui paralyse le jugement.

Cependant, à qui sont-elles destinées, ces pages, si ce n'est à vous? C'est à quoi tendent tous mes efforts, le reste n'importe pas, car sortie du cercle intime où ces poésies ont leur place, l'œuvre est-elle bien de nature à intéresser les autres ?

Je vous parlerai jeudi matin de toutes mes misères avec

Lévy qui devient insatiable ; ces maudites traductions m'abasourdissent et je tombe sous la besogne. Quelle galère !

A vous.

CH. BAUDELAIRE.

Ah ! il songeait bien à l'accueil du public et au racolage de lecteurs nombreux, le poète qui s'inquiétait ainsi du jugement de quelques amis, et ne croyait point que d'autres pussent s'intéresser à son œuvre. Plus tard, après le succès des *Fleurs*, il écrivait encore dans la courte préface des *Paradis artificiels* : « Est-il bien nécessaire, pour le contentement de l'auteur, qu'un livre quelconque soit compris, excepté de celui ou de celle pour qui le livre a été composé ? »

En 1861, Baudelaire posa sa candidature à l'Académie. Des juges avaient condamné certains poèmes des *Fleurs du Mal*. Il espérait que l'Académie française voudrait, pour son honneur, prendre la défense d'un poète injustement frappé par la magistrature.

Mais les graves bonshommes auxquels il s'adressait, à part de rares exceptions, crurent à une mauvaise plaisanterie. Les candidatures de Jules Lacroix, Géruzez, Cuvillier-Fleury, Autran, Belmontet, leur semblaient fort légitimes ; celle de Baudelaire n'était pour eux qu'une audace sans nom, ou une farce de rapin. Cependant Baudelaire fit les visites d'usage. Alfred de Vigny était malade. Il lui écrivit la lettre suivante. Elle n'est pas absolument inédite. Elle a été publiée dans une étude de M. E. Charavay sur A. de Vigny et Baudelaire à l'Académie. Mais ce livre, tiré à petit nombre, est épuisé, et devenu presque introuvable :

Monsieur le Comte Alfred de Vigny
Rue des Ecuries-d'Artois, 6.
Paris.

Monsieur,

Pendant de bien nombreuses années, j'ai désiré vous être présenté, comme à un de nos plus chers maîtres. Ma candidature à l'Académie française me fournissait un prétexte pour me présenter moi-même chez vous dans ces derniers jours. Seulement j'ai appris votre état de souffrance, et j'ai cru m'abstenir, par discrétion. Hier cependant, M. Patin m'a dit que vous éprouviez une amélioration sensible, et alors je me suis décidé à venir vous fatiguer quelques minutes de ma personne.

Je vous en prie vivement, congédiez-moi tout de suite et sans cérémonie, si vous craignez qu'une visite, si brève qu'elle

soit, ne vous fatigue, fut-ce celle d'un de vos plus fervents et dévoués admirateurs.

CH. BAUDELAIRE.

En cette même année 1861, Baudelaire publia le livre intitulé *Richard Wagner et le Tannhauser à Paris*. C'était une étude sincère sur l'œuvre musicale représentée pour la première fois en France et qui avait été assez mal accueillie. Des plumitifs de dernière classe injurièrent Baudelaire à ce sujet. Il répondit à l'un d'eux :

11 Juillet 1861.

Monsieur. Quand il s'agit de mes œuvres, je ne dispute point à chacun la liberté qu'il a de les juger, c'est affaire de goût. Je ne prétends pas prouver à celui qu'elles ennuient qu'il a tort de ne les pas aimer.

La question ici est différente : je donne mon avis sur un illustre musicien, je réponds aux critiques : à elles de me démontrer l'inexactitude de mes avances.

Fort heureusement aussi, il est admis que l'on peut s'efforcer de faire entendre raison à des calomniateurs, que la faim elle-même ne saurait justifier, lorsqu'ils écrivent des articles aussi médisants qu'inutiles.

Quand je lis dans des feuilles (périodiques, quand elles peuvent, obscures, toujours), que je vends mes manuscrits aux journaux allemands, il est de ma dignité de ne pas m'en défendre.

Les malveillances me sont indifférentes lorsqu'elles sont signées d'inconnus, mais cependant m'impressionnent péniblement quand elles émanent de ceux qui, comme vous, me sont redevables.

Les arts sont en général un champ de dispute, mais il serait étrangement paradoxal que la musique devînt un champ de bataille.

Et c'est tout, monsieur.

CH. BAUDELAIRE.

Ces attaques furieuses de petits journalistes pas plus que la tentative de flétrissure perpétrée par les magistrats, et que le sentiment de l'Académie, qui lui préférait les illustres écrivains, éternellement morts, dont j'ai cité les noms, n'ont atteint Baudelaire, dont la gloire, peu à peu, s'est épanouie. Elle est, maintenant, immortelle ; ses ennemis, ses concurrents, ses juges, tout cela gît, parmi les restes pourris

des choses et des êtres que les années, si rapidement, balayent.

On a recueilli, comme de précieuses reliques, les moindres fragments, vers ou proses, qui n'étaient pas compris dans l'édition dite définitive des œuvres de Baudelaire éditée en 1868. Dans aucun des ouvrages qui les ont publiés, je n'ai vu figurer les vers suivant sur les *Paradis artificiels* ; ils proviennent d'un prote de l'imprimerie Poulet-Malassis, qui les avait conservés, ainsi que quelques lettres relatives à la composition et à la correction de la seconde édition des *Fleurs* et des *Epaves*.

Les Paradis artificiels ! Blondes fumées,
Acres saveurs, rêves divins, vivante mort,
Délicieux oubli des femmes trop aimées
Et des chagrins passés, qui nous minent encor.

Maîtresses de jadis que je croyais parfaites,
Monstres câlins, amour, caprice, cruauté,
Les drogues sont pour nous tout ce que vous nous êtes,
Moins les noirs lendemains de l'Infidélité.

Elles versent la vie enivrante et factice,
Le sommeil excité, le mensonge troublant,
L'âme ivre, anéantie, obéit au caprice
Du rêve qui l'emporte, et lorsque s'éveillant,

Impuissante, elle assiste à la mort d'un beau songe,
Lorsqu'elle nous revient, notre âme croit rêver :
C'est la réalité qui (1) lui semble mensonge,
Vous êtes les débris d'un rêve inachevé.

Etaient-ils destinés, ces vers, à paraître, comme épilogue — ainsi que celui qui termine les *Petits poèmes en prose*, — dans la première édition des *Paradis artificiels*, et, pour une raison que l'on découvrira peut-être dans quelqu'une des lettres de Baudelaire restées inédites, furent-ils laissés de côté ? Ont-ils été écrits, plus tard, pour figurer dans une nouvelle édition de ce livre, qui fut préparée en 1866, mais que l'éditeur Poulet-Malassis, dont les affaires étaient alors fort embarrassées, ne fit pas imprimer ? Un fervent baudelairien éclaircira peut-être un jour ce point. Car les œuvres de Baudelaire passionnent plus que jamais le monde littéraire. Ses éditions se multiplient. Dans quelques jours — quand ses livres entreront dans le domaine public — de nombreuses réimpressions, somptueusement établies, magnifiquement illustrées, vont paraître... Ainsi se

(1) Ici, sur le manuscrit, le mot « me », barré, est remplacé par lui.

réalise la prophétie que Théodore de Banville prononçait, au cimetière Montparnasse, le 3 septembre 1867, sur la tombe de son grand ami :

« L'avenir prochain le dira d'une manière définitive, l'auteur des *Fleurs du Mal* est non pas un poète de talent, mais un poète de génie, et de jour en jour on verra mieux quelle grande place tient, dans notre époque tourmentée et souffrante, son œuvre essentiellement française, essentiellement originale, essentiellement nouvelle. »

RENÉ ÉMERY.

A PROPOS DE LA RESTAURATION RELIGIEUSE DE J.-J. ROUSSEAU

—

L'histoire d'une âme, d'une pauvre âme qui cherche en gémissant, à travers les vertiges et les misères de la passion, à travers l'orgueil du doute, sous le rire et l'insulte des incrédules, l'histoire d'une âme « pleine d'une humble prière », comme celle du poète de *Sagesse*, et qui « aspire en tremblant » vers la voix qui ne déçoit pas, vers la vérité qui ne trompe jamais ; — tel est bien, comme on l'a défini justement plus d'une fois (1), le vrai sens de ce livre admirable, la *Religion de J.-J. Rousseau*, dont le lieutenant P.-M. Masson corrigeait les dernières épreuves dans la tranchée, en septembre 1915, et qui lui valut, au lendemain d'une mort glorieuse, la suprême consécration de sa trop courte carrière d'érudit et d'écrivain.

Est-ce à dire, comme on l'a souvent pensé, sur la foi de témoignages incomplets ou distraits, que cette religion de Rousseau ne soit vraiment que la religion de Jean-Jacques, le dialogue entre la créature et son Créateur, une sorte de mysticisme voluptueux où le cœur meurtri et déçu cherche un asile contre les injures du destin ou de la société? En d'autres termes, la voix qu'il écoutait n'a-t-elle parlé que pour lui, la vérité vers laquelle il aspirait ne s'est-elle révélée qu'à lui? Ici l'étude

(1) Voir notamment l'article de M. A. Cahen, *Le dernier livre de P.-M. Masson*, dans la *Revue du XVIII[e] siècle*, mai-décembre 1916.

psychologique de P.-M. Masson se complète et se fortifie d'une solide documentation historique. Après avoir refait année par année, page par page, l'histoire de cette âme, il la replace dans son milieu, si complexe et souvent si incohérent; la critique la mieux informée et la plus sévère vient au secours de l'intuition la plus pénétrante et la plus sympathique, et toute cette étude d'origines, de contacts, d'influences, grâce à la comparaison et à la concordance de textes et de témoignages innombrables, aboutit à donner des paroissiens au Vicaire Savoyard, à faire de Rousseau le restaurateur de la religion, un précurseur du *Génie du Christianisme*.

Si ce n'est pas la qualité la plus attachante de ce livre définitif, c'est pourtant sa contribution la plus précieuse à l'histoire littéraire que d'avoir établi ainsi un caractère essentiel et encore presque inconnu du génie et de l'influence de Rousseau : son rôle prépondérant et si original dans la restauration religieuse en France, à la veille de la Révolution.

§

A l'époque où Rousseau se cherche encore, mais où, touché par ce qu'on a appelé la « révélation de Vincennes », il commence à se révolter contre les négations des philosophes, à revenir aux « vieux mots de patrie et de religion », un petit livre dont la dédicace porte la date du 24 août 1751, et qui témoigne pourtant de beaucoup d'indulgence pour les philosophes, contient ces lignes significatives : « Une société d'athées pourrait subsister si elle avait pour ressort la vertu, pour objet l'égalité, et la vérité pour principe; en un mot, si tous ses membres étaient dignes d'être chrétiens (1). » Qui ne reconnaîtra là l'un des plus fameux arguments de Rousseau contre l'athéïsme philosophique, celui de la bienfaisance sociale de la religion? Et cependant, plus d'une fois le *Qu'en dira-t-on?* s'est déclaré indifférent sinon à l'existence d'une foi et d'une pratique religieuse, du moins au choix d'une confession particulière parmi toutes celles qui existent. N'a-t-il pas avancé cette étrange proposition, qui a dû soulever d'indignation le Rousseau du *Vicaire Savoyard* : « La preuve la plus à la portée des simples qu'on pourrait avoir de la vérité d'une religion serait le choix qu'en auraient fait quatre enfants du même âge, du même caractère, à qui un philosophe parfaitement incrédule

(1) *Qu'en dira-t-on? Mes Pensées*, à Copenhague, 1751, p. 230.

et indifférent aurait enseigné en même temps le même cours de logique, et exposé les principes du Mahométisme, du Judaïsme, du Catholicisme et du Protestantisme (1). » Mais, comme l'a établi P.-M. Masson dans le chapitre de son livre qu'il intitule *La préparation du Rousseauisme religieux par la pensée du XVIIIe siècle*, il y avait chez la plupart des philosophes un désir sincère de trouver un milieu entre le « fanatisme » et les « lumières », de fonder à la fois « la liberté philosophique et la piété religieuse », et ce brevet de civisme que l'auteur du *Qu'en dira-t-on?* décerne dès 1751 au parfait chrétien, — sans trop y croire, — est un témoignage curieux, ajouté à tant d'autres, de cet effort pour résoudre par la philosophie le problème religieux.

La même année (1751), M. Marin, avocat au Parlement de Paris, dédiant au jeune marquis de Rosen, son élève, sous le titre *L'homme aimable*, ses « réflexions et pensées sur divers sujets » (2), ne se montrait pas seulement sévère pour « cet air de libertinage par lequel les jeunes gens prétendent se distinguer dans le monde » et qui « annonce plutôt la dépravation des mœurs que la supériorité de l'esprit » ; il affirmait que le respect pour la religion et pour ses préceptes est aussi bien le devoir d'un citoyen vertueux que d'un galant homme : « La religion est le bien du peuple ; elle est le bien de l'Etat. Douter de la vérité de la religion, c'est une erreur personnelle. *La combattre, c'est un attentat contre la société* (3). »

§

A cet argument d'utilité publique, en quelque sorte, il faut joindre ces raisons de sentiment que Rousseau n'a pas toutes tirées de son propre cœur, mais dont beaucoup lui étaient suggérées par la sentimentalité diffuse de l'époque, même avant la *Nouvelle Héloïse*.

Ouvrons les *Lettres Turques*, un curieux roman par lettres, bien oublié aujourd'hui, comme son auteur, G. F. Poullain de Ste-Foix, et à l'origine duquel le succès des *Lettres persanes* n'est certainement pas étranger (4). Que de « rousseauis-

(1) *Ibid.*, p. 136.
(2) *L'homme aimable...*, Paris Prault, 1751.
(3) *Ibid*, pp. 50 et 200.
(4) *Lettres turques*, revues, corrigées et augmentées. Amsterdam 1757 ; la première édition est de 1750.

me », là encore, avant Rousseau, surtout dans l'analyse du sentiment religieux !

Fatime est une musulmane, bien près pourtant du christianisme, mais d'un christianisme qui serait celui de Rousseau. Voici ce qu'elle écrit à son ami Rosalide, chrétienne, qui la presse de partager une religion si *aimable* :

Sans espoir de récompense, je sens un plaisir secret à suivre les commandements de celui qui peut tout. Je recherche en lui mon origine avec une complaisance, pour ainsi dire orgueilleuse. J'aurais honte de faire la moindre action qui me dégradât aux yeux d'un ancêtre si noble, si grand, et j'entretiens avec délices une pureté qui ne peut qu'être agréable à l'Etre qui en est la source infinie... On ne pourra jamais me déterminer à penser que mon père, mes frères, mes amis et mes parents sont malheureux pour toujours. Je les ai vu mourir bons musulmans. Il faudrait, si j'embrassais ta religion, que mon esprit se prêtât à l'idée horrible d'un tourment éternel où ils seraient condamnés ?... Dieu est juste, bon et miséricordieux ; il a créé tous les hommes, et il leur a donné la raison comme un flambeau pour les guider dans les sentiers de la justice et de l'équité ; tâchons d'y marcher sans cesse et de mériter par un cœur pur et de bonnes œuvres que notre foi soit éclairée et que notre esprit sorte des ténèbres, si de faux préjugés nous y ont malheureusement engagés (1).

Douze ans avant le *Vicaire savoyard*, c'est déjà la protestation du sentiment et de la raison contre ce que Rousseau ne craindra pas d'appeler les « absurdités » de l'intelligence et du cœur, contre le Dieu « colère, jaloux, vengeur », qui s'est choisi un seul peuple et a proscrit le reste du genre humain, contre la conséquence fatale de toute révélation : l'idée du salut éternel réservé à ceux-là seuls qui ont reçu la révélation et qui l'ont acceptée, contre le « dogme cruel de l'intolérance : hors de l'Eglise, point de salut (2) » !

Dans les *Lettres turques*, un épisode anecdotique et moral, analogue à ceux dont s'illustraient volontiers les romans du temps, l'histoire de Felime et d'Abderamen, est un éloquent commentaire aux protestations de la sensible Fatime contre l'intolérable idée du Dieu cruel qui châtie l'innocence. Cette Felime, créature parfaite, « dont la bouche ne déguisa jamais la vérité et dont le cœur ignora toujours l'artifice », doit expier

(1) *Lettres turques*, p. 130-135, 138, 144.
(2) P. M. Masson, *ouvrage cité*, II, 106.

après sa mort, suivant la décision d'un prêtre intolérant, la faute de « n'avoir pas eu l'occasion de s'instruire du seul culte que Dieu avoue ». Et l'auteur a beau jeu à s'indigner contre une théologie étroite et révoltante qui condamne un être humain, avant sa naissance, au nom d'un Dieu « qu'il aurait adoré avec une âme mille fois plus pure que celle des élus, s'il avait pu le connaître » !

§

Ces témoignages nouveaux, que nous joignons à ceux dont P.-M. Masson a enrichi son abondante documentation, sont une preuve isolée, mais nouvelle, de tous ces courants d'idées que Rousseau a recueillis et en quelque sorte cristallisés à travers sa propre sentimentalité, durant les années qu'il portait en lui la *Profession de foi du Vicaire Savoyard*. Et quand ce véritable « manifeste sentimental » paraît, que d'échos autour de lui, après le premier trouble et les inévitables hésitations de ceux qui se cherchaient encore !

Voici, parmi les paroissiens du Vicaire, Sébastien Mercier, dont P.-M. Masson cite et souligne plus d'un texte significatif, tout pénétré de la pensée religieuse de Rousseau. Longtemps même avant son *Tableau de Paris*, qui est de 1781, dans un amusant ouvrage d'allure, sinon d'inspiration « philosophiste », Mercier se range avec enthousiasme parmi les plus ardents prosélytes du Vicaire.

L'An 2240, Rêve s'il en fut (1), nous propose, sous forme de vision, une satire du temps présent et une conception idéale de la société future. La religion, le problème de la vie religieuse, tiennent naturellement une grande place dans les préoccupations du rêveur. La nécessité d'une foi, l'évidence d'un Dieu qui s'impose au sentiment non moins qu'à la raison, la grandeur et la bonté du Créateur visible dans la Création, le caractère civique ou social de la croyance et de la pratique religieuses, autant de thèmes familiers aux lecteurs de Rousseau, et traités en formules qui sont du Rousseau tout pur, en attendant que nous les retrouvions dans Bernardin de Saint-Pierre et dans Chateaubriand.

Tout d'abord, le complaisant utopiste de l'*An 2440* pose à à la base de l'acte de foi le sentiment individuel : « C'est l'âme

(1) *L'An 2440, Rêve s'il en fut*, à Londres, 1775 ; la première édition est de 1770.

qui sent Dieu, elle n'a pas besoin de secours étrangers pour s'élancer jusqu'à lui » ; la croyance en Dieu « est une vérité de sentiment qui a été commune à tous les peuples. L'homme sensible sera ému du spectacle de la nature, et reconnaîtra sans peine un Dieu bienfaisant qui nous réserve d'autres largesses. L'homme insensible ne mêlera pas à nos louanges le cantique de son admiration. *Le cœur qui n'aime point fut le premier athée* (1). » Vers fait pour enchanter Rousseau, délicieusement.

Puis, toujours comme chez Rousseau, apparaît « l'idée de nature », survivance du philosophisme, mais la *nature* du Vicaire Savoyard, qui n'est plus du tout celle du discours sur l'*Inégalité* : cette nature intérieure, cet appel du dedans, cette aspiration du cœur vers un amour universel et vraiment divin, qui embrasse toutes les créatures. Sans doute, dans son culte de la nature, Mercier dépasse sensiblement la pensée de Rousseau, quand il imagine, au XXIV[e] siècle, pour remplacer la première communion, une sorte d'initiation, dite communion des deux infinis et fondée sur les révélations de la science, par le télescope et le microscope. Mais à côté de ces écarts, quel sentiment sincère et juste de la bonté et de la puissance divines se révélant à l'homme jusque dans les plus humbles créatures ! Si Saint François-d'Assise est exalté aux dépens de ceux que Mercier appelle irrévérencieusement « ses confrères », s'il reçoit, assez inopinément, un brevet de « philosophe », il faut tenir compte à cet homme du XVIII[e] siècle d'avoir vraiment compris, senti, aimé, défendu contre le ridicule l'humble *fraticello* qui a dit : « Paissez, ma sœur la brebis ; bondissez de joie, poissons qui êtes mes frères (2). » Il faut lui tenir compte aussi de l'enthousiasme presque mystique avec lequel il s'abandonne au rythme puissant de l'univers chantant la gloire d'un « Dieu bon et magnifique ». En réalité, il n'y a pas beaucoup de mouvements plus éloquents dans les plus belles pages de la *Profession*, que cette apostrophe à l'athée : « Si demain le doigt de l'Eternel gravait ces mots sur la nue, en caractères de feu : Mortels, adorez un Dieu ! qui doute que tout homme ne tombât à genoux et n'adorât ? Eh quoi ! mortel insensé et stupide, as-tu besoin que

(1) *L'An 2440*, chap. XV.
(2) *Ibid.*, p. 151.

Dieu te parle français, chinois, arabe? Que sont les étoiles innombrables semées dans l'espace, sinon des caractères sacrés, intelligibles à tous les yeux, et qui annoncent visiblement un Dieu qui se révèle (1)? »

C'est encore du Rousseau que cette négation énergique de toute possibilité d'accord entre l'athéisme et la vertu morale ou sociale : « Quand on me parle des mandarins athées de la Chine, qui annoncent la morale la plus admirable et qui se consacrent tout entiers au bien public, je ne démentirai point l'histoire, mais cela me paraît la chose du monde la plus inconcevable (2). »

Enfin, il n'est pas jusqu'à l'idée si souvent exploitée par Rousseau de la double « absurdité » intellectuelle et sentimentale d'un Dieu cruel et jaloux, que nous ne retrouvions, après tant d'autres répliques, dans *l'An 2440;* et comme Rousseau, Mercier se sert de cet argument pour rejeter sur les fanatiques la responsabilité de l'irréligion des philosophes : « Les fourbes qui ont osé faire parler Dieu au ton de leurs propres passions ont fait passer pour des vertus les actions les plus noires; mais ces malheureux, en annonçant un Dieu barbare, ont précipité dans l'athéisme les cœurs sensibles qui aimaient mieux anéantir l'idée d'un être vindicatif que de montrer cet être effroyable à l'univers (3). »

§

On pourrait multiplier à l'infini, en relisant tous ces livres semeurs d'idées et de sentiments dont fourmille le XVIIIe siècle, autour de Rousseau, ces concordances ; elles attestent à quel point l'histoire de cette âme ardente reflète les aspirations de toute une époque à laquelle il a donné les directions qu'elle attendait.

Celles que nous avons rappelées, et que P.-M. Masson n'a certainement pas ignorées, les ayant volontairement négligées pour de plus importantes ou de plus décisives, prouvent une fois de plus que dans cette œuvre de restauration religieuse, d'abord inconsciente, puis volontaire et triomphante, le sentiment et la nature sont tout ou presque tout. Ni le problème du monde, ni le problème de Dieu, en tant que problèmes

(1) *Ibid.*, p. 152.
(2) *Ibid.*, p. 154.
(3) *Ibid.*, p. 159.

théologiques,ne sollicitent Jean-Jacques ; il ne les ignore pas ; il les néglige. Les seules idées religieuses qui le passionnent sont celles qui intéressent son cœur et sa destinée. Ce sont les seules aussi qui passionnent autour de lui les âmes tendres qui se retrouveront en lui. Dans le silence intérieur, il a longtemps attendu, guetté, désiré l'impérieux appel qui proclame la bonté, la vérité, la force de Celui qui nous a créés en communion avec la nature pour que nous l'adorions en elle. Et l'ayant entendu, il ne peut que répéter à tous ceux qui attendent eux aussi la parole de vie, ce que le Vicaire dit à son disciple : « Mon enfant,je ne veux pas argumenter avec vous, ni même tenter de vous convaincre ; il me suffit de vous exposer ce que je pense dans la simplicité de mon cœur. Consultez le vôtre durant mon discours, c'est tout ce que je vous demande. »

ÉDOUARD MAYNIAL.

LE SURVIVANT

(*Suite*[1])

—

QUATRIÈME CHAPITRE

VI

20 avril 1916.

Lucette ne me parle volontiers que de son amour pour moi et voudrait que je l'entretienne principalement de mon amour pour elle. Naguère nous parlions surtout des faits extérieurs à nous, de nos projets. A présent elle se dérobe si je l'interroge même sur l'emploi de sa journée et j'ai le sentiment qu'elle se confie à Marthe Leclerc infiniment plus qu'à moi....

La présence continuelle de Marthe Leclerc chez moi m'irrite. Hier, je suis rentré du laboratoire et de l'usine plus tôt que de coutume. J'ai traversé la salle à manger. Marthe Leclerc et Lucette causaient avec animation au fond du petit salon ; je les voyais par la porte vitrée, j'ai ouvert cette porte, elles se sont tues, gênées, j'ai senti que je cassais le fil de leur conversation et *j'ai su qu'elles étaient en train de parler de moi.....*

Jamais Lucette n'aurait confié ce qui se passait entre nous ; *quand j'étais Jacques*, j'étais son seul confident et son seul soutien. Elle n'avait pas ces frénésies de passion qui la prennent maintenant; mais combien son attitude était plus sûre, plus digne, plus réconfortante !

Elle se plaint de moi. Je sais qu'elle se plaint de moi; la petite madame Leclerc lève sur moi ses grands yeux aux pru-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 456, 457 et 458.

nelles de chat cerclées de noir, et je lis dans son regard une curiosité..... Oui, c'est la curiosité, le frétillement d'être mêlée à des histoires d'amour, qui avive son teint, entr'ouvre sa bouche. Elle aussi a bien changé.

Que pouvaient-elles dire ? Je suis devant elles comme devant des ennemies. Je sens jusqu'à la fureur qu'elles sont d'une autre race que la mienne, d'une race sournoise, que nous comprenons toujours mal.... J'aurais juré que je connaissais Lucette, que je décrirais ce que pouvait devenir la vie de Lucette.... et je constate à quel point mon erreur était lourde.

22 avril 1916.

..... Doucement, j'ai traversé la salle à manger; la bonne raccommodait des bas sous la suspension et Charlot traînait son ours de peluche tout autour de la pièce. Les choses étaient simples et lumineuses. Je tenais le journal à la main et je souhaitais que Lucette m'interrogeât sur le communiqué, me parlât de la guerre. De plus en plus j'ai le besoin de causer avec elle de ce qui ne touchent à sa personnalité ni à la mienne, et, de plus en plus, elle s'hypnotise uniquement sur « notre amour »..... Elle me fait l'effet de vouloir s'enfermer dans ses idées, ses préoccupations, ses soucis comme dans une tour secrète où je n'ai pas le droit de pénétrer. Elle en sort pour des déclarations passionnées et des questions avides.....

Elle était dans le petit salon; du premier coup d'œil j'ai vu un paquet de lettres ouvertes à côté d'elle. Elle a feint de tressaillir, surprise, à mon approche, mais je ne m'y suis pas laissé prendre. J'ai deviné la mise en scène préméditée. Elle avait descendu notre correspondance de ces derniers mois afin de fournir un prétexte aux explications qu'elle cherche, que je fuis. Je me suis durci, mécontent. « Agit-elle après avoir pris les avis de Marthe Leclerc? L'autre attend-elle chez elle, émoustillée et anxieuse, le résultat de cette comédie ? »

Je me sens si sec, si méchant, que j'en ai honte, et une lassitude écœurée me prend. Je voudrais sortir, mais Lucette m'interpelle :

— Je m'étais oubliée à relire tout cela, — dit-elle, — je ne savais plus l'heure qu'il était...

Je ne la crois pas et cela m'est extrêmement pénible. Elle se lève et, avant de s'approcher de moi, elle tire d'un geste aisé

le rideau qui masque le vitrage de la porte. Cela m'est insupportable :

— Appelle donc Charlot, — lui dis-je, — je voudrais le voir avant qu'on ne le couche.

Elle fronce les sourcils :

— Nous monterons dans sa chambre pendant qu'il mangera sa soupe. Il fait trop humide pour lui ici.

J'épie son manège qui tend à ramener mon attention vers les lettres dont l'éparpillement blanc me tire l'œil malgré moi. Elle finit par murmurer :

— Marcel, qu'est-ce que je t'ai fait ?

L'anxiété que je lis dans son regard me touche. Un court instant, je vois de nouveau en elle la frêle petite chérie à laquelle je voudrais éviter toute douleur. Elle devine mon attendrissement.

— Je t'en prie, — dit-elle, — assieds-toi là un instant et regarde ce que tu m'écrivais, il y a quatre... cinq, six mois...

Je prends avec répulsion les feuillets qu'elle me tend. Debout contre moi elle s'appuie d'une main à mon épaule et je sens ses petits doigts fins entrer dans ma chair comme une meurtrissure. Elle m'indique, de l'autre main, les passages sur lesquels je dois porter mon attention....

« Comédie, comédie, dans quelle comédie vivons-nous. Et n'en suis-je pas responsable plus qu'elle? Voici des pages et des pages éloquentes dans lesquelles je la supplie d'être « mon appui, ma force, mon courage »... Me suis-je véritablement dépeint comme un homme aussi las, aussi veule, qui souhaite s'accrocher à la robe d'une femme comme à une épave? Et c'est cette attitude de mendiant, subjugué devant une créature d'ordre supérieur, qui a ému Lucette ? Sont-ce ces évocations lyriques :

« *Savez-vous que vous étiez la lumière de mes pauvres journées, et que, lorsque j'ouvrais les yeux le matin, ma première pensée était que j'allais vous voir dans quelques heures....* »

Cela d'ailleurs, c'est vrai. J'ai passé à l'hôpital des matinées entières à guetter la fuite des minutes qui me séparaient de l'heure de sa venue... Mais combien de mensonges autour de quelques cris sincères. Je lis maintenant avec attention ces longues pages dans lesquelles je ne reconnais même pas mon

écriture. L'artifice que j'y sens presque à chaque ligne me remplit de malaise. Oui, je me préoccupais de conquérir Lucette, au moyen de n'importe quelle manœuvre. Il me semblait que, à partir du moment où je serais de nouveau aimé d'elle, tout s'éclairerait et que nous nous retrouverions l'un en face de l'autre comme naguère.....

Charlot, dans la pièce à côté, pousse des éclats de rire; les doigts de Lucette me mordent plus profondément :

— Tu me disais que tu ne pouvais vivre qu'en t'appuyant sur moi et ma tendresse a l'air, maintenant, de t'être à charge...

Je pense :

« Je voulais vivre avec toi, près de toi, comme jadis... vivre... c'est-à-dire mettre en commun tous les petits faits quotidiens, te retrouver, tranquille, confiante, dans des conversations calmes.... je ne voulais pas cette séparation de nos deux existences que tu n'acceptes de rapprocher que dans l'égoïsme de la passion... »

Je pense aussi : « Comment n'as-tu pas vu que ces lettres ne sont pas sincères, qu'elles sont toutes écrites sur un même thème, un thème évidemment choisi pour te plaire?... »

Et puis voilà qu'une autre réflexion me heurte : je me souviens d'autres lettres, des lettres enfermées dans l'enveloppe aux cachets de cire verte.... Je me dis que Lucette n'était pas plus sincère autrefois que moi maintenant et que j'ai été dupé comme elle.

Elle s'est assise à terre, près de moi, dans la pose qu'elle affectionne. Elle se tait, mais j'entends qu'elle pleure. Machinalement, je lisse ses cheveux de la paume de mes mains. J'ai la bouche séchée d'amertume. Je me dis :

«.... Si tout cela n'était pas arrivé, s'il n'y avait pas eu la guerre, j'aurais continué, moi Jacques, à vivre avec Lucette. Lucette serait restée probablement pour moi la petite compagne fraîche, pure et calme... Mais, au fond d'elle-même, il n'y aurait pas moins eu la possibilité, ignorée de moi, d'une Lucette ardente, désireuse de vivre par elle-même, altérée de discours, passionnée, prête à confier à n'importe quelle oreille féminine ses aspirations et ses désespoirs.... »

Oui, je regarde la jolie forme de la femme accroupie qui pleure doucement à mes genoux, qui pleure sur ma dureté, sur le mauvais vouloir que je mets à me laisser adorer, sur

mon refus de prononcer des paroles d'amour éperdues, et une jalousie nouvelle, terrible, lève comme une ivraie.

« Elle était comme cela *et je ne le savais pas*. L'image que je me faisais d'elle était fausse... Un jour aurait pu venir où elle serait tombée ainsi, vaincue, aux pieds d'un autre homme. Elle a bien compris, Elle, qu'elle me trompait, qu'elle trompait ce Jacques, qu'elle prétendait aimer... C'est pour cela qu'elle a trouvé si terrible de revenir ici, pour cela qu'elle a modifié les tentures et changé la couleur des papiers... Elle ne voulait pas que les mêmes murs voient la petite Lucette, à l'âme transparente, devenue une femme que la passion domine... Une femme qui n'a, pour l'homme dont elle accepte de porter le nom, qu'un amour égoïste et furieux, sans sympathie véritable... Elle tient à garder cachés les coins de son cœur et de son esprit que je possédais quand j'étais Jacques... elle me livre ce que je n'ai jamais eu d'elle, ce que je croyais qui n'était pas en elle... »

Mes tempes battent, martelées par les mots que je ne formule pas. Chaque être a-t-il des façons infiniment variées d'aimer ? Lucette, pour un autre, deviendrait-elle différente encore ? Elle me fait peur, maintenant, tellement je devine qu'elle m'est étrangère. Elle ne peut pas me comprendre, soit, mais je ne la comprends pas davantage... Un monde s'agite derrière ce front régulier, et je ne sais pas, en réalité, ce qu'il peut être... Selon les circonstances qu'elle traverserait, y a-t-il pour cette femme mille façons d'être possibles qui n'ont aucun rapport entre elles ? Cela a-t-il un sens d'affirmer qu'elle *est* ceci ou cela ? Elle est ceci pour Jacques, cela pour Marcel et autre chose pour Marthe Leclerc, pour Charlot, tante Martine, madame Hamel ou Madame Nord... Hypocrisie ? Non pas.

Ah, par ce soir de printemps, comme je la déteste de n'être pas simple, fixée une fois pour toutes dans les contours que je lui avais assignés !... Et comme elle doit me détester, elle aussi, parce que je l'étonne et que je la déçois !

VII

Mai 1916.

Les bourgeons ont éclaté, s'épanouissent en mille petites feuilles tendres. L'air est doux et léger au-dessus des collines. Je reviens, à grandes enjambées, de la poste. Le télégramme

annonçant au Maître que j'ai enfin vaincu la difficulté dernière vient de partir.. Le Maître arrivera... Quand ? demain ? bientôt en tout cas... Sa voix métallique me récompensera des heures de recherches et de découragement... Et les machines pourront enfin être envoyées au front et travailler...

Je calcule : la mise au point, les essais, la fabrication en grand, encore quelques mois et puis une émanation du Maître à laquelle j'aurai mêlé un peu de mon pauvre petit génie aidera les soldats aux capotes bleues dans leur effort contre les boches... J'irai à Verdun par procuration... Je ne suis pas tout à fait un déchet inutile, j'apporte une contribution à la Guerre, à la plus grande des guerres...

Béni soit cet enthousiasme que j'avais oublié pendant si longtemps et qui reparaît vivace et dru, pareil à une jeune pousse jaillissant d'un tronc mutilé que l'on pouvait croire mort !

Une impatience presque enfantine me dévore. Je me vois commençant à tourner les manettes devant lui : l'ingéniosité de la méthode que j'ai appliquée m'enorgueillit. Et puis des idées me viennent en foule, se bousculent, confuses et pressées, cherchent à s'imposer à mon esprit : ce sont des projets de mécanismes divers s'appliquant à la Guerre. Je me prépare à les tamiser, à les examiner un à un, lorsqu'une femme qui s'approche tranche mes élans tout net.

C'est Marthe Leclerc qui s'avance et me sourit. Je ne puis m'empêcher de la trouver belle. Elle m'arrête, me presse la main :

— Voici la première fois où nous sommes seuls depuis votre arrivée. Je vais faire une course hors ville, marchez un peu avec moi...

Je la suis comme si je ne pouvais pas faire autrement. Nous nous trouvons sur la route déserte bordée de platanes.

— Vous veniez me voir autrefois, — dit la jeune femme, d'une voix un peu voilée que je ne lui ai jamais entendue, — vous rappellez-vous, quand vous quittiez « le Camarade charmant, mais vraiment trop austère »... Vous l'aimiez bien, ce pauvre Jacques, mais, enfin, il vous ennuyait souvent, et je n'aurais pas cru...

La campagne est vide de tout être. Le rocher du loup brille sous le soleil. A l'orée d'une allée de châtaigniers, un banc

vermoulu s'offre. Marthe s'y laisse tomber, moi près d'elle.

— Vous n'avez plus confiance en moi, — continue la voix voilée, dont le timbre s'insinue en moi jusqu'à faire vibrer étrangement mes nerfs, — vous m'appeliez votre confidente, autrefois ; je ne vous faisais pas peur comme Jacques, je comprenais vos petites faiblesses... Je ne vous comprends guère maintenant.

La voix s'arrête un petit moment, très court, puis s'affermit.

— C'est votre femme qui me parle à présent. Vous la rendez malheureuse, votre femme, pourquoi?

J'ai un sursaut; la jeune femme pose sa main sur mon bras.

— Elle s'imagine que vous aimiez tellement Jacques qu'il est affreux pour vous de penser que vous lui avez pris, même après sa mort, celle qu'il aimait. Ce n'est pas vrai. Vous n'aimiez pas Jacques tant que cela. Et, alors, pourquoi seriez-vous venu ici? Elle croit sentir à d'autres moments que vous êtes jaloux, que vous ne lui pardonnez pas d'avoir déjà été mariée... Elle est effrayée de la manière dont vous scrutez ses souvenirs, effrayée de la façon dont Jacques vous a parlé d'elle... Vous n'êtes cependant pas un maniaque, dites? Vous ne cherchez pas un piment à votre amour en tâchant de ressusciter les détails du passé, détails dont l'évocation vous blesse et elle aussi?...

Ce qu'elle dit m'est odieux. Néanmoins je l'écoute, à cause de cette voix qu'elle a, de cette voix qui m'engourdit sous un charme physique. Elle détache les syllabes avec une fluidité d'accent délicieuse, que je remarque, et qui me fait tressaillir. Je fais un effort pour répondre :

— Je ne comprends pas ce que vous me dites. Tout ceci n'existe que dans l'imagination de Lucette... Je travaille, mon travail m'absorbe. Nous vivons une période où le sentiment ne peut pas tenir la première place dans la vie...

En même temps une irritation sèche me prend, non pas tant contre cette femme qui me parle, que contre Lucette, contre Lucette qui profane notre intimité, qui me surveille, m'épluche et qui interprète ma conduite comme celle d'un personnage sadique. La pensée de tout ce que ces femmes ont pu dire de moi me soulève comme une nausée. Suis-je jaloux? Suis-je pervers? Voici l'énigme qui les passionne, voici ce qui donnait l'autre soir cette phosphorescence féline aux yeux de Marthe

Leclerc. Je ne puis m'empêcher de rire tout haut, d'un rire saccadé qui effraie ma compagne.

— Qu'est-ce ce qui vous prend?

Je me maîtrise :

— Ce sont vos prodiges d'imagination, à vous autres femmes. Lucette invente je ne sais quoi, vous la croyez, vous bâtissez tout un roman... Comme si, en ce moment, il n'y avait pas d'autres sujets de conversations.

— Je n'ai pas besoin de Lucette pour vous trouver étrange, mon cher, et peu poli.

C'est une souffrance pour moi qu'elle ait quitté sa voix musicale pour prendre ce ton tranchant. Je désire qu'elle recommence à prononcer les syllabes comme elle le faisait tout à l'heure. Je lui saisis la main :

— Je vous en supplie, ne vous fâchez pas. Je n'ai pas voulu vous froisser.

Elle tourne son visage vers le mien. Une lueur qui ressemble à du triomphe l'illumine. Elle demande :

— Je vous plais donc encore?

— Vous me plaisez trop.

J'ai répondu sans savoir les mots que j'allais dire. Ils sont arrivés tout formés à mes lèvres. Je crois démêler en moi quelque chose comme la sérénade de don Juan; il y a discordance entre mes pensées et une sorte d'accompagnement sensuel qui frémit sous la mélodie que je veux noble et nette. Marthe soupire :

— Vous savez bien, — dit-elle, — que vous me plaisez aussi. Vous m'avez toujours plu. Si je me suis liée avec Lucette, c'est du jour où j'ai deviné que vous l'aviez fascinée. Vous fascinerez toujours les femmes. Vous êtes fait pour cela. Cela tient à vos yeux.

En rentrant, sur ma table, je retrouve le brouillon de ma dépêche, mais je n'ai plus d'enthousiasme.

Chaque jour qui vient doit-il m'apporter un péril nouveau?

VIII

2 juin 1916.

Quand le Maître est là, je retrouve mon équilibre intérieur. Mon activité, tendue vers un but qui m'est extérieur, se dé-

pense avec joie. Il me semble que des milliers de larves informes, ébauchées dans mon esprit, se déroulent hors de leurs cocons, se défroissent, se préparent à déplier des ailes sous l'influence d'une bienfaisante chaleur. Le Maître est venu avec l'élève boiteux : ils sont là depuis plusieurs jours, ils travaillent avec moi, ils causent. Qui dira la merveilleuse vertu de ces causeries où l'idée appelle l'idée, où une petite phrase cristallise brusquement, autour d'elle, un monde de pensées confuses?

Les machines sont au point, l'expérience a marché et le Maître m'a félicité avec des accents que je ne puis oublier : je l'ai retenu pour lui présenter un projet nouveau, l'application hardie d'une toute récente découverte à un problème de guerre. Lui et l'élève boiteux tâtonnent avec moi. Le jour, enfermés dans la remise, nous modifions le petit modèle que j'ai fabriqué grossièrement avec l'aide de Justin ; le soir, un crayon à la main, le Maître jette des lignes sur du papier blanc et parle...

Certainement, en présence du Maître je suis allégé, je n'éprouve plus cette affreuse sensation d'être hors de tout, méconnu par tous, tiraillé d'instincts qui m'inquiètent. Je ne me pose plus, cent fois le jour, cent fois la nuit, les questions les plus hallucinantes, je travaille, je discute, je m'intéresse sans effort....

Et même vis-à-vis de Lucette, tout devient plus simple, parce que je me préoccupe beaucoup moins de l'observer, de noter ses attitudes. Aujourd'hui, nous étions assis au fond du jardin, le Maître et moi. L'air était léger, les rosiers grimpants s'épanouissaient en bouquets de boutons entr'ouverts. Au milieu de l'allée, Lucette venait avec Charlot. Elle était nu-tête, fraîche et fine, l'enfant bondissait suspendu à sa main : leur groupe donnait une sensation de force, de vie et de beauté.....

— Votre femme est délicieuse, dit le Maître.

Un instant fugitif, pareil au rayon de soleil qui brille entre deux nuages, j'eus le sentiment que j'étais heureux. Lucette s'était assise près de nous. Une lumière tendre baignait les lignes de son visage, les noyait de clarté. Elle me parut faite d'une pâte étincelante et fragile, un charme émanait d'elle, qui me sembla, en cette brève minute, être spiritualisé. Charlot tenait une grappe de petites roses en bouton; sa mère, prenant la main de l'enfant dans la sienne, la guida vers moi.

— Donne ces fleurs à papa, mon chéri.

Je rencontrai le regard de Lucette, anxieux, fidèle et soumis. Une nappe de tendresse me submergea. *Elle* était là somme toute, et elle m'aimait... Puis, la nappe se tarit, le rayon de soleil fut voilé, parce que l'idée dévorante revenait :

« ... Elle m'aime, qu'est-ce que cela veut dire ? Elle aime la jolie apparence de ce Marcel, qui fascine les femmes, comme dit l'autre. »

Lucette penchait la tête et ses dents brillaient entre ses lèvres. Je pensais à Marthe Leclerc. Malgré moi, je me dis que Lucette, telle que je la vois depuis deux mois, n'est pas moins décevante pour moi que ne l'aurait été Marthe Leclerc si j'avais épousé celle-ci. Marthe Leclerc avait du goût pour Marcel ou du moins pour l'enveloppe qui contenait l'âme de Marcel, Lucette aussi.

Je m'étais assombri. Je vis que Lucette s'en rendait compte ; elle se leva d'un geste un peu craintif et dit avec un soupir :

— Je rentre avec Charlot. Nous ne voulons pas troubler votre conversation...

Pendant qu'elle s'éloignait, le Maître me toucha l'épaule :

— Mon ami, — dit-il, — il ne faut pas trop demander aux femmes. Celle-ci vous aime et vous la peinez. Pourquoi ?

Je détournai la tête.

— Je vous ai dit déjà qu'il ne fallait pas chercher le bonheur, Marcel. Tout bonheur qu'on analyse s'effrite sous vos doigts. Il ne faut pas être exigeant, il ne faut pas être absolu. Il faut être bon.

Je me souvins alors, avec une honte secrète, du vif désir que j'avais eu de rendre Lucette heureuse. Je me souvins de tous les rêves que j'avais faits, dans mon existence ancienne, pour assurer le bonheur de cette femme ; je me souvins qu'il y avait eu des heures où il me semblait que je me serais laissé clouer sur un gibet pour lui éviter une souffrance. Je me rappelais aussi que j'avais voulu me persuader tout récemment que si je l'épousais, c'était afin de lui faire la vie douce. Et un remords me transperça.

Quittant le Maître un peu plus tard, je rentrai. Lucette était dans sa chambre. Je l'y rejoignis. Assise devant la fenêtre, elle tenait Charlot sur ses genoux et chantait à mi-voix. Une tristesse lasse était répandue sur elle. J'en ressentis une pitié

mêlée de confusion. Je m'approchai lentement; le ciel bleu et rose, derrière les vitres, me paraissait en harmonie parfaite avec ce que j'éprouvais...

— Lucette, ma chérie, il me semblait que je ne t'avais pas vue depuis des heures.....

Elle posa sa joue sur la tête de Charlot et me regarda. Une joie soudaine s'allumait au fond de son regard.

— Tu ne viens pas assez souvent me voir, dit-elle.

Elle laissa glisser le petit de ses genoux, se leva, et me prenant le bras :

— Tu m'aimes, Marcel, dis-moi que tu m'aimes...

Elle était anxieuse, je l'attirai vers moi.

— Je t'aime.

Je songeai :

« ... N'est-ce pas d'une importance primordiale de *pouvoir* rendre heureuse une créature choisie entre toutes ?... »

Mais j'étais profondément triste.

IX

6 juin 1916.

Ils sont partis. Je sens que ma détresse va fondre de nouveau sur mes épaules. Quand ils sont là, j'existe, je suis quelqu'un, puisque ce qui leur importe, à eux, c'est ce que je pense.

J'ai été tendre avec Lucette, je l'ai bercée de paroles d'amour; j'ai étouffé la rancune qui me venait, — car, enfin, il y a deux ans, deux ans seulement, nous regardions ensemble les boutons des rosiers grimpants s'ouvrir, elle disait ne pouvoir vivre qu'avec moi.

Il y a des moments où j'étouffe. Ne m'a-t-elle pas dit hier :

— Ecoute, Marcel, je te jure que je ne savais pas ce que c'était que l'amour avant de t'avoir épousé.

Ment-elle ? Est-elle sincère ? Je n'en saurai jamais rien. Je constate simplement, à tout instant, que sa vie passée avec moi ne lui laisse dans l'esprit d'autre trace qu'une crainte perpétuelle de m'inquiéter, de me rendre jaloux.

Je voudrais ne pas l'avoir revue, m'être enfermé dans le Capharnaüm.

Quant à Marthe Leclerc, je l'évite. Avec elle, avec Lucette,

je sens par trop la dualité monstrueuse de mon individu. Elles ne voient en moi que Marcel et la crainte me vient de laisser ma personnalité sombrer peu à peu, d'en arriver à me modeler sur l'opinion qu'elles se forment de Marcel.

C'est bien assez qu'il y ait des instants où je me demande avec épouvante si le fait d'habiter le corps de Marcel ne réagit pas lentement sur mon esprit. Et c'est trop que je sois soumis à l'influence d'une voix de femme, ainsi que je l'ai été l'autre jour dans l'allée de châtaigniers, c'est trop que j'aime les bonbons, les fleurs que préférait Marcel...

Pourquoi suis-je probablement le premier être qui ait vécu un semblable cauchemar ?

CINQUIÈME CHAPITRE

I

Juillet 1916.

Partout et toujours, depuis deux semaines, le dégoût et la peur me dominent. J'essaye de m'absorber dans la fabrication de mon appareil. Bien en vain...

Dès le jour où j'ai rencontré Marthe dans l'allée des châtaigniers, j'aurais dû prévoir ce qui est arrivé. Je l'ai prévu peut-être, puisque j'étais résolu à ne plus me trouver seul avec elle. Cela n'a servi à rien.

J'avais décidé de la fuir, elle avait décidé de me retrouver. Nous nous sommes retrouvés, c'était fatal. Je l'ai croisée dans la rue et elle m'a emmené chez elle.

Son petit appartement, qu'elle s'imagine plein de souvenirs pour moi, ne m'a rien rappelé, à moi, Jacques. J'ai appris, sans étonnement, même sans curiosité, que Marcel lui a fait la cour et qu'elle lui a résisté. Cela s'est dégagé avec évidence des premières paroles qu'elle m'a dites. Elle avait enlevé son chapeau et se tenait debout. Les persiennes étaient fermées, et le salon, parfumé par deux gros bouquets de roses et de pivoines, avait ce charme qu'ont les pièces restées fraîches par les jours de grande chaleur. J'étais monté parce que je n'avais pas su refuser cette visite, mais je croyais sincèrement ne chercher qu'une occasion de prendre congé.

Marthe s'appliquait à réveiller les souvenirs de Marcel qu'elle
rend pour mes souvenirs. Je l'écoutais attentivement, parce
u'il me plaisait de constater à quel point ce qu'elle disait res-
iit sans écho dans ma mémoire. Tant que je pris garde à ce
u'elle disait, cela marcha. Je pensais : « Si j'étais Marcel, je
e m'aviserais peut-être pas avec autant de netteté de l'a-
resse que déploie cette femme pour me séduire. Je me laisse-
iis prendre à cette émotion voilée, qui est certainement un
rtifice.. »

Un certain sentiment de supériorité me venait, parce que je
erçais à jour son manège de coquetterie. Puis, subitement, je
ssai de m'attacher au sens des paroles qu'elle prononçait et
m'aperçus que j'écoutais sa voix, et que le timbre fluide et
ressant de cette voix me pénétrait, m'engourdissait comme
autre fois. En même temps, je remarquai la finesse de sa peau
us les cheveux des tempes. Je sus qu'il était temps de m'en
ler. Je me levai. Elle me retint :

— Oh, comme vous avez hâte de vous sauver!

Elle était tout contre moi, c'est d'elle que me semblait venir
aintenant l'odeur des pivoines et des roses; un rai de soleil
rait sa peau fine; je l'enlaçai et c'est moi qui la suppliai de
'aimer...

C'est moi? Est-ce bien *moi*, c'est-à-dire ce qui fait l'essence
nsciente et raisonnable de mon être? N'est-ce pas plutôt cette
isérable carcasse héritée de Marcel, dans laquelle je suis
nprisonné et qui m'impose ses impulsions et ses désirs?

Une étrange et nouvelle phase de mon supplice a commencé;
sais, maintenant, que je ne suis pas libre. Je ne suis pas li-
e de renoncer à Marthe, je ne suis pas libre de quitter cette
lle pour un mois, ainsi que Lucette l'aurait voulu. Je suis lié
dissolublement à un compagnon avec lequel je dois compter
qui me tyrannise... Le corps et les nerfs de Marcel sont plus
issants que ma volonté...

Je m'en suis allé tout seul vers les vignes et les prés qui en-
urent le rocher du loup. Je me suis assis sous un figuier bas
je cherche à réfléchir. Au début, quand j'ai pris conscience
phénomène inouï qui m'avait transporté dans un autre
rps, je pouvais réfléchir. Je croyais alors que, du moment
e ma personnalité intellectuelle, ma mémoire, ma volonté
ient intactes, j'étais bien indiscutablement moi-même et qu'il

dépendait de mon libre arbitre de tracer la conduite que je devais suivre. J'ai cru que je retrouverais le bonheur en retrouvant Lucette. Je me suis trompé... Mais qu'était cette erreur auprès de l'autre, auprès de celle dont je devine la portée chaque jour davantage?

Renoncer à Marthe? Décider simplement que nous partons en vacances un mois? J'en suis incapable autant que cette petite graine cotonneuse qui voltige au soleil est incapable de résister au vent qui l'emporte.

Si j'aime Marthe? La sottise de cette question me paraît telle que je n'y peux répondre que par l'un de ces éclats de rire qu'il m'arrive de pousser maintenant. Je n'aime pas Marthe, puisque je ne me soucie pas du tout qu'elle soit heureuse ou non, puisque j'envisagerais sa disparition hors de ma vie comme une délivrance. Cependant, il m'est impossible de ne pas courir la retrouver aux heures où elle m'attend, et, quand je la tiens dans mes bras, il me semble que je donnerais tout au monde pour l'y garder toujours.

Etendu à l'ombre de mon figuier, en face des pentes sèches rayées de vigne, je cherche à retrouver l'opinion que j'avais de Marcel autrefois.

Il me plaisait, mais je le plaignais et le méprisais un peu, parce qu'il menait une vie fantaisiste et déréglée. J'étais convaincu qu'il aurait pu, aussi facilement que j'y étais arrivé, écarter de sa vie les aventures, se marier, demeurer fidèle à sa femme...

Je croyais cela, de même que je croyais connaître Lucette à la façon dont on comprend l'architecture et le plan d'une maison, les détails d'une carte de géographie, le montage d'une mécanique...

Je tâche de me rappeler si jamais, autrefois, j'ai éprouvé des sensations physiques de la force de celles que j'éprouve aujourd'hui? Le système ancien de mes nerfs n'a jamais déchaîné en moi la violence d'émotion que je connais maintenant... Les parfums étaient loin d'être ce qu'ils sont et les sons ne me bouleversaient pas comme ils le font depuis que j'ai changé d'habitacle...

Et aucune femme n'a jamais tenu à me plaire de la façon dont Marthe et Lucette désirent me plaire...

II

16 juillet 1916.

Hors d'une victoria couverte d'un toit blanc à franges, tante Martine est descendue. Puisque nous ne quittons pas Ville-sur-Sorgue, l'excellente femme vient nous y retrouver. Souriante, elle nous a embrassés tous les trois.

— Mon cher Marcel, quelle transformation! Vous ne boitez plus du tout...

Lucette a tressailli devant cette exclamation et m'a regardé d'un air inquiet. Je ne boite plus... Je le sais bien et peu à peu, à mesure que les machines, là-bas, au fond de l'usine lointaine, s'achèvent et se terminent, la nécessité de me porter parfaitement bien m'apparaît davantage...

Tante Martine apporte avec elle une ambiance de simplicité calme. Elle est décidée à trouver tout bien. Elle juge que notre bonheur est sans nuages. Après déjeuner, nous sommes restés dans la salle à manger devant le café fumant. Charlot, en robe de basin, grognait, mal réveillé, sur les genoux de Lucette. Un bouquet d'anémones voisinait sur la table avec les pêches du compotier. L'ensemble était familial et si paisible que n'importe quel spectateur eût envié ce décor. Tante Martine dodelinait de la tête, comme pour bénir et approuver notre quiétude. Je songeai : «... Il est heureux que la pauvre créature ne voie pas au delà des apparences. Comment se douterait-elle que je me débats dans la plus étrange des luttes?... »

Lucette élevait un morceau de sucre entre ses doigts. Elle le tint en l'air, machinalement, comme si ses pensées l'absorbaient au point de l'empêcher de prendre garde aux mouvements qu'elle faisait; puis, brusquement, elle rougit et jeta le sucre au fond de sa tasse. Je me demandai : « A quoi vient-elle de penser ? » Et je crus deviner qu'elle avait fait la même réflexion que moi au sujet de la parfaite image de sécurité que nous offrions. Le contraste entre cette image et la réalité l'avait donc frappée, elle aussi ?

Je la considérai attentivement : je lui vis les paupières légèrement meurtries, et je remarquai une petite ride creusée à la

commissure de la bouche. Cette ride donnait à son sourire une amertume lasse qui ne m'avait pas frappé encore.

De quoi souffre-t-elle ? Je suis devenu infiniment plus doux avec elle. C'est elle dont la tendresse se transforme, devient plus retenue, comme plus anxieuse... Il n'est pas possible qu'elle se soit aperçu que Marthe... Je n'ai jamais envisagé mon aventure avec Marthe à ce point de vue.

Que pense-t-elle ? Peut-être se souvient-elle des jours passés où nous avons reçu tante Martine, elle et moi, du temps que j'étais Jacques? Peut-être cette évocation lui cause-t-elle un regret poignant ? Il est impossible que je le sache. Je regarde la petite ride qui se contracte : jalousie, regrets mélancoliques, passion déçue de ne pas trouver d'écho suffisant? En tous cas, elle souffre et j'en suis profondément malheureux.

Tante Martine taquine Charlot avec une balle qu'elle escamote et fait reparaître. L'enfant se renverse en poussant des cris d'impatience et de joie. Je regarde toujours Lucette. Une immense compassion m'envahit, compassion pour l'âme qui se trouve enfermée dans le joli corps de cette femme... Au delà des apparences, une courte seconde, j'aime et je plains réellement l'être pensant qui est prisonnier, comme le mien, qui est lié, comme le mien, à un système de nerfs, de muscles, d'organes qui le tyrannisent. J'ai conscience de la divergence de volonté et d'instincts qui me font agir autrement que je ne voudrais ; cette divergence existe certainement chez Lucette, ainsi que chez tous nos frères, les hommes. Je la ressens avec plus d'acuité, parce que ma personnalité s'est trouvée associée brusquement à un corps dont elle n'avait pas l'habitude...

Sous les fenêtres passent des jeunes filles, des apprenties, sans doute qui se promènent en attendant de rentrer à l'atelier. Elles chantent, sur une cadence entraînante et vive :

> Dans mon chemin j'ai rencontré
> La fille du coupeur de paille.
> Dans mon chemin j'ai rencontré
> La fille du coupeur de blé...

Leurs voix jeunes égayent la pièce, à la façon des rais de soleil qui coulent entre les lames de volets. J'éprouve avec force un sentiment d'incohérence et de mystère. Et puis, de nouveau, la pitié s'épanouit en moi, englobant avec Lucette ces petites qui passent, et tous les êtres humains...

Ah! laissez-la, laissez-la passer,
La fille du coupeur de paille.
Ah! laissez-la, laissez-la passer,
La fille du coupeur de blé...

III

17 juillet 1916.

Il m'arrive de me dire que si je voulais réellement ne pas aller chez Marthe, je n'irais pas. Aujourd'hui, laissant tante Martine avec Lucette, j'ai été m'enfermer dans le hangar qui est devenu mon laboratoire. J'avais pris une lettre du Maître, la dernière, celle dans laquelle il m'annonce que la fabrication des machines de guerre va très vite. Je la lus et la relus, afin de m'imprégner de l'état d'esprit qu'il fallait... Je voulus songer à la guerre, à l'effort que je devais faire pour la guerre. De toutes mes forces, j'essayai de concentrer mon activité autour d'un noyau de préoccupations scientifiques précises. Deux abeilles, enfermées dans la grande pièce, se poursuivaient bourdonnantes dans une bande de poussière dorée. Il me semblait que c'étaient elles qui m'empêchaient de rassembler mes idées. Elles évoquaient une clématite, toujours bruissante d'un bruit d'ailes, qui se trouve près de la maison de Marthe.

« Je n'irai pas. Je suis Jacques, désireux de vivre noblement, capable de résister à un entraînement physique... »

Je m'approchai de l'établi. Le bruissement des abeilles se rapprochait, s'éloignait. Au-dessus du plafond vitré, le bleu du ciel était profond ; quelques oiseaux le traversèrent d'un vol plein de grâce. Là-bas, certainement, la clématite embaumait. Marthe, dissimulée derrière le rideau de sa fenêtre, me guettait....

« Je suis Jacques, si je veux ne pas aller là-bas, je n'irai pas... »

Les petites pièces de métal étaient froides dans mes mains. Je les considérai avec une sorte d'hébétude. Elles me paraissaient de structure incompréhensible. Je dis, à haute voix :

« Si j'y touche aujourd'hui, je gâcherai ce que j'ai commencé... »

Je sortis avec rage. Marthe m'accueillit avec un sourire de triomphe. Marthe essaye de me capter de plus en plus. Je lui plais et, en outre, il lui semble intéressant de me détacher de

Lucette. Chaque fois que je deviens lucide, je prends conscience de cela, et les manœuvres qu'elle emploie pour me séduire me font horreur. Il y a des moments où j'ai envie de me dresser contre elle, de l'empoigner, de la brutaliser. Cette après-midi, elle s'est écriée :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas épousée? Je vous aurais compris, moi, Marcel, je vous ai toujours compris... Autrefois, vous me disiez que j'avais « la prescience subtile de ce que vous étiez »; je l'ai toujours. Vous affectez d'être changé, vous prenez des manières brusques, mais vous n'avez pas changé du tout... Je vous comprends mieux qu'aucune femme ne le fera jamais...

Elle m'était odieuse. Il me semblait que, derrière son visage à elle, il n'existait aucune âme, qu'elle n'était qu'appétits, mouvements secrets de la matière. J'eus le sentiment que, si je la laissais faire, elle tuerait mon âme à moi; derrière les yeux de Lucette, je devine la triste prisonnière qui se débat. Ici, rien...

— Vous croyez que vous me connaissez et que vous me comprenez, Marthe?

— Très bien.

Comment devinerait-elle l'épouvantable ironie qui grandit en moi, écrase la petite tentative qu'elle fait pour s'emparer de mon esprit, de *mon* esprit ?

— Vous me comprenez, vous, Marthe, vous savez *qui* je suis, ce que je pense ?...

Elle a crié :

— Est-ce que vous devenez fou? Vous me faites peur... Lâchez-moi...

Penché sur elle, je lui tenais les mains, et mon regard plongeait dans le sien, si furieux, si menaçant, qu'elle a été saisie de frayeur. J'ai voulu rire :

— Vous voyez bien que vous ne me comprenez pas. Une femme ne comprend jamais un homme. Deux êtres humains ne se comprennent jamais, vous m'entendez, jamais........

Elle boude, réfugiée au fond d'une bergère. Je continue, mais ce n'est pas pour elle :

— D'une part, les éléments que nous avons en commun avec la brute se plaisent, s'attirent.... D'autre part, il y a de tout petits îlots de notre vie intérieure qui peuvent être perçus

'autres êtres.... Les intelligences pures entrent en contact, euvent se connaître, assez pour se reconnaître... C'est tout. ous ne me comprenez pas du tout, je ne vous comprends pas on plus. Perdez donc l'habitude de donner aux choses des oms qu'elles ne méritent pas... Et défaites ce pli qui enlaidit otre front.

IV

Fin juillet 1916.

En même temps, une lettre du Maître qui m'annonce l'essai prochain des machines terminées, et le communiqué de offensive de la Somme...

Je suis exorcisé. Je ne sens plus une montagne peser sur ma oitrine. Des vers héroïques me viennent aux lèvres. Une fois e plus, il me semble que je vais arriver à bien redevenir moiême, à me libérer de toutes ces entraves : travailler, il n'y que cela, me rapprocher des autres hommes, être utile, aier au triomphe du Droit.

Oui. Je suis bien le même qu'il y a deux ans, que le jour ù tous les tocsins de la ville ont sonné pour la mobilisation.

Le soir.

Lucette est venue me retrouver au laboratoire, ce qu'elle ne it jamais. Elle s'est assise ; elle m'a dit :

— Je sais très bien ce qu'il en est... Je sais pourquoi tu as pas voulu partir d'ici. Ce n'est pas pour ton travail, tu travailles presque plus. Cette femme, cette femme que j'ais introduite chez moi....

Sa figure se décomposait sous l'influence d'une fureur louse. Elle s'arrêta comme si elle étouffait, puis reprit avec olence :

— Tu me reprochais d'être trop ardente. Je te déplaisais, t'ennuyais, tu m'as humiliée dans l'amour que j'avais pour i, tu trouvais toujours cet amour trop encombrant, tu me faisais comprendre et maintenant tu en aimes une autre... quelle autre !...

— Je n'aime personne, tu te trompes...

Elle haussa les épaules. Des pieds à la tête, elle frémissait :

— Etre trompée et délaissée par toi, c'est la dernière chose ue j'aurais attendue. Je t'ai aimé, tu ne sauras jamais com-

ment. Il me semblait que tu n'avais eu qu'à paraître dans ma vie pour que je sois prise les yeux fermés dans un courant terrible... J'aurais voulu résister, je m'accablais de reproches.... Mais je suis trop faible.

Elle étendait les mains, ainsi que pour se garantir d'une agression :

— Je sais bien que j'ai mérité ce qui m'arrive. Je ne devais pas aimer un autre homme après avoir perdu Jacques... L'amour que j'avais pour Jacques me rendait meilleure, celui que j'ai pour toi me ronge et me tue... L'amour que j'avais pour Jacques était raisonné, consenti... Celui que j'ai pour toi est pareil à une maladie dont j'aurais honte. Et ce n'est pas assez de t'avoir vu tour à tour jaloux de mon passé, autoritaire, froid jusqu'à la méchanceté, il faut encore que tu me trompes... toi! Toi que je me repens d'avoir épousé tous les jours de ma vie!

Les larmes coulaient sur ses joues; ses yeux regardaient le vide, derrière moi :

— Jacques! Qui me rendra Jacques, si plein de tendresse, de douceur, de compréhension!...

Je m'approchai d'elle; jamais autant qu'en cet instant, mon secret ne fut au bord de mes lèvres. Je m'agenouillai, je saisis ses mains.

— Lucette, j'ai pour toi une tendresse infinie...

Elle pleurait plus doucement. Je pleurai aussi. Je crus que nos âmes dégagées, pour un instant, se joignaient hors de leurs prisons. Je sentis sa souffrance mêlée à la mienne, pareille à la mienne, de même essence, de même intensité. Une même pitié me vint, pour elle et pour moi.

— Je t'aime, Lucette....

Elle balbutia :

— Explique-moi, alors, explique-moi....

— Je t'aime.

Elle se tut. Sa poitrine haletante se soulevait et s'abaissait. Le silence fut autour de nous comme une prolongation de notre recueillement. J'avais horreur de tous les mots que nous aurions pu dire, je les sentais faux, inexacts, trompeurs. Dans le silence, seulement, peut-être, nous pouvions nous retrouver une seconde, une rare seconde dans l'éternité.

V

Le lendemain matin.

Toute la nuit l'idée m'a suivi, l'idée qui se développe en moi depuis que je boite moins. Elle grandit, elle se développe, elle s'impose. L'étrange scène qui s'est passée entre Lucette et moi, hier, lui donne une nouvelle force.

... J'étais enchaîné au fond d'une caverne, dans la nuit, dans la terreur, et voilà que je puis m'évader, facilement et honorablement....

Je n'ai pas dormi, je me suis levé de bonne heure, je me suis examiné dans la glace avec passion... Je ne boite plus, ma jambe est redevenue normale. Lucette est entrée, m'a observé avec inquiétude :

— Qu'est-ce que tu as, mon ami ?

Je sais que l'idée l'effleure parfois, elle aussi, mais elle ne veut pas l'accueillir. Elle s'est jetée dans mes bras. Depuis hier, elle est rassurée au point de vue de sa tendresse jalouse et je fais tous mes efforts pour ne la froisser ni la peiner. Mais il y a des minutes si lourdes qu'il me semble que je n'y résisterai pas.

Même jour. Midi.

Sous le soleil, implacable et brûlant dès les premières heures de la matinée, je suis sorti. Une impatience fébrile me poussait. J'ai sonné à la porte du médecin. Tandis que je tirais l'anneau, sous la plaque de cuivre, je me faisais l'effet d'un forçat qui va savoir enfin s'il peut rompre sa chaîne.

Cette demi-heure a passé comme un rêve. Le médecin m'a regardé, attentivement, au travers de ses lunettes cerclées d'écaille.

— Certainement l'état parétique a disparu... Vous êtes à peu près guéri. Je puis vous faire un certificat que vous produiriez au recrutement... Mais ne croyez-vous pas que vous pourriez rendre service *autrement ?* Vous venez de vous marier...

Je n'écoutais pas. J'ai vu que cet homme, ce petit homme maigre, à la barbe en pointe, m'admirait. J'ai failli lui crier :

— Votre admiration aussi tombe à faux comme le reste

Je suis rentré. Charlot alignait ses soldats dans le vesti-

bule. Je l'ai pris dans mes bras, je l'ai embrassé. Puis je suis monté écrire au Maître.

Les machines vont être prêtes. Eh bien, je serai prêt avec les machines.

VI

6 août 1916.

Ce n'est pas si simple que cela. Le Maître fait des démarches :

... « *Il serait inouï, — écrit-il, — que je n'obtienne pas que ce soit vous, vous qui les connaissez presque aussi bien que moi, vous qui vous offrez volontairement pour cette rude besogne, qui commandiez la première équipe de machines....* »

Il écrit aussi :

« *Mon ami, je vous comprends, je vous admire, mais je suis triste. Je me demande parfois si vous, si nous avons raison... Quand je me représente à quoi vous allez courir, mon sang se glace, parce que je vous aime et parce que je crois qu'il est peu d'hommes qui pourraient rendre à la science les services que vous lui rendrez. La France a perdu Jacques. Je considère maintenant que, si elle vous perdait, ce serait un malheur aussi grand. Réfléchissez encore.* »

« Réfléchir ! »

12 août 1916.

... J'attends toujours. Lucette ne sait rien. Je n'ai pas revu Marthe. Par un curieux sortilège, les jours me sont devenus légers. Je vais, je viens, je regarde les choses comme je ne les avais jamais regardées : la beauté du ciel, la grâce des fleurs, des graminées, des buissons. Tout cela prend pour moi une extraordinaire importance. Je regarde beaucoup Charles aussi. Il m'arrive de jouer avec lui longuement, de lui parler, d'essayer d'éveiller son attention.....

Et quelle tendresse fraternelle me vient pour tous les êtres, pour les misères humaines, pour les désordres, les imperfections, les faiblesses de notre malheureuse espèce !

Je n'ai pris ni haschich, ni opium. Je me compare pourtant à un mangeur de haschich, à un fumeur d'opium. Je suis « dégagé », je flotte, impondérable, au-dessus, hors des réalités, et

la nécessité pour mon chétif et anormal individu de se dissoudre prochainement m'apparaît comme évidente, inéluctable.

Un souci me domine. Ces jours qui restent, ces jours pendant lesquels je sors de moi-même parce que je sais que je touche au but, je veux les employer à rendre Lucette heureuse. Elle est près de moi, toujours, et, si elle me blesse souvent, elle n'en sait rien. Pour la fraternelle vigilance avec laquelle je l'ai protégée pendant des années, pour l'amour tendre que j'ai eu pour elle, je veux lui laisser des souvenirs sans amertume. Je me penche sur elle, je me préoccupe d'elle à tout instant.... et peut-être cela aussi contribue-t-il à me donner cette sensation de légèreté.... Si l'expérience avait été plus longue, peut-être que j'aurais appris beaucoup de choses encore.

14 août 1916.

...Cela va-t-il se prolonger ? Je lis les journaux avec un frémissement ébloui. Je suis derrière une porte qui va s'ouvrir.... Demain, je serai lancé, moi aussi, de nouveau, dans l'action guerrière, je connaîtrai l'élan qui veut vaincre.

Lucette m'a enlevé des mains une carte de la Somme.

— J'ai peur, — m'a-t-elle dit. — Jure-moi que tu ne me caches rien.

Je l'ai embrassée sans répondre. Elle a jeté ses bras autour de mon cou.

VII

20 août 1916.

Le Maître est arrivé. L'élève boiteux était avec lui. Le Maître m'a considéré avec une émotion singulière. J'ai compris. Il m'a montré un papier :

— Dans une dizaine de jours, les machines partiront, et vous aussi.

Il s'est détourné. Un oiseau chantait en haut d'un arbre; une fumée calme s'élevait au-dessus du toit de la cuisine.

— J'ai voulu venir un peu près de vous, vous donner mes instructions, puisque vous, mon élève que je préfère maintenant, vous partez avec les machines....

J'ai senti son affection; j'ai senti plus tard la sympathie de

l'élève boiteux qui m'a serré la main. Cela m'est doux. Cela m'est plus doux que les manifestations de Lucette, parce que je sens que cela s'adresse plus réellement *à moi*...

21 août 1916.

Il a bien fallu prévenir Lucette. Ce qui s'est passé entre nous, mieux que tous les déchirements que j'avais subis jusque-là, m'a montré la nécessité du dénouement...

Je l'ai prévenue. J'avais encore dans les oreilles son désespoir enthousiaste, courageux, d'il y a deux ans ; Elle n'avait pas poussé de ces cris, il y a deux ans, elle ne s'était pas accrochée à moi comme une furie...

— Tu ne partiras pas, tu n'as pas le droit de partir, de partir exprès... Je t'aime !...

Ses cheveux s'étaient déroulés, elle se traînait à mes pieds, littéralement :

— Je t'aime, Marcel, tu es ma vie ! J'ai pu survivre à Jacques, je n'aimais pas Jacques, je croyais l'aimer, je ne savais pas ce que c'était que l'amour, dans ce temps-là ; à toi je ne survivrais pas !...

— Tais-toi.

La dureté que j'avais oubliée tous ces temps-ci remontait en moi.

— Tais-toi, tu parles en égoïste.

— Ne me méprise pas, je t'aime ! Tu ne comprends donc pas ce que c'est que d'aimer un homme, savoir qu'il n'y a pour vous aucune possibilité d'amour en dehors de lui et le perdre ?... Tant que je ne t'avais pas rencontré, j'attendais, je ne savais pas que ma vie avec Jacques n'était qu'une attente... Je le sais maintenant.

— Lucette ! Quel souvenir veux-tu donc que j'emporte de toi ?

Je m'applique à lui parler avec douceur. La contrainte que je m'impose me fait trembler. Chaque fois qu'elle renie son amour ancien, c'est un éclair rouge qui passe devant moi, m'aveugle... Je voudrais la saisir, l'hypnotiser, détruire en elle tout souvenir de ces derniers mois... qu'elle se retrouve telle qu'au moment où elle est venue à l'hôpital, qu'elle se retrouve avec le chagrin magnifique qu'elle avait de *ma* mort... Mais

que le regret trouble de cette période, qu'elle appelle une période d'amour, ne vienne pas masquer son premier, son vrai chagrin !

Elle s'est endormie. Je l'ai regardée dormir, toute agitée de sanglots, très pâle. J'ai posé un baiser sur son front. J'ai murmuré :

— Pardonne-moi, Lucette. J'ai été présomptueux. J'ai voulu retourner dans les ombres du passé, arracher aux Parques notre bonheur défunt ! Je n'ai réussi qu'à te faire du mal... Je t'ai apporté un ferment de passion mauvaise, au lieu du calme et pur amour que tu avais... Notre bonheur n'était pas tout à fait mort, puisque tu en gardais le pieux souvenir. Je l'ai tué en toi, alors que je voulais le ressusciter...Adieu ! C'est Jacques, c'est Jacques qui te quitte, et pour toujours cette fois.

VIII

Camp d'Auvours, 17 septembre 1916.

... Ce soir nous nous mettons en route. Les hommes sont exercés au maniement des machines ; les machines obéissent de toute leur docilité. Pour la dernière fois, hier, j'ai vu le soleil se coucher ici derrière les pins. Ce coucher de soleil m'en a rappelé un autre, du temps que j'étais Jacques, *le dernier* coucher de soleil que j'avais vu, de mes autres yeux. Combien ces yeux-ci en verront-ils encore ?

Le Maître était auprès de moi, le Maître qui est venu m'aider à la mise au point de l'équipe. Nous nous promenions en silence. Son regard agrandi palpitait d'émotion. Il me tenait le bras. La tiédeur de son contact m'était douce. Je pensais :

— Pour *lui* les deux tristesses n'en feront qu'une seule. Il a compris, lui, sans le savoir.

Il m'a dit :

— Les dangers que vous courrez sont grands. Ne les augmentez pas par d'inutiles imprudences.

... Il est parti. Je suis seul avec les hommes et les machines. Je termine ces notes que je garderai sur moi, sur l'enveloppe desquelles j'écrirai le nom du Maître, pour que le Maître les détruise, *après*...

Les hommes chantent. Ils vont au péril, eux aussi ; ils con-

naissent le péril comme moi, mais ils ne souhaitent pas, comme je le souhaite, d'y succomber.

J'admire leur courage, j'admire leur force et leur jeunesse. Je les aime. Je me promets d'être pour eux, tant que je serai là, un chef affectueux et bon.

Les clairons sonnent. L'enthousiasme sacré s'éveille en moi. Je me dis que je vais avoir quelques beaux jours *avant;* quelques beaux jours, où je ferai de mon mieux... Ma personnalité, ce soir, au milieu de ce camp grouillant d'hommes en capotes bleues, me paraît bien secondaire, bien insignifiante.

Jacques ou Marcel, il n'importe... Il importe que les machines fassent leur besogne; il importe que j'avance, de tout mon effort, fût-ce de quelques secondes, l'heure du triomphe...

Je ne suis plus celui-ci ou celui-là, je suis un soldat, comme toux ceux qui m'entourent. Allons rejoindre, mes enfants, mes frères, le poste d'honneur où le Danger nous attend...

CAMILLE MARBO.

REVUE DE LA QUINZAINE

LES POÈMES.

Paul Valéry : *La Jeune Parque*, Nouvelle Revue Française, 6 fr. — François Porché : *Nous*, Nouvelle Revue Française, 3,50. — Henry Bataille : *Le Beau Voyage*, édition définitive augmentée de nouveaux poèmes, Fasquelle, 3.50. — Henry Spiess : *Attendre*, Jullien, Genève, 3.50. — Docteur Barbillion : *Mon vieux Collège*, Vogel et Cie. — Vincent Muselli : *Les Travaux et les Jeux*, Bergue, 3 fr. — Charles-Adolphe Cantacuzène : *Hypotyposes*, Perrin, 3.50.

Il n'y a pas que la mort, en ces temps effroyables, qui fasse des vers. Des gens en font aussi, sans plus de ménagements. Depuis un an et demi, les volumes s'entassent. D'abord, vingt. Puis, cinquante. Puis, la centaine, bientôt. C'est vraiment un beau spectacle. J'en ai joui d'abord à le considérer, gardien professionnel de tous ces trésors. Puis, on m'a dit, un jour : « Si vous lisiez tout cela, et si vous en rendiez compte? Cela ferait plaisir aux auteurs, et cela fera peut-être plaisir également à nos lecteurs de savoir qu'en dépit des événements, la poésie n'est pas morte. » J'ai accepté. J'ai lu. J'ai réfléchi un petit peu. J'ai évalué la matière de mon travail. Il me faudra deux ou trois chroniques, peut-être quatre ? Voici la première.

Les poètes dont j'ai à parler peuvent être divisés en trois séries : ceux qui ont écrit ou continué leur œuvre en dehors des événements actuels, — les écrivains de métier qui n'ont pas voulu manquer l'occasion de faire un volume sur la guerre, — et enfin les gens à qui la guerre a dérangé l'esprit, qui se sont soudain découverts poètes et qui ont tenu absolument à nous le montrer. Entre eux tous, je mettrai en tête les premiers. Ils le méritent bien.

Voici d'abord M. Paul Valéry, dont on n'a pas souvent l'occasion de parler dans un compte rendu d'ouvrages littéraires. M. Paul Valéry offre un cas curieux dans la poésie d'aujourd'hui. Ce serait exagéré de dire qu'il est très connu du public, et pourtant il a une place au nombre de nos poètes, pour de rares et beaux poèmes qu'il a publiés çà et là dans des revues. Faut-il dire qu'il aurait pu avoir aussi une place au nombre de nos critiques? Une ou deux *Méthodes*, une étude sur Huysmans, qu'il a publiées autrefois dans le *Mercure*, une *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* parue il y a une vingtaine d'années dans la *Nouvelle Revue,* et ce que ses amis connaissent de ses études demeurées manuscrites, en sont des témoignages. Il faut penser que M. Paul Valéry a gardé sa préférence à la poésie, puisque le premier ouvrage qu'il publie en librairie est,

aujourd'hui, **La Jeune Parque**, un poème mystérieux, fluide, à la fois plein d'ombres et d'éclats de lumière, édité en une plaquette de luxe par la *Nouvelle Revue Française*. M. Paul Valéry, qui a très intimement connu Stéphane Mallarmé et subi profondément son influence, demeure aujourd'hui le seul vrai disciple de ce poète. On songe, en lisant *la Jeune Parque*, à l'*Hérodiade* célèbre :

Oui, c'est pour moi, pour moi, que je fleuris, déserte,
Vous le savez, jardins d'améthyste, enfouis
Sans fin dans de savants abîmes éblouis,
Ors ignorés...

Et M. Paul Valéry, dans *la Jeune Parque*, recueil de beaux vers du premier au dernier :

Tout puissants étrangers, inévitables astres
Qui daignez faire luire au lointain temporel
Je ne sais quoi de pur et de surnaturel ;
Vous, qui dans les mortels plongez jusques aux larmes
Ces souverains éclats, ces invincibles armes,
Et les élancements de votre éternité.
Je suis seule avec vous, tremblante, ayant quitté
Ma couche ; et sur l'écueil mordu par la merveille,
J'interroge mon cœur quelle douleur l'éveille,
Quel crime par moi-même ou sur moi consommé ?...

Ainsi, vingt ans et plus ont passé et M. Paul Valéry a gardé le même rêve. Les mêmes images habitent son esprit, la même beauté le retient, et il est resté, par excellence, *le fidèle*. Je n'écris pas, songeant à lui, ces mots sans une certaine émotion. C'est une belle chose, la fidélité. C'est une grande chose. C'est une des plus belles vertus. C'est une force, souvent. C'est peut-être aussi, en littérature comme en amour, la plus désastreuse des faiblesses.

La *Nouvelle Revue Française* a publié également un recueil de poèmes choisis de M. François Porché, sous ce titre : **Nous**. On connaît M. François Porché, et ses poèmes d'un ton grave, simple, souvent rude, qui ne sont pas de vains jeux d'art, qui toujours disent quelque chose et ont une saveur bien à eux. Je dirai même qu'il était peut-être un peu prématuré pour M. Porché de publier un recueil de poèmes choisis. Ses trois ouvrages, *A chaque jour*, *Au loin, peut-être*, et *Humus et Poussière* ne sont pas si anciens que plus ou moins de leur contenu ait diminué d'intérêt. Il est vrai, comme l'explique une note liminaire de *Nous*, qu'on a voulu rassembler là des poèmes de la même veine. Il en résulte un excellent recueil, où l'on retrouve de belles pièces, comme celle commençant :

J'ai songé, bien des fois, à mon lointain ancêtre...

et les séries intitulées *Nos Provinces*, *Notre Paris*, etc., qu'on aura ainsi l'occasion de relire, groupées de cette façon, avec plaisir.

Nous voici maintenant en présence d'un grand personnage, paraît-, du monde littéraire, un grand écrivain, un grand auteur dramaque, un grand poète. M. Henry Bataille a publié une édition défiitive, augmentée de plusieurs poèmes, du **Beau Voyage**. On iit que le *Beau Voyage*, ce fut d'abord la réunion de trois plaquets : *La Chambre blanche*, *Le Beau Voyage* et *Et voici le jardin*. me rappelle quand parut *La Chambre blanche*, en 1895. Un soir, une représentation de l'*Œuvre*, Jean Lorrain arriva, tenant en main petite plaquette. Il allait de l'un à l'autre, la montrant, en lisant l ou tel passage. « C'est bien autre chose que du Jammes ! » disait- et redisait-il. Je ne reprendrai pas le parallèle. C'est un genre ttéraire que je ne goûte guère. Je ne mets d'ailleurs nullement en oute que les vers de *La Chambre blanche* aient été écrits avant que s premiers vers de M. Francis Jammes fussent connus. J'estime ême qu'on ne trouve dans les premiers aucune imitation des seonds. J'exprimerai seulement cette opinion : c'est que M. Henry ataille, s'il a un grand talent, un très grand talent, il est vrai, c'est niquement celui de faire illusion. Illusion avec ses pièces de théâtre, usion avec ses poèmes. Et quand je dis cela, je l'entends pour le comun des lecteurs. Quiconque a vraiment le sens et le goût de la litrature, ce qu'on appelle la « sensibilité litttéraire », ne s'y peut laisser rendre. M. Henry Bataille écrit dans ses pièces, dont les sujets sont éjà inventés à l'extrême, des couplets filés en métaphores, d'un sens n peu trouble et équivoque dans leur signification comme dans leur ntaxe, et on crie aussitôt à la poésie. Les amateurs de cette poésie retrouveront dans les poèmes du *Beau Voyage*, édition définiti-. Ces poèmes, en effet, n'ont en réalité aucune beauté verbale ni irituelle, ils ne sont faits que d'exclamations, d'interjections, de mbeaux, de toutes petites notations tantôt niaises, tantôt fades, ises bout à bout fort désordonnément, ils sont écrits souvent dans plus pur pathos, et ils sont, par-dessus le marché, dans leur enmble, d'une longueur !... qui les enchantera. Je regrette de ne uvoir les mettre en goût par la citation de quelques exemples. Je ur recommande, en tout cas, des poèmes comme *Dialogue de renée*, *Le jardin d'imagination*, *L'Œuvre*, *Epilogue*, *Le Nom*, *La ne d'horizon*, *Passage*, *La Douleur moderne*, *La lumière élecque*, *Rupture*, et bien d'autres. Ils sauront, d'ailleurs, ne pas re un choix, et ils auront raison. M. Henry Bataille, c'est une au- justice à lui rendre, n'est pas économe de son talent, et dans le ns des qualités que je viens d'énumérer, tout le volume est à lire. ur moi, que ces beautés ne séduisent point, je le dis comme je le nse : Quelle illusion sur soi-même il faut avoir pour écrire de palles choses, quelle confiance, quel aveuglement ! Et ces choses nnent la réputation, une réputation extrêmement provisoire, c'est

entendu, mais, enfin, une réputation, tout de même? Il n'y a qu'un mot pour qualifier le tout : c'est merveilleux.

C'est un doux poète, et intéressant, que M. Henry Spiess. Un grand poète? Non. Je le lui dirais qu'il serait le premier à en éclater de rire. Mais il est un poète intéressant parce qu'il se met tout entier dans ce qu'il écrit, et que ses poèmes sont vraiment l'histoire de son âme et de sa vie. J'ajouterai que, grand rêveur, il a des dons d'humour, d'ironie, qu'il se plaisante aisément soi-même, et cela donne un goût particulier à l'amertume, à l'inquiétude, au constant désenchantement qu'on sent sincères et invincibles chez lui. Il y a des morceaux de lyrisme, il y a même, Dieu me pardonne, des morceaux de poésie religieuse dans le nouveau volume qu'il publie : **Attendre**, mais il y a surtout (série intitulée *Printemps 1907*) de la poésie intime, familière, des croquis, des promenades, des souvenirs de sa vie à Paris,qui sont peut-être le meilleur de l'ouvrage. M. Henry Spiess est un poète qui s'analyse sans cesse non seulement comme homme, mais comme poète même (on sent qu'il doit lire beaucoup de poètes et être en perpétuelle comparaison entre eux et lui). Lisez,par exemple, cette poésie, dans laquelle la franchise du poète s'exprime avec bonhomie :

Quand on écrit des vers qui vont quatre par quatre,
souvent il n'y en a qu'un ou deux qui soient bons.
Les autres sont oiseux, poncifs ou disparates.
L'oreille alors est satisfaite, l'âme non.
Et c'est pourquoi Laforgue, à mon sens, eut raison.

Souvent, quand on écrit des vers en rimes plates,
on ne songe, avant tout, qu'à les bien cadencer.
Comme un danseur de corde avec son balancier,
on avance, tâchant de le faire avec grâce.
Et, les trois quarts du temps, ça devient du métier;
et la rime est un point commode de l'espace
où l'esprit se rassure au moment de broncher.

Car nous portons en nous, parfois, tant de paresse,
tant de servilité, tant de routine aussi,
qu'en acceptant la loi nous cherchons un appui,
et qu'ainsi nous cachons ou parons nos faiblesses.

Par exemple : Un quatrain est assez réussi;
les vers se tiennent bien et l'idée est complète.
Mais on se dit qu'en rester là ce serait bête,
puisqu'on a du talent et puisqu'on est poète.

On relit son quatrain, on rôde autour, et c'est
alors qu'on se décide à construire un sonnet.

Or c'est un jeu pareil aux bouts rimés des gosses.

On jongle avec les quatre rimes de rigueur,
en se donnant les gants de faire un tour de force.
On ne dit rien de neuf, mais on sourit en cœur.
On est un peu comme un prestidigitateur
qui fait un tour connu devant une assistance.

Et lorsque les tercets ont alterné leurs rimes,
(pauvres rimes, cent fois banales, tristes rimes !),
le dernier vers est là comme une révérence.

Je viens de parler de la poésie intime, familière, de M. Henry piess. J'aurais dû me contenter d'écrire : intime. Familière est un eu trop. Cette épithète, c'est aux vers du Docteur Barbillion qu'elle applique exactement. **Mon vieux Collège** (que les typos ne e fassent pas de coquille, il ne s'agit nullement d'un ouvrage ga-nt), ce sont les vers d'un médecin qui rime les souvenirs de son ıfance, de ses études, de sa jeunesse au quartier latin. Cela rappelle s chansons de caveau, les pièces rimées de banquets de commé-oration, de dîners de société : bonne humeur, simplicité, avec une ointe de sentiment. Le Docteur Barbillion ne s'est d'ailleurs pas ousé sur leur mérite. Son volume est hors commerce. Il a écrit ses rs pour son plaisir, pour ses amis, pas davantage. C'est une ré-rve qu'on voudrait voir à beaucoup de poètes.

On sait que Jean Moréas, dans sa jeunesse, a collaboré à de petites vues, sous le pseudonyme de Vincent Muselli, avec des vers dans squels il s'essayait pour l'œuvre qui devait un jour établir sa répu-ion. Ses amis ont tenu à réunir ces vers en un volume, **Les ravaux et les Jeux**, auquel ils ont laissé comme nom d'au-ır, selon la volonté du poète, celui qu'il avait choisi pour ces quisses. Le futur poète des *Stances* s'annonce bien dans ces courts èmes que son goût parfait lui avait fait réserver de son vivant. algré quelques tâtonnements, on trouve là, déjà, toutes les hautes alités qui devaient faire de lui un maître inimitable. On en juge-par quelques citations :

Ce bel été va fuir qui depuis de longs mois
Les grâces à son char maintenait enchaînées,
Et qui, fidèlement, selon de justes lois
De joie et de lumière emplissait nos journées.

Rien ne le retiendra, ni vous suprêmes fleurs,
Ni vous qui périssez abeilles innocentes,
Ni votre deuil jardins, fontaines ni vos pleurs,
Hélas ! ni vous forêts vainement gémissantes.

Et ceci encore ;

De ces jardins pompeux et brillants la nuit sombre
Déjà détruit la forme et trouble les couleurs ;

Les marronniers, les pins ne sont qu'un noir décombre
Et le jour fatigué se retire des fleurs.

Ne prends point de souci des arbres ni des roses,
Qu'importe à notre amour leur indigne trépas?
Là ! notre cœur échappe au désastre des choses,
Lui qui sent venir l'ombre et qui ne tremble pas ! (1)

Evidemment, tous les ouvrages dont je viens de parler ont des mérites. Au moins ceux que je me suis permis de leur reconnaître. Eh ! bien, je les donne tous pour celui-ci : **Hypotyposes**, par M. Charles-Adolphe Cantacuzène. Un livre charmant, tendre, gracieux, spirituel, une œuvre fort originale, qui plus est, et celle d'un vrai poète, chez qui le sourire atténue l'émotion, la nuance, y met plus de douceur, et ce je ne sais quoi qui fut la gloire et l'attrait des lettres françaises et qui n'est plus de nos jours qu'un souvenir, même fort oublié. M. Charles-Adolphe Cantacuzène a grandement raison d'évoquer à plusieurs reprises, dans son livre, la mémoire du Prince de Ligne. Moi qui ai lu *Hypotyposes* sans en sauter une ligne, qui ai entrevu à deux ou trois reprises son auteur, homme simple, charmant, à la fois réservé et cordial, je sais qu'il n'y a, dans ces rappels répétés du Feld-Maréchal, aucune affectation. Je dirai plus : par son esprit, sa légèreté, sa grâce railleuse, M. Charles-Adolphe Cantacuzène offre plus d'une ressemblance avec le malicieux écrivain, le dandy épicurien et cosmopolite, le grand seigneur toujours riant et se moquant, qui nous a laissé tant de pages piquantes, exquises, écrites comme en se jouant, soit qu'il fit son portrait diurne et nocturne, qu'il nous racontât ses conversations avec Jean-Jacques ou ses visites à Voltaire, qu'il nous parlât de la guerre, des femmes et de l'amour, ou qu'il nous peignît quelques-uns des personnages de son entourage ou de ses connaissances. On pourra lire dans *Hypotyposes*, pour juger de cette parenté spirituelle, les pages que M. Charles-Adolphe Cantacuzène a intercalées entre ses poèmes, et qui sont intitulées : *Digression sur la gloire*, *Extrait de je ne sais quoi*, *Projet de notice sur un Rivarol que j'ai trouvé*, *Dépouillement lyrique de mon cabinet*, *Philosophie d'un passager du XIXe au XXe siècle*. On verra si cela n'est pas de la meilleure grâce, finement et justement senti et exprimé, et plein de séduction. A côté de nos livres d'aujourd'hui, si lourds, si bêtes, si prétentieux, toujours occupés de nous enseigner quelque chose, et qui semblent écrits par

(1) Un critique littéraire de province a prétendu récemment (*Dépêche de Pornic*, 19 mai 1917) que *Les Travaux et les Jeux* ne seraient pas de Jean Moréas, mais d'un jeune poète appelé réellement Vincent Muselli. Cette prétention donne à penser que le critique en question n'a pas lu les vers dont il s'agit, ou qu'il a été victime d'une mystification. Littérairement, Vincent Muselli n'existe pas. *Les Travaux et les Jeux* proclament eux-mêmes leur auteur. C'est indiscutablement du Moréas. On n'imite pas à ce point.

es manœuvres pleurards ou professoraux, de telles pages, écrites ans importance et qui n'en valent pas moins, sont un heureux élassement. Ici, cependant, le poète seul, chez M. Charles-Adolphe antacuzène, doit m'occuper. Je ne lui retirerai, pour cela, aucune es qualités que je viens de lui reconnaître. Qu'il écrive en prose ou n vers, elles lui demeurent, et ce sont encore elles qui donnent à ses ers leur charme et leur originalité. Il a de plus ce grand mérite, e mérite si rare, d'être bref à merveille, et croyez-moi, son laconisme n'en dit pas moins, en dit souvent plus que beaucoup de pièces nterminables de beaucoup de poètes. En voulez-vous quelques xemples ? Voici un *Poème* :

Monotonie étrange et rapide des jours !
O jours qui deviendrez, dans mon hiver, trop courts !

Et ceci, comme madrigal *A une dame* :

Chaque an, Madame, tu te rajeunis d'un an,
Et tu vas à rebours rejoindre le néant.

Et encore ce distique :

Poison ne donne mort, que pris à faible dose.
Médiocre talent donne la gloire rose.

Ce n'est d'ailleurs, ici, qu'une face du talent de M. Charles-Adolhe Cantacuzène. Ne croyez pas, sur ces exemples, qu'il soit dénué 'élégie, qu'il soit sans mélancolie et sans tendresse, qu'il n'y ait en en lui de cette rêverie et de cette émotion sans lesquelles il n'est as de vraie poésie. Dirais-je, sans cela, qu'il est un poète? Mais cette égie, cette mélancolie, cette tendresse, cette rêverie, cette émoon, chez lui sont comme adoucies, comme voilées par l'esprit ui les surmonte, qui se joue d'elles et en sourit, à la fois par intelgence, par pudeur et par élégance. Je vous citerai, en témoignage, *Sonnet* :

Mon destin qui vogua, très sincère et loyal,
à travers le dédale ancien des aventures,
dans un parfum exquis, romanesque et brutal,
se repose aujourd'hui dans les choses futures.

Il attend sans frisson dans le repos final,
malgré la molle horreur sans fin des pourritures,
quelque métempsychose, ou quelque sidéral
passage en des lieux d'or et de visions pures.

Quant à ces pauvres vers que dans mes pauvres ans
je fis sans avoir ni maîtres ni partisans,
qu'ils trouvent dans l'oubli sépultures heureuses.

L'ambre faux dure plus hélas ! que l'ambre vrai ;
mes œuvres deviendront, tôt, des feuilles cendreuses ;
et bientôt dans l'oubli tout seul je m'en irai.

Je vous ferai lire également le sonnet qui suit. J'aime beaucoup les bêtes. Elles me consolent des gens d'esprit, qui sont si rares à notre époque. M. Charles-Adolphe Cantacuzène a pour compagnon de ses rêveries un brave bonhomme de petit chien. Il n'a pas craint, que dis-je ! il a eu l'équitable tendresse de l'honorer d'un sonnet. Ce genre de littérature est extrêmement difficile. On s'égare souvent dans le lyrisme, ou l'on tombe dans la niaiserie. Vous allez voir quelle chose charmante, aimante, souriante, M. Charles-Adolphe Cantacuzène, lui, a su écrire là :

O petit chien solide aux longs poils non lissés,
pas si petit vraiment ! Argent, or et lumière ;
Charley, le mien Charley, la fleur des écossais,
chien rencontré soudain un jour, bien en arrière.

Bête spirituelle aux regards insensés,
comme tu sais tourner ta tête singulière
de côté, de guingois ; — et que de jours passés,
où tu faisais le beau vers l'heure sucrière !

Les jours ont coulé sur ta moustache, si longs ;
sur tes beaux poils, ô chien, démesurément blonds,
qui t'inondent les yeux de leur tamis de lune.

Et longtemps, ô bouffon, nous avons de travers,
toi de tes aboîments, et, moi, moi de mes vers,
nous avons noblement égayé la fortune.

Et maintenant, je peux bien vous le dire : c'est à dessein que j'ai ainsi gardé pour la fin de ma chronique l'ouvrage de M. Charles-Adolphe Cantacuzène. Si j'avais commencé par lui, avec le plaisir que j'ai eu à le lire, je n'aurais pas pu parler d'autre chose.

INTÉRIM.

SCIENCE SOCIALE

Divers : *La Guerre et la Vie de demain* ; Alcan, 2 vol., 3.50. — René Worms : *Natalité et régime successoral*; Payot, 3.50. — Louis Rouquette : *L'Organisation de notre marine marchande* ; Chapelot, 3.50. — De Redon de Colombier : *Comment réorganiser la marine marchande*; chez l'auteur, 20, Boul. Montmartre, 0 60. — Louis Polac : *Notre Commerce extérieur d'après guerre*; Dunod et Pinat, 4.50. — Memento.

L'Alliance d'hygiène sociale que préside M. Léon Bourgeois a réuni sous le titre **la Guerre et la Vie de demain** les exposés que ses conférenciers ont prononcés dans la grande salle du Musée social. C'est ainsi que dans le premier volume consacré à *l'Enfance et à la Jeunesse*, on trouvera de très sérieux renseignements sur la santé de la race, la défense de l'enfant, l'hygiène scolaire et l'éducation nouvelle, et que dans le second sur les *Risques immédiats de la guerre et leur réparation*, on lira d'intéressantes

pages sur les mutilés et les tuberculeux, le chômage et la disette, la reconstruction des maisons détruites et la reconstitution des trésors artistiques dispersés. Un troisième volume composé des conférences sur *les Risques futurs de la guerre et la réorganisation de la France* complètera la série, et l'ensemble constituera la plus précieuse des contributions à la remise en état de la patrie au sortir de cette glorieuse mais épuisante guerre.

En lisant toutes ces conférences techniques, qui ne sont pas, on s'en doute bien, de vains bavardages, on reste confondu d'admiration devant le courage, la persévérance, la bonne volonté et le talent d'organisation de toutes les classes sociales et de tous les organismes publics et privés du pays. Et je sais bien qu'il y a eu aussi des fautes commises, surtout dans les milieux politico-administratifs, et qu'on aurait probablement pu beaucoup mieux obtenir en matière sanitaire et alimentaire au début (je fais allusion, par exemple, à notre cheptel décimé par l'Intendance) et plus tard, en matière de transports terrestres et maritimes, d'extraction de houille et de récolte de céréales, d'utilisation de forces physiques et humaines. Mais soyons persuadés qu'à distance l'ensemble de ces fautes, même les réquisitions excessives et les taxations abusives, paraîtra peu de chose en comparaison de l'ensemble des bonnes mesures et des saines énergies. Les Allemands non seulement n'ont pas mieux fait, mais même ont fait beaucoup moins bien, en dépit du génie d'organisation qu'ils s'attribuent. Je n'en cite qu'un exemple : pour la lutte contre le typhus possible, ils avaient, de préférence à la vaccination, adopté depuis plusieurs années un système très scientifique de recherches d'individus porteurs de bacilles qu'on écartait soigneusement du théâtre de la guerre prochaine (et ceci seul montre combien cette guerre était préméditée et préparée de leur part) ; eh bien, ce perfectionnement atyphique s'est montré à l'épreuve très inférieur à notre vaccination antityphique, et ils ont dû revenir à cette méthode. Après la guerre, il y aura de très instructives études à faire sur cette comparaison des deux groupes de belligérants, et je ne dis pas que l'Allemagne apparaîtra dénuée d'esprit de méthode, de discipline et d'opiniâtreté, mais je crois que pour l'organisation proprement dite la palme reviendra encore à ses adversaires, à la France qui a dû faire un si terrible sursaut dès 1914, à l'Angleterre qui a organisé de toutes pièces en 1915 et 1916 une armée aussi formidable que celle que l'Allemagne avait mis 45 ans à préparer, et enfin aux Etats-Unis qui semblent nous préparer des merveilles de rapidité et d'efficacité d'organisation.

§

Quand il s'agira de réorganiser la France, aucune question ne sera plus importante que celle de la dépopulation, et aussi plus difficile à

résoudre, car on en est encore à discuter pour savoir si la faible natalité est un phénomène involontaire ou volontaire, et si dans ce dernier cas il faut agir sur ceci ou sur cela pour le combattre. Pendant longtemps on a, avec Le Play, admis, au moins dans les classes bien pensantes, que la dépopulation était liée à notre régime successoral, au partage égalitaire, et que si on établissait la liberté testamentaire, la courbe des naissances se relèverait soudain. M. René Worms a eu le mérite d'étudier à fond ce problème dans son livre **Natalité et régime successoral** et ses conclusions ne sont pas favorables à la thèse de Le Play. Il aurait suffi d'ailleurs, pour douter de son exactitude, de se rappeler que les Polonais, qui ont conservé le Code Napoléon, pullulent comme des lapins, suivant le mot connu du chancelier de Bulow. Et c'est fort heureux, car s'il avait fallu pour remédier à la dépopulation, établir et surtout pratiquer la liberté testamentaire, on serait allé au devant de bien grandes difficultés. Avec l'esprit de brigue et d'intrigue qui trop souvent nous caractérise, l'arbitraire successoral du chef de famille aurait déchaîné dans tous les foyers les zizanies et les vilainies. Les partisans de la liberté testamentaire se font vraiment une idée de la nature humaine plus optimiste que Jean-Jacques, en affirmant que le père n'avantagera jamais que celui de ses enfants qui le mérite ! Que diraient-ils s'il le désavantageait justement ? Or tout est possible, même chez les mères, surtout chez les vieillards qui ont leurs partis pris indulgents ou sévères. Et puis, ces mots mérite, démérite, ont si peu de sens, familialement parlant ! Quand un enfant tourne mal, c'est presque toujours de la faute de ses parents ; de quel droit moral alors ceux-ci le punissent-ils en le déshéritant ?

§

Cette guerre aura révélé à bien des gens l'importance énorme de la marine marchande ; c'est parce qu'elle a perdu la maîtrise des mers que l'Allemagne finira par succomber, et c'est uniquement parce qu'elle espère ronger la maîtrise adverse par la guerre sous-marine qu'elle s'obstine dans la lutte ; de notre côté, si nous avions eu, en juillet 1914, deux fois plus de cargos que nous n'en avions, ce qui aurait dû être pour que les trois quarts de notre commerce maritime ne se fissent pas sous pavillon étranger, et si nos navires de commerce n'avaient pas été réquisitionnés à tort et à travers, et si nos chantiers de constructions navales avaient été maintenus en pleine activité, nous n'aurions subi ni la crise du charbon, ni celle du ravitaillement. De là l'intérêt de **l'Organisation de notre marine marchande** que traite M. Louis Rouquette. Cette organisation a été faite jusqu'ici en dépit du bon sens ; le système des primes tant à la construction qu'à la navigation a endormi les initiatives ; l'inscription maritime a ôté toute souplesse et toute hardiesse à la

classe des gens de mer ; les lois et règlements de toutes sortes ont gêné, paralysé et parfois tué la navigation. Il faudrait rompre carrément avec toutes ces antiquailles, et organiser la marine marchande dans le sens pratique et non dans le sens bureaucratique. M. de Redon du Colombier, dans une brochure substantielle, **Comment réorganiser la marine marchande** préconise la creation d'une Banque de la Marine française qui aurait pour filiales cinq syndicats de construction, de navigation, de sauvetage, de pêche et de batellerie fluviale, et à l'égard de laquelle la protection de l'Etat ne se manifesterait que sous la forme d'une garantie d'intérêts. A dire vrai, je ne crois pas que le capital proposé pour cette Banque, 100 millions, lui permît de faire grand chose, mais c'est dans cette direction de la liberté, de la compétence, du flair financier et de la garantie d'intérêts, qu'il faudrait s'engager. A condition d'ailleurs qu'on ne particularise pas trop le problème de la marine marchande, et qu'on le considère comme lié à bien d'autres problèmes économiques et sociaux. Ne plus opposer les constructeurs aux armateurs et les patrons aux matelots, c'est déjà un grand progrès, mais ne pas dissocier le navire du port qui le reçoit et de la marchandise qu'il transporte, c'est un autre pas decisif à faire. Qu'on fasse les ports pour les navires et non pas pour les ingénieurs des ponts et chaussées, qu'on se contente de wharfs quand on peut le faire au lieu de bâtir de cyclopéennes jetées, et avec un demi-milliard on mettra nos cinq grands ports de commerce à la hauteur de leurs rivaux de l'étranger. Quant aux marchandises, le livre très documenté et très judicieux de M. Louis Polac, **Notre commerce extérieur d'après guerre**, montrera comment leur abondance est liée à la prospérité de notre marine marchande. En réalité, notre marasme économique, marasme d'ailleurs très relatif, car avant la guerre nous continuions à dépasser l'Allemagne, proportions gardées, pour le commerce extérieur, venait surtout d'un défaut de coordination ; le jour où ce commerce aura des capitaux abondants et des représentants professionnels dignes de lui, où il disposera des moyens de transports nécessaires, où il saura se servir de la publicité et où il trouvera dans les banques l'aide indispensable sous forme d'un efficace crédit à l'exportation, ce jour-là le triple problème du commerce extérieur, de la circulation terrestre et de la marine marchande sera résolu d'un seul coup.

Memento. — Abbé Le Rouzic : *Théologie de la guerre en dix-huit leçons*, Bloud et Gay, 3.50. Les titres de ce genre vous estomaquent un peu, mais « théologie de » veut dire ici, on s'en doute ? « sentiment des théologiens sur ». Et ce sentiment est presque toujours d'une sagesse parfaite; quant au chiffre des leçons, il n'est pas *ne varietur!* — A. Sertillanges : *L'Eglise*, 2 vol., Lecoffre, 8 fr. Il fallait bien deux volumes, en effet, pour

donner un exposé même succinct de ce qu'est l'Eglise, sa nature, ses sacrements, ses rapports avec la société civile. M. l'abbé Sertillanges s'est acquitté de cette tâche avec aisance, élégance et largeur d'esprit ; son explication du brocard : hors de l'église pas de salut, est très libérale, puisqu'il admet que la grâce de Dieu n'est pas enchaînée aux sacrements et que les vrais hérétiques ce sont ceux que le Père Gratry appelait les hérétiques du genre humain, c'est-à-dire les méchants. La formule qui scandalisa tant de gens, et qui est d'ailleurs d'Origène, je crois, un hérétique, devient : hors du bien pas de salut, ce qui est l'évidence même. — Arthur Travers-Borgstrom : *Le Triomphe de l'Organisation et ce qu'elle coûte*, Attinger. L'auteur, finlandais de nation, était autrefois partisan du laissez-faire, et la guerre l'a converti à l'interventionnisme; c'est ce qu'il appelle le triomphe de l'organisation. Il base d'ailleurs celle-ci sur la concorde synergique et non sur la lutte des classes comme dans la comédie marxiste. Plus spécialement il demande la nationalisation de la banque et le monopole du crédit, clé du problème social. En Finlande, on s'occupe d'une sorte d'organisation bancaire postale qui réaliserait en partie les vues de l'auteur, et chez nous on parle beaucoup du chèque postal. Attendons; que de choses nouvelles nous verrons après la guerre ! — Auguste Deschamps : *Régime normal et régime des grandes inventions et des brevets en France*, Giard et Brière, 2.50. Cette question est très technique, mais nul n'était plus à même de la traiter que le savant professeur de droit. — Dans les *Annales de la Régie directe*, à côté d'un article sur le chèque postal justement, je trouve d'intéressantes notes sur la gratuité des transports par chemins de fer ; les pays qui exploitent eux-mêmes leurs chemins de fer admettent cette gratuité pour les enfants de 4 à 5 ans, tandis que les Compagnies à monopole le réduisent aux enfants de 3 ans; les Compagnies sans monopole des Etats-Unis sont plus généreuses encore et vont jusqu'à 6 ans. Il faudrait que tout enfant de moins de 14 ans voyageant avec ses parents ne payât rien. — Muffang : *Langue internationale. Point de vue national*. Chez l'auteur. Angers, 0.50. L'auteur plaide pour l'*esperanto* qu'il propose de faire déclarer langue auxiliaire par les Alliés ; il paraît que les pangermanistes sont très ennemis de l'esperanto, ce qui ne les a pas empêchés de se servir de cette langue pour leur propagande de guerre. Chemin faisant, l'auteur parle contre l'*ido*, la concurrence ; mais je me demande, à supposer l'utilité de ces langues artificielles, si on ne pourrait pas en avoir deux, l'une avec des radicaux uniquement grecs, et ce serait l'esperanto qui dit *kai* pour *et* et qui forme ses pluriels en *ai*, et l'autre avec des radicaux uniquement latins et ce serait l'ido. La même phrase « les hommes sont beaux et bons » deviendrait en esperanto : *La antropoi estas kalla kai agata*, et en ido : *Li homi estas pulcra e bona*. Ce serait un latin de cuisine et un grec de cuisine qui pourraient peut-être rendre des services.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE. VOYAGES

Marc Henry : *Trois villes*, Payot, 3 fr. 50. — L. Van der Swaelmen : *Préliminaires d'art civique*, Société d'éditions, A. W. Sijthoff à Leyde. — *La Serbie glorieuse*, « L'Art et les Artistes », 23 quai Voltaire, 9 fr.

Après le *Pays des Maîtres chanteurs*, dont nous avons parlé ré-

emment, M. Marc Henry a publié un volume de souvenirs sur
/ienne, *Munich* et *Berlin* : **Trois villes**, dont il donne les as-
ects, la physionomie, les types, et qui se trouve comme le premier
bondant en souvenirs, en portraits, — sans négliger les anecdotes
uceptibles de donner de la couleur au récit. — Le Viennois, nous
it-il, méprise l'utilitarisme besogneux des Allemands, leur soif de
omination et de lucre, leurs idées d'expansion toujours excessives;
l les considère plutôt comme des parents pauvres, ridicules et mal
levés. Mais l'arrivée à Vienne n'est pas impressionnante. Les gares
ont dans un état de délabrement et de saleté remarquable. D'ail-
eurs, le pourboire, le *bakchich* oriental se montre de suite dans
oute sa tyrannie. M. Marc Henry nous parle des fiacres viennois,
ui sont une curiosité, et, par occasion, de la vie viennoise, — la vie
le ceux qui peuvent dépenser largement et s'en acquittent; autant
Berlin est froid, rectiligne, prétentieux, autant Vienne, ajoute-t-il,
st accueillant, bigarré, multiforme et toutefois harmonieux. Ce qui
éduit, c'est la grâce vieillotte des maisons, l'imprévu des perspec-
ives, l'allure pittoresque des flâneurs, la limpidité de l'atmosphère,
où se profilent des tours, des clochers, des coupoles. Une prome-
nade dans la ville n'est jamais banale; certains quartiers gardent
'allure des vieux âges, avec leurs maisons du XVIII[e] siècle, leurs
pignons ouvragés, leurs portes sculptées; au lointain, la cathédrale,
a *Stephankirche*. Mais Vienne n'est guère un centre allemand;
on y trouve une population surtout cosmopolite, comptant plusieurs
milliers de slaves, des juifs en grand nombre, venus de Russie, d'Al-
emagne, de Galicie, des Moldo-Valaques, des Latins, des Orien-
aux. — Entre temps, M. Marc Henry donne de curieux détails sur
es plaisirs — assez frelatés — de la capitale, — même un croquis
le ses maisons galantes — et parle de l'amour des Viennois pour
eur ville, qu'ils placent au-dessus de tout. Sur cela, on peut met-
re les flonflons sautillants des orchestres tziganes. Vienne veut sin-
ger Paris et possède son Moulin-Rouge, son Trocadéro, son Palais
le Glace. Les endroits d'amusement, de plaisirs faciles abondent
lans certains quartiers, mais ne doivent pas être mis au rang des
istractions bourgeoises, plus patriarcales, et pour lesquelles la ca-
itale se transforme en foire dès le printemps. D'ailleurs on y a le
oût de la bonne cuisine, contrairement à l'Allemagne où surtout
'on s'empiffre, et le volume donne à ce propos des indications abon-
lantes. Mais les brasseries intéressent surtout les habitants — qui
iennent y passer une partie de leur existence, — ce qui peut indi-
uer, dit le texte, que ces gens-là ont surtout une occupation bien dé-
inie : du temps à perdre. — Le public du reste est essentiellement
onservateur, — ennemi de tout changement, de toute innovation.
Quant aux artistes, ils se jalousent entre eux, — ce qui n'est pas le

travers de Vienne seulement, — et passent leur temps à se nuire. Le chantage est dans les mœurs, ainsi que le goût du scandale. Toutefois il convient que la ville garde une certaine séduction et qu'il est agréable d'y vivre.

Il donne ensuite des choses curieuses sur Munich, dont il fournit d'intéressantes descriptions. Il se rappelle toujours avec plaisir qu'à son arrivée il logea chez un vieil antiquaire, dont la nièce était admirablement jolie, et cette première impression se retrouve dansses souvenirs. Aussi a-t-il longuement parlé des aspects de la ville dont les disparates se fondent aisément, dont il se rappelle les coins plaisants ou remarquables. C'est d'ailleurs une ville quiète, où l'on se couche de bonne heure. Les théâtres y commençent leurs représentations à 7 h. et ferment à 10 h. ; quand le spectacle est long, on n'hésite pas à lever le rideau vers 5 h. 1/2. — Entre temps, il note que la Bavière est restée jalouse de son indépendance perdue et manifeste à toute occasion son particularisme, de même qu'à Munich on n'oublie jamais de persifler les Berlinois ; cependant l'unité allemande s'est faite et se maintient en dépit de tout. La vie intellectuelle et artistique de Munich se développe aussi à l'écart du bon peuple, — ce qui semble assez fréquent du reste, mais le temps passé dans les brasseries y tient une grande place, comme dans toute l'Allemagne. Ces gens ont le goût de la bière, — et il cite le fait d'une charcutière qui en absorbait 22 litres tous les jours, — sans, paraît-il, que ce fût un record. Toutefois si l'on boit beaucoup en Bavière, comme dans tout l'Empire, on y mange mal ; on ingurgite et l'on bouffe, ce qui est tout dire. — Entre temps, M. Marc Henry parle des fêtes populaires, du carnaval à Munich, qui a subi l'influence italienne, des cafés où se réunissent les bohèmes et gens de lettres, etc...

La dernière partie du volume, celle qui concerne Berlin, a noté encore bien des choses curieuses, sinon favorables. Dans la belle saison, indique-t-il ainsi, les naturels du lieu se travertissent, — et comment ! — en montagnards tyroliens pour aller dans les Alpes Bavaroises ; ils sont tapageurs, encombrants avec insolence et râlent toujours au moment de payer. D'ailleurs et tout en se défendant d'en dire systématiquement du mal, il indique que Berlin est une ville « très laide, d'un caractère impersonnel et trivial ». On n'y peut nier l'effort accompli, mais il n'a rien de séduisant. Les rues sont spacieuses, commodes et propres ; tout y a grand air de prospérité, mais il y manque le charme que les parvenus se montrent toujours incapables d'acquérir. On y a imité Paris avec un Moulin-Rouge, — comme à Vienne ! des Folies-Caprices, un Trocadéro, un Chat-Noir. Mais ces basses contrefaçons sentent la camelote. Comme rivière, Berlin possède la Sprée, boueuse et fétide, et qui accuse sur-

out la laideur des quartiers qu'elle traverse. — Je passe sur nombre e choses concernant la personne de l'Empereur, qui apparaît encomrant, mais peu averti ; le jargon berlinois, jargon surtout des ubourgs et qui a surnommé Guillaume II le *Cirkusdirektor* pour aractériser son agitation et son entourage ; sur la corruption de la aute société, les distractions de la ville, ses « rues chaudes », les ivers lieux de débauche — cependant qu'avec ses parcs, ses promeades aux pelouses defendues par des barres de fer forgé, elle resire l'ordre caporalisé, la réglementation, l'organisation assommante, - tout ce qu'on eût été si heureux de nous imposer comme le *ımmum* de la *kultur*, si la guerre avait été favorable.

§

Depuis que la guerre a porté ses ravages en Belgique et dans le nord e la France, les architectes « urbanistes » ont commencé un assez ort tapage et cherche à imposer leurs idées. Le volume abondant de . Louis Van der Swaelmen : **Préliminaires d'art civique,** rattache à ce genre de publications et peut rentrer dans la serie es professions de foi et avant-projets. Les problèmes de reconstruc-on, malheureusement, vont se poser avec abondance au lendemain e la guerre, et le plus certain c'est qu'on ne refera pas les villes ortes avec leurs caractéristiques d'autrefois, — et que les pastiches ême les mieux réussis demeurent absurdes. Le volume de M. Van er Swaelmen, avant de s'occuper du caractère à leur donner, étue divers problèmes qui ne se rattachent que de loin au sujet, — d'ailleurs se trouve d'une lecture plutôt laborieuse ; hérissé de teres techniques et de phrases rébarbatives, il demande à être retourné verses fois. Mais on y trouve des idées saines et l'examen de divers roblèmes qui se rattachent à l'esthétique des villes. Toutefois il s'en cplique à sa façon. Lorsqu'il nous parle, à propos de la laideur tuelle, de la défection de l'instinct, c'est en somme ce que j'écriis autrefois à propos du même fait, que « les gens d'aujourd'hui nt naturellement mauvais goût comme les gens d'autrefois avaient aturellement bon goût ». — Un instinct collectif, inconscient, tatement obéi, poursuit-il, menait à la coïncidence automatique des lutions fonctionnelles et du Beau dans le cours d'une évolution rmonique de l'homme et de son milieu. — Et il met en cause d'a-ord l'élément de Beauté. Mais qu'est-ce que la Beauté ? La Beauté sent, ne se définit pas. Il y aura toujours divorce, séparation entre ux qui éprouvent, qui sentent et ceux qui ne sentent jamais. D'ailurs, l'exemple qu'il donne, parmi les choses actuelles de la Grande ace de Bruxelles n'a pas de portée, car s'il y a là un décor pittosque et fastueux, il ne date pas de notre âge, ou du moins, ce n'est ıjourd'hui qu'une restitution. Notre époque est incapable d'en créer équivalent. — Après avoir étudié le phénomène historique de la

constitution des villes : sporadique avec Gand, — et l'on pourrait ajouter Paris, — concentrique avec Amsterdam, dont le développement devient ensuite périphérique, il étudie la cité moderne en ses éléments constitutifs, puis la survivance des constructions, des aspects qui méritent de demeurer des âges révolus. C'est à l'ombre de l'église, du château, de l'hôtel de ville, du beffroi que se sont constituées nos villes d'Occident. Dès le Moyen-Age chaque métier y eut son quartier, ses rues; de cet état ancien les villes énormes de notre temps, tout en mélangeant les professions, ont conservé les quartiers, qui arrivent, dans les très grands centres, à une sorte d'indépendance municipale avec les arrondissements. Mais les vieux quartiers « en restent les parties surtout précieuses », — entendez-vous, Messieurs les démolisseurs. « On ne saurait trop ménager ce patrimoine ancestral que rien ne peut remplacer, dit-il justement. Des vestiges d'époques révolues, qui ne sont peut-être pas des œuvres d'art prises isolément, jouent un rôle essentiel dans la physionomie de la ville ; des bâtiments anonymes, des réseaux de ruelles, des enchevêtrements de pignons, des chevauchements de toits, des ensembles de constructions qui enserrent ou encadrent certains édifices, par cela même qu'ils portent l'empreinte des âges révolus, évoquent plus parfaitement l'image de la ville des temps éloignés qu'une œuvre d'art incontestable dans l'ordre monumental ne parvient à le faire lorsqu'elle se trouve privée du cadre qui l'accompagnait. » — Les vieux quartiers ont bien des ennemis pourtant. C'est surtout à leur propos qu'il est parlé d'hygiène, des difficultés de la circulation; il faut des percées larges, afin que puissent galoper les autos. Les destructions ont d'ailleurs commencé depuis longtemps ; à Paris, le baron Haussmann a coupaillé partout, à tort et à travers, — et surtout pour des raisons imbéciles d'alignement. On a continué depuis et l'un des derniers méfaits du genre a été l'élargissement de la rue St-Jacques, — qui arrive maintenant presque à la laideur de la rue Réaumur, — mais où tous les véhicules peuvent se précipiter à fond de train. — Les commissions appelées à classer, — non plus des édifices isolés, mais des ensembles, dit M. Van der Swaelmen, — devraient avoir des pouvoirs absolus, alors qu'elles peuvent tout au plus, maintenant, « émettre un vœu », — en somme, parler pour ne rien dire. Il voudrait encore que lorsqu'on dégage une église, on l'isole des constructions si laides de notre époque avec un rideau d'arbres de nos pays ; qu'on dispose partout des jardins, — ce qui vaudrait mieux que des maisons de rapport ; que soient créés dans les grands centres de vastes ensembles d'édifices comme on en peut voir à Bruxelles ; enfin qu'on construise les hôtels, musées, magasins, gares, maisons-locatives, — adoptées à leur fonction et non plus en imitation de choses gréco-romaines ou modern-style. — Mais quel

ra le style à venir ? L'auteur serait sans doute bien embarrassé s'il vait le dire. « Il s'agit de découvrir, dit-il, les correspondances :entes entre les caractères les moins transitoires de la scène où us nous mouvons et les réalités présentes. » Mais cela ne suffit pas éclairer sa lanterne. — La deuxième partie du livre étudie le proème rural, la protection des sites, des beaux arbres, l'habitation llageoise et l'adaptation des édifices des divers districts de la Belque, — à l'intention de laquelle le volume a surtout été écrit. — y aura en effet une restauration et une reconstruction de la Belgique vastée. Mais les merveilles qui peuvent venir ne nous consoleront mais de tout ce qu'on y aura sottement et criminellement détruit. - Le livre de M. Van der Swaelmen apporte en somme beaucoup bonnes idées ; il est abondant, documenté, — et prêche avec véhéence les idées qui lui sont chères, — discutant même nombre de oses que nous devons laisser à l'écart. Malgré son aspect plutôt barbatif, avec ses tableaux, ses schémas, ses appendices documenires, il mérite d'être retenu pour son sérieux effort et les nombreux oblèmes dont il a essayé de donner la solution.

§

Pour clore cette série, j'ai à présenter encore un tirage à part de *Art et les Artistes* sur **la Serbie glorieuse**, avec une lettreéface de M. R. Vesnitch, ministre de Serbie en France. On y trouera des pages intéressantes du général Malleterre sur *le Martyre la Serbie* avec l'invasion austro-allemande, des dessins, de bones photographies. Les choses d'Orient ont souvent allure d'épopée le colonel H. Angel, que cite M. Vesnitch, a raconté en une page iperbe l'émotion des troupes du roi Pierre, à leur passage sur le iamp historique de Kossovo. D'ailleurs, si la serbie n'a pas d'art pécial, on peut dire qu'elle tient une place honorable parmi les peules d'Orient, — digne du rôle qu'elle a joué maintes fois et de sa rande tradition historique. C'est ce qu'indiquent les curieuses otes de M. Gabriel Millet sur la vieille civilisation serbe, de la fin u XIIe siècle au milieu du XVe siècle, dont il reste des vestiges remaruables. On y retrouve l'influence de l'Orient, de Byzance, de l'Arénie, de l'Italie même, — dont les apports se trouvèrent interpré-s selon le génie de la race. Les modèles d'églises, abondamment eproduites dans cette publication, s'apparentent à l'art byzantin, iais les Serbes les interprétèrent librement. La peinture murale de iême a laissé des pages d'un archaïsme précieux pour les scènes eligieuses ; on cite encore des portraits du Kral Miloutine à Gratianitza (1321) ; du despote Oliver à Lesnovo (1349) ; une étoffe turgique (XIVe-XVe siècle) du monastère Chilandani au Mont-Athos ; évangéliaire de Miroslaw (fin du XIIe siècle), etc. — La peinture ioderne est très influencée par la tradition occidentale comme il

appert des tableaux reproduits de Paul Yovanovitch : *Danse d'Albanais ; l'Accusation* ; *le Duel*, et surtout le triomphal *Couronnement du tsar Douchan*. D'autres et des artistes de valeur, qui nous sont présentés par M. Armand Dayot, ont interprété les chants populaires ; la sculpture enfin est représentée surtout par Yvan Mestrovitch, dont la personnalité inquiète se cherche encore et se perd en rêves gigantesques, mais dont il faut admirer malgré son archaïsme voulu la statue assise donnant le portrait de sa mère, — que M. Armand Dayot place justement à côté « des inoubliables images des mères de Rembrandt et de Whistler ».

Ce numéro sur *la Serbie Glorieuse*, analogue à celui qui a été publié sur *la Pologne immortelle*, dont nous avons parlé précédemment, fait le plus grand honneur à la revue *L'art et les artistes* et tiendra une place des plus remarquables dans ses collections.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

Le nouveau gouverneur général de l'Afrique Occidentale française. — Par décret du 8 mai 1917, M. van Vollenhoven a été nommé gouverneur général de l'Afrique Occidentale française. M. van Vollenhoven a derrière lui de beaux états de services militaires qu'attestent trois citations qui lui valurent la croix de guerre et la Légion d'honneur. C'est un jeune, il n'a pas quarante ans. C'est un homme de volonté ardente à la fois et réfléchie, un fonctionnaire instruit, expérimenté et en même temps un technicien pratique, *un réalisateur*. Avant de s'embarquer pour rejoindre son poste, il a donné dans une interview accordée à un grand quotidien (1) son plan d'action :

L'Afrique Occidentale française, dit-il, a fourni à la mère patrie plus de 120.000 combattants. Elle a collaboré à la défense nationale dans la mesure de ses forces. Mais son effort n'est pas achevé. Elle peut, elle doit faire autre chose. Il est une question qu'on se pose non sans quelque inquiétude. Que nous réserve l'hiver prochain ? Serons-nous ravitaillés suffisamment en céréales et en denrées de première nécessité ?

Cette question, nous nous la sommes posée, le ministre des colonies et moi. En calculant tous deux la richesse de notre grande colonie africaine, nous nous sommes dit qu'on pouvait trouver là un des remèdes à apporter à une situation qui ne laisse pas d'inquiéter l'opinion publique.

On ne se fait pas une idée assez exacte de ce que peuvent nous fournir nos colonies.

Pour l'Afrique Occidentale française,

(1) *Matin*, du 25 mai 1917.

Ce sont : les arachides, dont la production s'accroît sans cesse (plus de
00.000 tonnes en 1915); les huiles de palme et les palmistes, exploités
ec une intensité sans cesse croissante ; le coprah, le sésame, le ricin, le
rité, des matières grasses qui à l'époque actuelle sont d'une utilité de
emier ordre; ce sont les céréales : maïs, riz, sorgho, culture ancestrale
s indigènes dans l'immense Soudan français; ce sont, enfin, les textiles :
ton, sisal, dâ, qui représentent pour nous un appoint sérieux.

— Tous ces produits, que les noirs ont depuis longtemps accoutumé de
availler, je veux de toutes mes forces en intensifier la production et ceci
plus rapidement possible. Je voudrais d'ici au mois de janvier prochain
river à doubler la production de cette colonie si étonnamment fertile.

Comment, maintenant, transporter la récolte?

Le ministre des colonies a cherché à cette question une solution pratique,
accord avec le ministre du ravitaillement. Ils y sont parvenus.

Voici les bases de l'accord intervenu entre les deux départements :

Le ministre du ravitaillement nous prendra toute la récolte de l'A. O. F.
produits oléagineux et en céréales. Ceci représente de 600.000 à 800.000
nnes de produits. De cette façon, l'intégralité de la production de l'A. O.
est réservée à la métropole.

Pour centraliser cet immense stock d'approvisionnements, je fais appel
concours de tout le commerce de l'A. O. F., qui met à ma disposition
s magasins et son personnel. Les maisons de commerce rempliront près
l'indigène le rôle de courtier et lui achèteront sa récolte.

Toute cette formidable production, acheminée vers les ports, il faut la
usser vers la métropole.

Pour cela je me suis adressé au commerce des transports. A Bordeaux
à Marseille j'ai obtenu l'assurance qu'un tonnage suffisant sera mis à
a disposition pour transporter en France les richesses accumulées dans
colonie.

Tel est le programme d'action du nouveau gouverneur général. Il
t net et précis. Souhaitons que son auteur le réalise de point en
int malgré les nombreuses difficultés qu'il est appelé à rencontrer,
tamment du fait de la rareté et du prix des transports dans le
ntre de notre grande colonie africaine.

A propos de la nomination de M. van Vollenhoven aux impor-
ntes fonctions de gouverneur général de l'Afrique Occidendale
ançaise, les lecteurs du *Mercure* voudront bien me permettre une
gression. Cette nomination m'apparaît, en effet, présenter une
ute signification dans les circonstances actuelles et mériter une
ention toute particulière en raison de son caractère exceptionnel.

A cette heure, après trois ans bientôt d'une lutte effroyable qui
st progressivement étendue à toute la surface du monde, nom-
eux sont les gens qui, pour des motifs qu'il serait superflu d'énu-
érer, s'interrogent anxieusement sur la durée probable des hostili-
s et sur le terme définitif du conflit. La désignation inattendue et

même critiquée par certains, d'un gouverneur général de moins de quarante ans fournit *a contrario*, en quelque sorte, l'explication de la longue durée de la guerre. En vérité, celle-ci ne *s'éternise* (trois ou quatre années sont une éternité pour l'animal humain dont la longévité moyenne est de trente-trois ans, exemple : Jésus-Christ), celle-ci ne *s'éternise* qu'en vertu de la méconnaissance systématique de cette réalité d'ordre à la fois physiologique et psychologique, à savoir que *l'action n'est pas le fait des vieillards.*

Il y a quelque vingt ans, alors qu'à mon habitude, incorrigible Cassandre, j'étais en mal de prophétie, je publiai dans une revue éphémère un article intitulé *la Gérontocratie*. J'y dénonçais avec la hardiesse et la fougue de la jeunesse le fléau qui gangrène les démocraties et qui réserve les plus hautes situations de l'Etat à des gens las et fatigués, à des gens vieux physiquement ou moralement et souvent les deux ensemble. J'écrivais ceci aux environs de 1900. Déjà, à cette époque, j'avais été frappé par l'anomalie de cette conception qui maintient la direction du pays dans des mains débiles et qui, sous couleur d'hommage rendu à la sacro-sainte expérience, fait de la sénilité une garantie de compétence. Depuis 1900, tout a conspiré pour renforcer cette néfaste conception. L'influence sans cesse grandissante du syndicalisme administratif a fait, avec la complicité du Conseil d'Etat, un dogme de l'avancement à l'ancienneté dans les services publics. Le résultat ne s'est point fait attendre. Lorsque la guerre a éclaté, le plus grand nombre des postes de direction était tenu par de nobles vieillards. Ceci s'explique naturellement. Aux termes des lois et réglements en vigueur, aussi bien dans les emplois civils que dans les emplois militaires, il faut être mûri par une longue expérience avant de pouvoir commander, autrement dit, seuls, les vieux sont habilités à devenir chefs. Ce n'est jamais en France qu'on entendra parler d'un général de 27 ans comme le général anglais Freyberg. A ceci, on répond : « Hindenburg a soixante-dix ans ! » C'est possible : mais le cas d'Hindenburg est exceptionnel.

Depuis le début de la guerre qu'entendons-nous réclamer sans cesse des gens au pouvoir ? *De la décision!* Danton s'écriait : « De l'audace ! Encore de l'audace et toujours de l'audace ! » Or, physiologiquement, ni la décision ni l'audace ne sont le fait habituel des vieillards. Au déclin de la vie, les facultés volitives tendent à décroître en même temps que l'énergie justement dénommée *virile*. Quand on veut flétrir la faiblesse d'un homme, on le traite d'eunuque ou d'impuissant. La volonté faiblit longtemps avant l'intelligence, et sa chute se produit chez l'homme au moment où celui-ci cesse vraiment d'être un mâle. Le langage populaire traduit ceci d'une manière imaginée en disant d'un individu qui possède du cran qu'il a des c....... au c...

'entends l'objection : pour bien commander il faut savoir et être érimenté. Le savoir et l'expérience ne s'acquièrent qu'avec le temps. i est un fait discutable. Un imbécile est toujours un imbécile à vingt à soixante-dix ans. Puis, on confond ici l'expérience, qualité subive et qui n'est efficace vraiment qu'à proportion des facultés d'obvation de celui qui la pratique, on confond l'expérience avec la *hnicité* qui est tout autre chose. La technicité, la connaissance rofondie du métier, n'est nullement conditionnée par l'âge de vrier. Elle peut être acquise de façon parfaite par celui-ci, s'il est ié et travailleur et méthodique après très peu d'années.

Le gouvernement français, pendant la guerre, a-t-il eu cure de ces ités premières? Il a conservé tous les vieillards des services pus civils ou militaires et, estimant qu'il n'y en avait pas encore ez, il a fait appel à tous ceux qui jouissaient d'une retraite bien gnée pour les embaucher aux lieu et place des hommes jeunes et oureux atteints par la mobilisation.

Ainsi, au moment précis où tout ce qui valait un peu par l'intelence, la décision et l'énergie était enlevé aux grands corps admitratifs de l'État, on prétendit combler le trou creusé avec de érables fossiles, usés, lassés, sans enthousiasme, véritable facteurs démoralisation, rapportant de la retraite commencée des manies uètes et un scepticisme lénitif.

Au même moment, le Ministre des Finances invitait tous les autres histres à ne plus mettre à la retraite les fonctionnaires et les agents yant droit et à limiter, en tout état de cause, les mises à la retraite cas tout à fait exceptionnel de gâtisme vraiment établi du serviteur blic. A dater du 2 août 1914, on put voir dans tous les bureaux ils ou militaires rêver et somnoler d'admirables débris qui apporent avec onction et désintéressement à la France en danger *le conurs de leur sagesse et de leur expérience*, moyennant d'ailleurs, forts et sérieux appointements.

C'est ainsi que la France moderne, l'admirable France de Verdun, France non point du Miracle, mais du prodigieux sursaut d'hésme de la Marne, devint comparable, quant à la conception de la se publique, à une tribu peau-rouge de Fenimore Cooper dans lalle les viellards assis en rond délibèrent en se passant gravement calumet de *paix*.

Hélas ! oui, de *paix*, et cela alors que nous étions et que nous mes toujours en guerre, alors que, plus que jamais, la hardiesse, ergie dans les décisions s'impose, hardiesse et énergie qui, je le ète, ne sauraient être le fait d'hommes qui plient sous le poids n long passé, pour honorable et glorieux qu'il soit. Les hommes ge veulent lentement et péniblement, et c'est à eux qu'échoit la he de vouloir et de décider! Effroyable antinomie qui, depuis des

mois, pèse lourdement sur le pays, d'autant plus lourdement, d'ailleurs, que tous les éléments jeunes des services publics ont été impitoyablement fauchés. Je sais, un contradicteur ironiquement me fera remarquer que j'exagère singulièrement l'importance des services publics, et que la vie du pays évolue en dehors d'eux et souvent malgré eux. Ceci était peut-être vrai en temps de paix, mais ne l'est plus en temps de guerre, alors que règnent les taxations et les réquisitions de toutes sortes, alors que la distraction d'un chef de gare ou la négligence d'un plumitif quelconque sont susceptibles de paralyser le ravitaillement d'une armée. Il n'est nullement dans mon intention d'élaborer un réquisitoire non plus que d'énumérer, après coup, les fautes commises. C'est trop facile ! Mais, c'est avec tristesse que j'enregistre la légèreté avec laquelle on a laissé décimer les grands services de l'Etat. Je sais : on croyait que la guerre durerait peu, et puis, aussi, il fallait donner satisfaction à l'opinion publique qui ne voulait point d'embusqués. Singulière conception de gouvernement que celle qui se ramène à flatter l'instinct du peuple au lieu de faire appel à sa raison !

On va m'accuser de paradoxe : cette accusation serait injuste. Je compte de nombreux amis dans les services publics et tous ceux que l'avancement à l'ancienneté n'a pas complètement abrutis m'ont fait part de leur tristesse à l'idée que les cadres de la puissance publique, loin d'avoir été rajeunis par la guerre, aient, au contraire, été sénilisés. Je le répète : en ce pays, aucune initiative ne peut s'exercer, — surtout en temps de guerre où l'étatisme devient une nécessité de fait, — sans l'intervention de l'administration. Si celle-ci a pour chefs des gens vieux par l'âge (ou par le cœur, c'est tout un), des hommes timorés parce que las, inertes et inactifs parce que trop prudents et trop expérimentés, sceptiques parce que trop sages, le contre-coup s'en fera sentir par tout le pays. La Révolution représente un admirable mouvement parce que menée et conduite par des citoyens jeunes et enthousiastes. Napoléon à trente-cinq ans lutte contre Pitt qui n'en a pas encore trente ! Un vieux parlementaire de mes parents m'a confié, un jour, que dans une commission où les anciens ministres étaient en majorité, jamais aucun projet n'aboutissait. L'expérience, en effet, dans bien des cas, paralyse la volonté. Pour agir, il faut avoir la foi, foncer sur l'obstacle et non point vouloir le tourner ; pour agir, pour décider, il faut vouloir et pour vouloir vite et fort, il faut être jeune. Et voici pourquoi notre fille est muette. Voici pourquoi la guerre dure si longtemps : les chevaux qui traînent le char de l'Etat sont âgés et pesants : ainsi le veulent les règles administratives, et leurs conducteurs ont la phobie d'une jeunesse qu'ils ont perdue depuis longtemps... Il ne conviendrait point cependant de perdre tout espoir. Un ministre très jeune, actif et énergique,

quement préoccupé de placer l'homme capable dans la place qu'il ait occuper, a fait choix d'un gouverneur général de moins de rante ans pour présider aux destinées de l'Afrique Occidentale nçaise. Qu'on retienne cette initiative si exceptionnelle ! Si cet mple était imité, s'il était généralisé dans les hautes spères admi-tratives, aussi bien que dans le domaine de toutes les affaires in-trielles, agricoles et commerciales, il y aurait enfin *quelque chose changé* en France et ce pays aux prodigieuses ressources maté-les, qui possède de si admirables réserves d'intelligence et d'éner-, pourrait envisager l'avenir avec sérénité. Il ne faut point oublier effet les lourdes charges qui pèseront sur la France au lendemain la paix, même si les Alliés remportent une victoire complète. Ces rges, pour optimiste qu'on se veuille, seront telles que le pays n'y rait faire face si toutes les énergies ne sont pas tendues, s'il n'est fait appel systématiquement aux meilleurs, c'est-à-dire *aux nes*, à tous ceux qui posséderont une foi dans la vie intacte, une onté forte et un esprit de décision qu'aucun obstacle n'arrête. M. ginot en proposant la nomination de M. van Vollenhoven au chef 'Etat a créé un précédent, comme on dit en jargon administratif, peut entraîner des conséquences des plus profitables s'il est vi. Les profanes ne sauront jamais à quel point un pays qui veut re a besoin d'âmes ardentes, généreuses et volontaires pour mettre œuvre ses destinées. Avant la guerre, des gens de sensibilité raf-ée, prêchaient : « Soyez bons pour les animaux ! » Avec la guerre, r propagande apparut anachronique et désuète. Après la guerre, oudrais que des Français sérieux et équilibrés se fissent les ser-urs d'un nouvel Evangile dont les commandements prescriraient nour de la jeunesse radieuse et enthousiaste, l'utilisation de la nesse qui seule peut et veut, et la méfiance des vieillards qui ent peut-être, mais ne peuvent et ne veulent plus. Qu'on abroge règlements surannés qui réservent tous les postes de direction à cienneté, et subordonnent l'avancement dans les administrations liques et dans l'armée au décès ou à la mise à la retraite des An-s : on aura quelque chance alors de voir les affaires du pays re-oir une impulsion énergique. Qu'on ne s'y trompe pas : l'avenir a prospérité de la France sont à ce prix. La victoire que nous ndons tous, les jeunes seuls sauront en tirer tous les fruits. La ite du Boche doit être suivie de celle de la Gérontocratie, et j'ai-ais voir aux arcs de triomphe dressés sur notre sol libéré s'ins-e cette nouvelle formule : « Jeunesse, Enthousiasme, Volonté ! »

CARL SIGER.

LES REVUES

La Revue : « Que deviendra la cathédrale de Reims? » Enquête. Réponses de MM. A. Rodin, Verhaeren, le Dr Lenglet, H. Lapauze. Conclusion de M. Armand Dayot. — *La Revue de Paris* : opinion d'un capitaine de marine marchande sur la guerre maritime. — *Revue bleue* : *** : « Lettres de Londres ». — *Revue des Deux Mondes* : Vers de Mme de Noailles. — Naissance : *La Belle matineuse.* — Memento.

M. Armand Dayot a consulté des artistes et des écrivains sur ce qu'il conviendrait de faire, la paix revenue, des ruines de la cathédrale de Reims. Il publie dans **la Revue** (1-15 juillet) et commente les réponses qu'il a reçues. Il les avait sollicitées à la suite de la lettre ci-après qui lui était parvenue en 1915 :

J'ai lu votre article sur la cathédrale de Reims.

Oui, c'est l'avis de nous tous, officiers, il ne faut pas la réparer. Il faut la consolider, la couvrir adroitement et la laisser comme un témoin de la barbarie teutonne.

Il faut y transporter les ossements des soldats morts, en ce moment épars sur les champs de France.

Il faut inscrire en lettres d'or sur des plaques de marbre les noms de tous les héros morts pour la Patrie. Il faut entourer cet ossuaire des canons pris à l'ennemi, mis debout et reliés par des chaînes fondues dans du bronze allemand et que tous les ans à la date de la signature de la paix, proclamant l'écrasement de l'Allemagne, la France aille s'agenouiller devant les morts; et que l'armée ce jour-là envoie tous ses drapeaux avec une délégation d'officiers et de soldats saluer les héros.

Je ne puis signer cette lettre, les règlements militaires s'y opposent. Si mon idée a des chances d'aboutir, je vous ferai connaître mon nom après la guerre.

Recevez, Monsieur, l'expression de mes sentiments de haute considération et de reconnaissance.

C. T.

Le grand Rodin écrit en ces termes :

L'idée de défendre les ruines de la cathédrale de Reims contre toute restauration sacrilège et d'en faire le Panthéon des héros inconnus morts pour la patrie, et dont les ossements sont aujourd'hui dispersés à travers tous les champs de bataille, est tout simplement sublime. J'y applaudis bien vivement, comme aussi au projet de cette cérémonie annuelle où la France entière, précédée par les drapeaux des régiments, irait s'agenouiller devant le glorieux ossuaire. Ce serait une sorte de sacre nouveau et, comme vous le dites très justement, la vieille basilique, mutilée, mais non défigurée par de profanes restaurations, verrait se renouer, à travers l'histoire, les anneaux brisés de ses traditions nationales.

Ce projet grandiose, né dans l'âme d'un soldat, et fait pour émouvoir l'âme de la France entière, doit aboutir.

Emile Verhaeren avait répondu à M. Dayot :

Le projet d'honorer l'héroïsme français dans les ruines maintenues telles de la Cathédrale de Reims me paraît grandiose et pieux. J'honore cel

ui en eut l'idée. Elle est une des plus belles que le patriotisme puisse spirer.

Avec eux, tous les artistes, tous les poètes, se rangent à l'avis de aintenir les ruines de Reims. Empêcher un écroulement pour conerver, dans son horrible détresse, un témoin de la plus sauvage uerre où les pauvres hommes aient été jetés, voilà le projet que souennent, à quelques nuances près, Mme de Noailles, MM. Edmond ostand, A. Roll, Jean Richepin, E. Vandervelde, G. Geffroy, . Haraucourt, Steinlen, H. de Régnier, A. Aulard, A. Besnard, . Alexandre, C. Mauclair, F. Jourdain, J.-H. Rosny aîné, J. Reiach, Gabriel Fauré, A. Bruneau.

Il y a des dissidents.

M. le Dr Lenglet, maire de Reims, écrit :

L'illustre poète Gabriele d'Annunzio, dont le pays se bat vaillamment aux ôtés de la France, a pu dire devant moi, lors de son passage à Reims, que cathédrale était désormais achevée ,qu'elle n'avait jamais été plus belle. 'est une idée de poète qui sera sans doute enveloppée de formes magnifiues dans le livre qu'il a promis d'écrire sur nos désastres. Ce n'est pas un rogramme d'action pour l'avenir. Oui, la Cathédrale doit être consolidée, ecouverte, mise à l'abri des injures du temps. Il faut que sa toiture, ses ontreforts, ses colonnes, ses ogives et ses fenêtres soient restaurées là où passé la mitraille. On y devra sans doute mettre de la discrétion et ne as remplacer par des sculptures modernes l'œuvre des imagiers d'autreois. Mais il restera assez de plaies béantes pour témoigner des injures que ui aura fait subir la Kultur allemande.

M. Henri Lapauze est le plus net des minoritaires :

Je crois que la Cathédrale de Reims doit redevenir après « réparations » la athédrale de Reims. N'est-ce point assez ? Les ossuaires seront constitués ur les champs de bataille; c'est bien le moins que les restes glorieux de os glorieux soldats attestent leur héroïsme là où il se manifesta. Pour une érémonie comme celle dont rêve votre correspondant, il y a les Invalides, Arc-de-Triomphe et les Champs-Elysées.

M. Jean de Bonnefon dit : « Il faut haïr les Vandales; il faut raindre les architectes. »

M. Armand Dayot conclut en ces termes :

Je vois déjà, vision poignante et sublime, se dérouler au milieu du frison des drapeaux, au bruit des marches funèbres ou triomphales, le corège immense des foules silencieuses, à l'ombre même de la Cathédrale nutilée, mais toujours debout comme une éternelle protestation contre 'infamie des barbares. Et cela dans la plus noble des cités, dans la ville nartyre, qui fut pendant l'interminable bataille comme le cœur toujours aignant de la patrie envahie.

Et j'ose affirmer que bon nombre de projets de commémoration patrioique déjà « en train », déjà « *sur le chantier* »,et trop souvent d'une coneption bien déconcertante, s'évanouiront à jamais, et cela fort heureuse-

ment pour le renom du bon goût français, si le principe de cette solennité annuelle, d'une expression à la fois si émouvante et si synthétique, d'un symbolisme si clair et si noble, était favorablement accueilli par l'opinion du pays et surtout par les braves habitants de l'héroïque Cité.

Il faut retenir la crainte exprimée dans ce dernier alinéa. Les monuments élevés un peu partout, en France, par les municipalités, aux morts de 1870-71, sont trop souvent la laideur même. Il ne faudrait pas qu'on les redouble, la paix rétablie. C'est là un danger pour le goût public et pour notre école de sculpture, j'ose le dire.

Quant aux réserves exprimées sur la « désaffectation » ou la « laïcisation » des ruines de la cathédrale, — dont il reste aujourd'hui beaucoup moins, hélas! qu'au moment de la consultation organisée par M. Dayot, — qu'en dire ? sinon que le caractère religieux des ruines est indélébile. Elles appartiennent inviolablement au culte pour lequel la cathédrale fut bâtie. Si elles abritent un ossuaire et deviennent un lieu de pélerinage contre l'idée de guerre, chaque visiteur s'y rendra avec sa foi et, à tous, elles seront sacrées.

Dans **La Revue hebdomadaire** (30 juin), Mme A. Blanc-Péridier reprend un projet d'hommage national aux morts de la guerre, dont l'initiative appartient à un rédacteur de *l'Echo de Paris* : M. François Leterrien. La terre bouleversée de la ligne du front serait « convertie en une immense forêt » : « La forêt sacrée », dit-il. « La forêt du souvenir », propose Mme Blanc-Péridier. Ce serait très beau, en effet, que cette terre, défendue par tous, appartînt à la nation, et perpétuât, par la beauté vivante des arbres, la lutte pour la défense du sol et de la liberté.

§

La censure a retardé de quelques numéros la publication de la partie III — où, d'ailleurs, on remarque nombre de « blancs » imposés par l'administration gardienne de la sûreté nationale, — de « L'Odyssée d'un Transport torpillé » que **La Revue de Paris** présenta à ses lecteurs, sous la signature Y..., le 15 mars et le 1er avril. Y... est un des écrivains les plus vivants et savoureux que la guerre ait produits. C'est un officier mécanicien de marine marchande. Il correspond avec un camarade affecté à un cuirassé et lui conte les événements de sa vie sous les ordres d'un extraordinaire et judicieux loup de mer : le capitaine Fourgues, qui est une figure sculptée, fouillée, rendue comme par un Balzac. Voilà un marin ! Ecoutez-le parler :

— Tu vois, petit, je comprends maintenant cette guerre. Il y a deux sortes de gens...

(*5 lignes censurées.*)

... Et puis il y a les autres : des gens comme toi et moi, quelques millions de pauvres bougres ; on turbine et on se fait crever la peau sans

ir besoin d'écrire des papiers ; c'est nous qui faisons marcher la bouie et gagnerons la guerre ; personne ne nous remerciera : si la France it le bon bout, c'est grâce à nous des bateaux et des tranchées. Sur re ils n'ont pas encore trouvé moyen d'avoir de l'artillerie lourde autant les Allemands, et là où les Boches lancent un obus de gros calibre, nous ttons un poilu, et le sang de nos poilus compense notre infériorité d'arerie. Sur mer c'est la même chose, sauf que les sous-marins rempla-t la grosse artillerie, et les bateaux qui vont au fond remplacent les lus qui se font marmiter. Tout ça n'est pas bon à mettre dans les jourix, mais c'est la vérité tout de même. Ça durera ce que ça durera, et sera bien obligé à la fin d'imiter les Allemands, au lieu de se moquer ux.

En général, Fourgues a toujours raison, et les choses qu'il dit arrivent ou huit mois plus tard, de sorte que quand on lui dit qu'il est pessiste, il ne peut répondre que ceci : « Attendez et vous verrez. » Alors and ce qu'il a prédit se réalise, les gens qui lui avaient dit que ça ne se liserait pas ne se rappellent plus que Fourgues l'avait dit le premier et lui chantent qu'ils l'avaient dit depuis longtemps. Alors Fourgues se ie en colère et il annonce d'autres choses qui étonnent les contrateurs, et ils lui redisent que ça n'arrivera pas parce que les jourix disent le contraire, et trois ou six mois après, c'est encore Fourgues a raison. Est-ce que tu as remarqué la chose suivante, toi, sur *Auvergne* ? Il arrive des fois qu'on a le vrai, le bon, le fin tuyau. r exemple quand Fourgues ou moi racontons des choses qu'on a vues ec les yeux et entendues avec les oreilles sur le *Pamir*, soit à Arkhan-, soit en Norvège, soit en Angleterre ou ailleurs. Ce ne sont pas des gues, c'est comme qui dirait deux et deux font quatre, ou bien les deux ins font dix doigts. Alors Fourgues et moi nous racontons ces histoires and on nous les demande, comme si ça pouvait intéresser les gens et nme s'ils cherchaient à savoir la vérité. Eh bien ! pas du tout. Plus les is sont haut placés et moins ils cherchent à savoir la vérité. Quand on r dit quelque chose qu'ils connaissent pour être vrai, ils répondent : urtout ne le répétez pas ! Il faut éviter de troubler l'opinion publique... »

Nous terminons sur ces points de dentelle de dame Censure. Notre ifrère Y... s'exprime là, avant la lettre, comme l'ont fait MM. Augneur et Accambray, par exemple, à la séance publique de la ambre où s'est résumé le débat des jours du comité secret de llet.

Ecoutons encore une fois le capitaine Fourgues :

— C'est très joli, — qu'il dit, — de prétendre que les sous-marins allends c'est de la blague. Mais on ferait un peu mieux de prendre les prétions de bon sens. Je ne suis pas un officier de sous-marins, mais j'en u quelques-uns, et ils disent que la nuit les sous-marins n'y voient rien is le périscope et qu'ils sont obligés de naviguer en surface. Par conséent la nuit ils sont beaucoup plus inoffensifs. Eh bien ! il n'y a qu'à faire igner la nuit les gros bateaux de guerre et le reste du temps leur faire ger les côtes, ou bien mouiller dans les ports, surtout dans la Méditer-

ranée. Il ne manque pas de côtes ni de ports. Les traversées dureraient un peu plus, mais ça vaut bien cinquante millions et mille hommes envoyés au fond. C'est comme les transports de troupes et de matériel. D'abord je ne comprends pas qu'on les fasse partir de Marseille pour Salonique, alors qu'il y a Tarente ou Brindisi et que les Italiens sont nos alliés, ça ferait trois ou quatre jours de moins sur l'eau, et autant de risques de moins, et pas mal de millions sauvés. Et puis, même si on veut à tout prix faire tout le circuit sur l'eau, je me casse la tête à comprendre pourquoi, le jour, on ne fait pas naviguer les bateaux tout près des côtes italiennes, ou africaines, ou grecques. D'abord il y aurait beaucoup moins de danger de torpillages, parce que les côtes sont plus faciles à surveiller que la haute mer, et puis si un navire est torpillé par hasard près des côtes, il aurait souvent le temps d'aller s'y jeter et on pourrait le tirer d'affaire, et puis les embarcations ne seraient pas perdues ; elles iraient à la côte et les gens seraient sauvés.

§

L'enthousiasme, fort légitime, qu'inspirent les Etats-Unis aux orateurs officiels et au pays, ne doit pas être interprété, par l'Angleterre, comme un oubli léger, — même momentané, — de sa coopération à la défense des peuples libres contre l'autocratisme prusso-allemand. L'Angleterre est notre alliée de la première heure. Nous lui gardons une amitié intacte, profonde, que ne diminue en rien la bienvenue dont nous saluons l'arrivée du renfort américain à la cause des démocraties. Les « Lettres de Londres » qu'un anonyme adresse à la **Revue bleue** (2-9, 16-23 juin) valent d'être lues et répandues, par le témoignage qu'elles nous apportent du nouvel état des sentiments de l'Anglais à notre égard :

Cette nouvelle Angleterre sera beaucoup plus « continentale » que l'ancienne ; la fin du « splendide isolement » en politique a coïncidé avec un abandon, chaque jour plus marqué, de ce particularisme insulaire, si caractéristique naguère des mœurs britanniques ; l'aspect de la ville en est modifié ; finie l'obsession moyenâgeuse du « style perpendiculaire », ainsi qu'en témoignent toutes les récentes constructions, publiques ou privées. La mode elle-même renie les vieux privilèges d'excentricité que nos revues parisiennes devront renoncer à railler ; nos robes et nos chapeaux ne sont ni plus ni moins disgracieux au Strand qu'à Montmartre ou à Montrouge... Après les couturières, les architectes... et les soldats, les écrivains manifestent un désir croissant de relations européennes, et particulièrement françaises : tous insistent sur la nécessité de développer les échanges intellectuels avec notre pays.

Invité, l'un de ces derniers soirs, chez un ami anglais, j'y ai rencontré un groupe d'hommes de lettres ; quelques-uns seulement parlaient le français ; mais tous le comprenaient. A leurs questions, j'ai bien vu qu'ils n'étaient point guidés seulement par ce mouvement d'universelle sympathie pour la France, dont on recueille partout en Angleterre de si touchants témoignages ; chez tous on sentait un besoin nouveau, sincère, appliqué, de rapprochement et de coopération.

Un maître de Cambridge expose comment la jeunesse intellectuelle l'Angleterre a compris son devoir de guerre. Voici pourquoi les étudiants anglais l'ont assumé, dans ses extrêmes conséquences :

« Je ne crois pas qu'ils étaient très émus par l'évocation d'une Allemagne prête à réaliser un long dessein de suprématie commerciale ou culturelle ; encore moins par des considérations politiques sur la violation par l'Allemagne de solennelles promesses. Leur cas était beaucoup plus simple. Ils avaient l'absolue conviction que l'Angleterre était tenue d'intervenir par une obligation d'honneur et de moralité et que l'Allemagne s'était précipitée dans un délire d'orgueil et d'envie, contre des nations pacifiques. L'Angleterre avait crié à la honte et lancé sa petite armée... Tel était l'appel auquel il fallait répondre : de là l'élan, et le sentiment qu'il fallait faire le nécessaire sans marchander le prix, ni même imaginer les possibilités. *Il n'y avait pas d'autre alternative, voilà tout...* Ce que je voudrais surtout montrer, c'est l'*extrême simplicité de tout cela*. Un grand courant d'émotion a surgi ; il n'est pas question de logique, d'excitation ou même d'indignation ; ce n'est pas non plus conscience du devoir et de l'honneur. C'est quelque chose de plus puissant et de plus beau ; une passion de civisme et d'humanité qui, bien loin de s'affaiblir et de s'ennuager au cours d'une longue prospérité, semble y avoir puisé une jeunesse et une spontanéité que nul n'aurait pu imaginer. »

Qui donc, au cours de cette guerre, a prononcé de plus glorieuses paroles — et plus propres à retentir jusqu'au fond de l'âme de notre héroïque jeunesse française ?

Oxford avait fourni 11.176 mobilisés ; Cambridge, 13.128, à l'armée britannique, à la fin de 1916. La première avait, sur ce nombre, 1412 tués et la seconde, 1405.

L'émulation des universités anglaises a beaucoup influé sur l'esprit des universités américaines.

Nous ne savons pas assez en France avec quelle rapidité le grand courant d'émotion dont parle M. A.-C. Benson s'est propagé parmi la jeunesse américaine : là aussi, l'insurrection de l'intelligence a été prompte ; dès l'automne 1916, M. James Beck déclarait que 16.000 Américains s'étaient enrôlés dans les régiments canadiens ; 10.000 avaient pris du service en France, la plupart dans des corps d'élite, et nous le savions, n'est-ce pas ? dans l'aviation. Sans compter ceux qui participaient, jusque sur les champs de bataille, aux œuvres de ravitaillement et de secours... Combien y avait-il, parmi ces volontaires, d'étudiants et de jeunes savants, nous le saurons un jour. Mais dès maintenant, il apparaît que le rôle des universités, et notamment de Harvard, fut considérable et prépondérant. Tant de sacrifices, conclut M. Théodore Cook, créent « un lien nouveau — symbole à jamais vivant dans notre sang — entre les universités des deux côtés de l'Atlantique ».

§

La belle Matineuse a paru en avril et en mai, sous couverture orange. C'est une « revue littéraire, philosophique et artistique ».

Son siège est 44, rue du Bac. Elle se recommande du vieux Malherbe. Les articles de M. Ramon Fernandez sur Kant et Rousseau et sur M. Paul Claudel, l'essai de M. Jean-Paul Samson sur l'« Ecole Romane et le Traditionnalisme littéraire » sont de bonnes et brillantes contributions à la critique.

§

D'un beau poème : « Les poètes romantiques », choisi parmi les pièces que Mme de Noailles donne à **la Revue des Deux Mondes** (1er juillet) :

— Lamartine, Rousseau, Byron, Chateaubriand,
Écouteurs des forêts, des astres, des tempêtes,
Grands oiseaux encagés, et qui heurtiez vos têtes
Aux soleilleux barreaux du suave Orient,

Vous qui, évaluant à l'infini la somme
De ce que nul ne peut étreindre et concevoir,
Ressentiez cependant l'immensité d'être homme
Sous le dôme distrait et fascinant du soir,

Vous qui, toujours louant et maudissant la terre,
Lui prodiguiez sans cesse un amour superflu,
Et qui vous étonniez de rester solitaires
Comme un rocher des mers à l'heure du reflux,

Soyez bénis, porteurs d'infinis paysages,
Esprits pleins de saisons, d'espace et de soupirs,
Vous qui toujours démens et toujours les plus sages
Masquiez l'affreuse mort par d'éternels désirs !

Soyez bénis, grands cœurs où le mensonge abonde,
Successeurs enivrés et tristes du dieu Pan,
Vous dont l'âme fiévreuse et géante suspend
Un lierre frémissant sur les murs nus du monde !

§

MEMENTO. — *Revue des Deux Mondes* (1er juillet) : M. A. Chevrillon : « Sur le front anglais ».— « Lendemains de Révolution à Petrograd », par Mme Marylie Markowitch.

Revue de Paris (15 juin-1er juillet) : « Ma vie d'enfant », par Maxime Gorki. — Ct Weil : « Marie-Louise et le Roi de Rome ».

Les Cahiers idéalistes français (juillet) : *** :« Gambetta et Bismarck ».

Nord-Sud (nos 4 et 5, juin-juillet) : MM. G. Apollinaire, Reverdy, Max Jacob, Paul Dermée, V. Huidobro, L. Pieux, Roch Grey, Tristan Tzara collaborent à ce double numéro. M. Jean Cocteau s'y explique avec beaucoup d'esprit sur « La Collaboration de *Parade* ».

Le Correspondant (25 juin) : *** : La renaissance du nationalisme belge. — M. Marcel Dupont : suite de ses « Impressions d'un officier de légère ». — M. C.-M. de Granges : « Le théâtre de M. A. Capus ». — M. Cl. J. Rémy : notes au jour le jour sur le nouveau bombardement de Reims.

La Vie (juillet) : « Resurrectio Poloniæ », par M. G. Fournol. — Mme J.

del : « Le 14 juillet et la guerre ». — « Nos morts : A. Georgin », par
P. Birault. — M. de Miomandre : « La renaissance de l'art religieux. »
e sais tout (15 juin) : M. J. Mortane : « Les 37 Boches de Guynemer ».
« Les énergies françaises », par M. V. Cambon.
a Revue (1-15 juillet) : M. Jean Finot : « Parmi les Saints et les
sédés russes ». — « Pensées amazoniennes », par Mlle N. Clifford Bar-
, qui émet de curieux aphorismes et pose de jolies énigmes, d'une plume
distinguée. Quand elle sacrifie à la clarté Mlle N. Clifford Barney a
jours raison, témoin ces quatre phrases essentielles :
Puisque les deux sexes se réunissent pour créer, ne devraient-ils pas
ir pour conjurer les déclarations de mort ? »
Seules celles qui font péniblement la vie en connaissent assez le prix
r ne la point gaspiller. »
La guerre, cet accouchement de l'homme. »
Ils enfantent la mort, comme elles la vie, avec courage, inéluctablement. »
t celles-ci, sur les femmes :
La fin des femmes est encore plus navrante que la fin des fleurs. »
Au lieu de se plaindre du bavardage envenimé des femmes vieillissan-
trouvez-leur donc une autre occupation. La ligue contre la médisance
suffit pas. »
Quand arrive l'âge de ne pouvoir « créer des scandales », elles les ré-
dent. »
Pour cacher leur navrement, elles disent : Renonçons enfin à la servi-
de devoir plaire. On n'est guère libre qu'à 6 ou 60 ans. »
out cela est, évidemment, bien pensé et bien écrit.
a Rose de France (juin) est toujours somptueuse. MM. André Lebey,
trois beaux sonnets, Sacha Guitry, I. U. Wrangel, Léo Claretie, L.
xcelles, J. Royère, Saint-Pol Roux, y ont collaboré pour les lettres.
Suzanne Kro y publie des « pensées » quelquefois judicieuses :
Ce n'est pas parce que pourrissent les œufs qu'il y a nécessairement
Providence. » — « La religion est une béquille, marque *humanité*. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSÉES ET COLLECTIONS

rojet d'établissement d'un droit d'entrée dans les Musées nationaux. — Le *Por-
de Paganini*, par Ingres, acquis par le Louvre. — Nos impressionnistes à
dres, à Copenhague, à Winterthur et à Amsterdam. — Destruction de la col-
on Morosow de Moscou. — Memento bibliographique.

'obligation de parer aux énormes dépenses occasionnées par la
rre a conduit le gouvernement à proposer une mesure maintes
réclamée au Parlement et dans la presse — et par nous ici
ne (1) — et toujours ajournée : **l'établissement d'un droit
ntrée dans les musées nationaux**. Depuis une dizaine
nées, lors de la discussion de la loi de finances, plusieurs dé-
és — et parmi eux les plus qualifiés par leur culture artistique,

V. *Mercure de France*, 1er octobre 1911, p. 639.

MM. Aynard, Barthou, Denys Cochin, Engerand, Honnorat, Théodore Reinach, etc., — désireux d'accroître les ressources de la caisse des Musées en vue d'augmenter le nombre insuffisant de gardiens et d'aider à des acquisitions importantes, avaient déposé ou appuyé des projets invitant le gouvernement à établir, comme dans beaucoup de musées d'Etat étrangers (Anvers, Bruges, Londres, Florence, Rome, Milan, Vienne, Budapest, Dresde, Munich, Nuremberg, Francfort, Bâle, etc.) (1) et comme dans ceux de la Ville de Paris et de l'Union centrale des Arts décoratifs, un droit d'entrée payable à certains jours de la semaine et qui, grâce surtout à l'afflux des touristes, pourrait produire des sommes assez considérables. Mais, chaque fois, des arguments basés sur des raisons plus sentimentales que pratiques, de belles phrases ronflantes, comme la tribune du Parlement en entend souvent, sur l'éducation artistique de la Démocratie (avec un grand D), avaient eu raison des considérations développées par les auteurs de ces propositions. Un artiste, M. Michel Puy, venant à la rescousse dans un article de la revue *Les Marges* (2), craignait que l'établissement d'un droit d'entrée dans les musées nationaux n'en éloignât la plupart des visiteurs : *Faut-il fermer le Louvre ?* s'écriait-il. Il ne semble pas, cependant, que les Musées de la Ville aient vu beaucoup diminuer leurs entrées depuis l'institution du tourniquet et que les étrangers de passage à Paris doivent hésiter beaucoup à ajouter à leurs dépenses de voyage une somme de un franc pour visiter le Louvre ; et, d'autre part, l'éducation artistique du public serait sauvegardée par le maintien d'un jour gratuit : croit-on vraiment que cette faculté d'entrer librement au Louvre, à Cluny, au Luxembourg, le dimanche et les jours de fête, avec quelques autres mesures que nous allons exposer, ne suffise pas à étancher la soif de beauté qu'on suppose au peuple ? C'est à la condition, pourtant, que ces jours-là les Musées nationaux soient ouverts gratuitement toute la journée et non pas seulement l'après-midi, comme le voudrait le nouveau projet de loi qui — allant d'un extrême à l'autre — propose d'établir le dimanche matin un droit d'entrée de cinquante centimes. (Le renoncement à cette dernière taxe pourrait être compensé par l'élévation du prix d'entrée un autre jour de la semaine.) Nous souhaiterions même, avec notre confrère *La Chronique des Arts* (3), qu'outre les cartes d'études destinées aux artistes, aux critiques et historiens d'art, de larges facilités fussent accordées pour permettre, les jours de congé, l'accès des musées aux élèves des écoles. Ainsi se trouverait largement assurée

(1) On trouvera dans le livre de M. H. Lapauze, *Le Droit d'entrée dans les Musées* (Paris, 1902), la liste complète des musées payants ou gratuits dans chaque pays.
(2) N° du 15 avril 1913.
(3) N° d'avril-juin 1917.

culture du public, laquelle nous est aussi chère qu'à messieurs les présentants de la Démocratie.

Enfin, et surtout, il serait désirable que la caisse des Musées, en veur de laquelle nous réclamions jadis l'établissement du droit entrée, profitât pour une certaine part des recettes produites par mesure que le ministre des Finances songe à prendre dans l'inrêt du budget général. S'il est compréhensible que dans les cironstances actuelles, celui-ci bénéficie de la plus grande partie des essources créées par la taxe nouvelle, il est nécessaire que les droits e la caisse des Musées, qui est investie de la personnalité civile, oient reconnus par la loi à venir, afin que le résultat pratique qui n découlera puisse s'augmenter plus tard.

Au prix où sont maintenant les œuvres d'art, cette caisse des Muées ne sera jamais trop riche : à la vente sensationnelle organisée u Petit Palais par le Syndicat de la presse parisienne au profit es éprouvés de la guerre, un dessin d Ingres, le **Portrait de Paganini** généreusement offert par M. Bonnat et que l'Etat désiait acquérir, a été l'objet d'enchères si ardentes, que le Louvre n'en st devenu propriétaire qu'au prix de 46.000 francs, somme énorme ont il faut se réjouir pour les bénéficiaires de la vente, mais que e permettront de trouver exagérée tous ceux qui, ne possédant pas e dessins d'Ingres, n'ont aucun intérêt à les voir monter dans ces roportions.

§

Nos maîtres français continuent d'être l'objet d'une faveur croisante à l'étranger. La belle revue anglaise *The Burlington Magazine*, dans ses livraisons de mars et avril dernier, nous annonce l'enrée à la **National Gallery de Londres** de plusieurs toiles imortantes (dont elle donne la reproduction) de nos plus illustres imressionnistes, léguées par un amateur anglais sir Hughes Lane : le élèbre tableau de Manet *Concert aux Tuileries* et son *Portrait l'Eva Gonzalès*, *Les Parapluies* de Renoir, *Sur la plage* de Degas, un paysage de Claude Monet et une étude de Berthe Morisot, à quoi 'ajoutent deux tableaux de Puvis de Chavannes : *La Décollation de aint Jean-Baptiste*, qu'on admira il y a quelques années à Paris à a galerie Durand-Ruel et *La Toilette*, enfin un *Portrait du duc l'Orléans* par Ingres.

D'autre part, la revue *Le Cousin Pons* nous apprend que le **Musée de Copenhague** s'est rendu dernièrement acquéreur à New York, pour une très forte somme, du tableau de Manet bien connu : *Le Buveur d'absinthe*, qui fit partie de l'ancienne collection Faure à Paris.

La Suisse, également, s'associe à ces hommages : à la suite d'une souscription ouverte entre les membres de la Société locale des Beaux-

Arts, le **Musée de Winterthur** s'est enrichi d'une *Baigneuse* de Renoir qui complète son importante collection d'œuvres de nos maîtres modernes.

Enfin, le **Musée municipal d'Amsterdam** a acquis à l'Exposition d'art français moderne qui circule depuis quelques mois en Hollande une très belle toile du même peintre : *Femme nue couchée* et un tableau de Camille Pissarro.

En même temps que ces nouvelles agréables nous apprenons malheureusement que la **collection Morosow**, de Moscou, très riche en œuvres d'art françaises modernes, a été détruite au cours des troubles de la révolution russe. Elle contenait notamment des œuvres de Courbet, de Cézanne, de Renoir, de Van Gogh, et sa galerie des fêtes était décorée de peintures de M. Maurice Denis (la suite de l'*Histoire de Psyché* qu'on vit au Salon d'Automne de 1908) et de sculptures de M. Maillol.

Memento. — Nous avons reçu d'Utrecht le premier fascicule d'une belle et intéressante publication : *De nederlandsche Musea* (Utrecht, Bigelaar et Jansen, in-4, 12 planches in-8 av. texte), consacrée, comme son titre l'indique, aux musées néerlandais. En dehors des grands musées tels que ceux de La Haye et d'Amsterdam, les collections publiques des Pays-Bas sont assez peu connues à l'étranger. Aussi deux érudits hollandais, MM. C. Enghen, conservateur du Stedelijk Museum à Zutphen et H.-P. Coster, directeur des Archives nationales de Bois-le-Duc, ont entrepris, avec le concours de plusieurs de leurs collègues, de faire connaître par le moyen de planches en photogravure exécutées directement d'après des originaux et accompagnées de notices succintes, mais exactement documentées, les plus belles œuvres des musées de leur pays. Le premier fascicule (il y en aura quatre par an, contenant de 10 à 12 planches, et le prix d'abonnement est de 12 florins), renferme un beau groupe en pierre de *Saint Martin partageant son manteau*, ainsi que d'autres statues de saints, provenant d'un tombeau d'évêque du xve siècle, et conservés au musée d'Utrecht ; six belles peintures japonaises du musée de Leyde ; un *Démocrite* et un *Héraclite* du peintre Hendrick ter Bruggen (xviie siècle) du musée d'Amsterdam ; des porcelaines et des tapisseries de La Haye du Musée communal de cette ville ; enfin, deux *cassoni* florentins du Musée néerlandais d'Amsterdam. Tous les travailleurs accueilleront avec plaisir cette nouvelle source de documentation.

En terminant, signalons dans le *Cousin Pons* (1er et 15 juillet) — outre les multiples nouvelles habituelles concernant les collections françaises et étrangères — la suite des excellents articles de M. Raymond Bouyer sur nos musées : ces deux dernières études, particulièrement intéressantes, sont consacrées à l'histoire du musée de Cluny.

AUGUSTE MARGUILLIER.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Léon Bloy : *Méditations d'un solitaire en 1916*, Mercure de France, 3 fr. 50. — . M. Butler : *Looking forward, Vues d'avenir*, Cincinnati. — *La Réparation s dommages de guerre*, Alcan, 3 fr. 50. — S. C. Hammer : *Wilhelm II*, Krisania, Aschehoug. — Adrien Bertrand : *La Victoire de Lorraine*, Berger-evrault. — Charles Ouy-Vernazobres : *Journal d'un officier de cavalerie*, Ber-r-Levrault. Briggs Davenport : *L'Energie britannique et la guerre*. — Mau-ce des Ombiaux : *Un royaume en exil*, Berger-Levrault. — René Lote : *Le sens s réalités, sagesse des États, leçons politiques de la guerre*, Berger-Levrault, 50.— Maurice Privat : *Qu'entendez vous par détruire le militarisme allemand? i de la nécessité de la rive gauche du Rhin*, Floury, 0.60. — Léon Abensour : *es Vaillantes*, Chapelot, 4 fr. — Jacques Pirenne : *Les Vainqueurs de l'Yser*, ayot, 3 fr. 50. — Levis Mirepoix: *Les Campagnes ardentes*, Plon, 3 fr. 50.

Dans les trois volumes qu'il a publiés depuis 1914, dans « Jeanne Arc », dans « Au seuil de l'Apocalypse », dans celui-ci, **Médita-ons d'un Solitaire en 1916**, Léon Bloy apparaît comme le piritualiste de cette guerre.

On ouvre les journaux, le matin : une bouffée de sottise vous saute ı visage. Après tant de tension morale, on n'a plus qu'une com-réhension, une impressionnabilité rendue quelque peu obtuse, ava-ie. On voudrait bien se débarrasser de l'odieux cauchemar.

On ne sait plus. Alors, les nouvelles pages de Léon Bloy sont, ı des temps pareils, une des lectures dont on s'accommode, et elles ; sont pas nombreuses, ces lectures !

D'abord, — pourquoi ne pas être franc, pourquoi ne pas le dire? - elles répondent, ces pages, ou, plus exactement, quelques-unes entre elles, à l'exigence légitime de nos sentiments ; on se sent peu clin à se contenter de choses convenues, d'optimismes de com-ande, on se dit qu'il y a une réalité affreuse quelque part, on voit ı petit train-train béat de vie continuer à côté des deuils quotidiens, ; la menace constante, on sent un fait intrinsèque d'égoïsme, de uissance et de profitage, quelque chose d'inexorable. On redoute duperie. Dès lors des lignes comme celles-ci sont précisément ce ı'on peut lire volontiers :

Les pauvres soldats qui agonisent !... Les professionnels du journalisme vot veulent absolument leur ouvrir le Paradis des Martyrs...

Les autres professionnels les veulent martyrs, eux aussi, mais martyrs Droit, de la Civilisation, de l'Humanité. Pour ceux-là, d'ailleurs, tout ce i se passe depuis deux ans, aussi bien à l'arrière que sur le front, est mirable, et la Censure ne s'y trompe pas.

Ou celles-ci encore, lorsque Léon Bloy, énumérant les raisons de solitude morale, dit, dans son style :

Comment ne serais-je pas seul,... considérant comme des impostures eptes du Démon tous les lieux communs de progrès, de civilisation, de litique et surtout de démocratie qui ont remplacé depuis longtemps la nfiance en Dieu.

« L'inouï ne s'entend pas », disait Gœthe. (Ah ! diable, est-ce que la Censure ne va pas m'échopper ce nom ?) Il parlait de la musique des sphères. Il y a, de même, dans des temps comme les nôtres, non pas une musique (ah ! non), mais un rugissement *inouï*. Inouï à la lettre. Il ne s'entend pas communément. Passez, le soir, vers l'heure de la promenade, aux Champs-Elysées, sur les Boulevards, vous y verrez, sous le beau soleil d'été, s'épanouir l'Inconscience humaine en sa fleur. Ces aimables floraisons et fructifications ornent encore bien d'autres éventaires, parterres et espaliers où notre civilisation de l'Arrière expose la maturation de ses plus heureuses espèces. Le vocabulaire de notre temps a des noms pour ces espèces et celui de Léon Bloy, fameux horticulteur de potirons mystiques, profond exégète des Lieux Communs, en a aussi.

Il faut, pour le percevoir, l'Inouï, même au milieu de l'Apocalypse où nous nous abîmons présentement, être un sensitif de l'âme, et avoir vécu et continuer de vivre habituellement dans un état extrême du sentiment et de l'esprit. Ce sont ces extrêmes du cœur et de l'imagination que des hommes désintéressés discernent avec sympathie chez Léon Bloy, sans toujours réussir à se les représenter dans ce qu'ils ont de métaphysique. Dites : de simplement chrétien, rectifieront plusieurs.

C'est cela, — et je suis prêt, dès lors, à sentir tout ce qu'il y a, pour cette raison, dans ces Méditations sur la Guerre, de véritable conscience des temps. Cette conscience est quelquefois âpre, on l'a pu voir plus haut (et l'âpreté n'est pas inutile ici, Dieu merci !) — mais ajoutons-le : c'est à cause de cela même qu'elle rencontre aussi, d'autre part, toujours au sujet de cette Guerre, des élévations d'une si intense douceur, les pensées, même dans leurs oppositions apparentes, ayant une commune étoffe. Ici, je retrouve plus particulièrement les raisons qui m'ont fait, en tête de ces notes, appeler Léon Bloy le Spiritualiste de la Guerre.

Ce n'est pas au hasard que ce mot est écrit : il y a une vertu exaltante et adoucissante dans cette spiritualité, parmi de tels événements. Voici des lignes, comme lui seul pouvait en écrire, sur la Communion des Saints :

... L'exclusion inconcevable d'une seule âme serait un danger pour l'Harmonie éternelle. Il a fallu inventer le mot « réversibilité » (1) pour donner une idée vaille que vaille de cet énorme Mystère.

On s'est amusé à dire que les globes célestes situés, par le calcul, à d'épouvantables distances les uns des autres, sont, en réalité, dans la vision séraphique, une masse compacte de corps immenses aussi serrés que les

(1) La théologie dit que les mérites des Saints sont réversibles, c'est-à-dire qu'ils sont « imputables » (mis au compte de l'homme) « pour diminuer les peines et augmenter les récompenses ».

ins d'un bloc de granit. Ce paradoxe apparent est une vérité si on l'ap-
jue au monde infini des âmes. Seulement chacune d'elles ignore sa voi-
e,comme les luminaires de la voie lactée ignorent les plus proches lumi-
res au milieu desquels ils sont confondus dans l'incompréhensible har-
nie de tous ces colosses de splendeur.

Iais Dieu connaît son œuvre et cela suffit. Tout ce que nous pouvons
revoir en tremblant et en adorant,c'est le miracle constant d'une balance
aillible entre les mérites et les démérites humains, en sorte que les dé-
és spirituels soient assistés par les opulents et les timides suppléés par
téméraires...

De telles pensées sont à leur place en notre temps d'apocalypse. Des mil-
ns d'hommes s'entr'égorgent en Europe et en Asie... Que signifie le con-
de ces torrents d'âmes ? D'où viennent-elles ? Que peuvent être leurs
entés respectives et où vont-elles après avoir quitté leurs pitoyables
ements de chair ?

Oh ! le silence prodigieux et surnaturel qui remplace tout à coup le fra-
monstrueux de la bataille ! Silence infini dans les ténèbres ou dans la
nière,on ne sait pas. Mais alors sans doute, il y a des rencontres et des
prises ineffables. Des voix inaudibles, des visages d'âmes se reconnais-
t pour toujours à travers les cloisons diaphanes des races et les trans-
ides murailles des siècles...

On peut douter qu'une pensée d'amour qui remonte à saint Paul
isse être exprimée avec une ardeur plus forte. Parmi d'autres pages
même ordre, je dois me contenter de signaler celles sur les *Fio-
tti* de saint François d'Assise, ces « Fioretti » où, « dès la pre-
ère page, on a comme la sensation de tomber dans un gouffre de
nplicité et d'être parmi des monstres de douceur » ; je signalerai
ssi les lignes sur la prière, et le morceau si ému intitulé « Quel-
'un sait-il ? » image mystique de l'amour maternel. J'ai l'air d'é-
re cela comme en passant et en faisant de la littérature : mais il
rait bien misérable et digne d'un faiseur, de ne pas songer avec
milité et exacte mesure au pouvoir et à la responsablilité pratiques
s Lettres, d'un Livre. Des hommes lisent et croient... Et, cette
ge de Léon Bloy, il y en aura peut-être qui la liront, qui la *rejoin-
ont* dans des sentiments dont la réalité doit être au moins entre-
e par un pauvre critique professionnel ; des âmes très douces ou
s imaginations très fortes, — et que Léon Bloy se représente, là-
s, au pays des tranchées, dans les nuits et les veilles lugubres
la guerre, « quand le cœur est semblable à une île déserte où
bordent que des épaves ».

Les cheveux de Léon Bloy sont tout d'argent depuis de longues
nées. La fermeté, la force inventive du style d'un écrivain prend,
s lors, quelque chose d'une vertu et d'une *preuve*. C'est en partie
ns cette pensée que je reproduis, pour finir, les belles lignes que
ici :

La mort soudaine (1) est un arrachement indicible. En un instant, *in ictu oculi*, on est absolument privé de racines Il ne reste plus de l'homme vivant qu'une Clairvoyance énorme venue comme la foudre et cette clairvoyance est toute son âme séparée enfin des ténèbres palpables de son corps. Si la mort n'est pas tout à fait soudaine... s'il faut patienter dans le vestibule de l'agonie, c'est quand même la mort, mais savourée comme en un calice de cristal surnaturel où se réfléchiraient toutes les images : les pères, les mères, les épouses, les enfants, les proches ou les éloignés, les amis ou les ennemis, tout ce qui tint ou parut tenir une place quelconque, jusqu'à cet arbre à l'ombre duquel on s'asseyait, jusqu'à cette pierre du chemin qui fit trébucher un jour ; et tout cela n'est *rien*, éternellement rien dans la commençante Vision !...

Croyance : quel meilleur mot apporter à la vaste infortune contemporaine ?

EDMOND BARTHÈLEMY.

§

M. Nicholas Murray Butler, président de l'Université Colombia, New-York, a prononcé le 21 avril un discours au Club commercial de Cincinnati, et y a décrit ses **Vues d'avenir**. Il a donné une très forte impression du sentiment que la guerre met un terme à une période de l'histoire du monde, et que la vie nouvelle qui va s'ouvrir sera profondément différente du passé. Il croit que les idées nous gouvernent, et que les hommes en sont les instruments, sans toujours s'en apercevoir. Les idées qui sont en jeu à l'heure actuelle, et qui vont triompher, sont celles qu'exprimait déjà la Déclaration d'indépendance des Etats-Unis. Le professeur interprète d'ailleurs le célèbre préambule dans un sens élargi. Mais on voit que si la victoire par les armes est, à ses yeux, nécessaire, elle ne se suffit pas, d'autre part, à elle-même. Ce qui lui fait dire expressément :

Il ne saurait y avoir de conclusion plus cynique de cette guerre pour nous, les alliés, que de défaire l'armée allemande sur le champ de bataille, en même temps que nous nous rallierions aux idées qui ont captivé les Allemands et les ont incités à cette lutte. Il est aussi nécessaire pour nous de détruire l'esprit de puissance et de militarisme dans nos propres cœurs et dans notre propre pays, dans notre propre organisation économique industrielle, qu'il est nécessaire de l'empêcher de triompher sur les champs de bataille.

La Réparation des dommages de guerre est la réunion d'une série de conférences faites à *l'Ecole des Hautes études sociales* par MM. Larnaude, H. Berthélemy, Joseph Barthélemy, André Weiss, Louis Rolland et Jacques Hermant. Le problème est ici envisagé uniquement sous son aspect juridique, et il s'agit surtout de savoir si la réparation est un droit. Historiquement, on voit

(1) Sur les champs de batailles.

le principe de ce droit a bien été posé au temps de la Révolu-
et dans les travaux préparatoires de la loi du 11 septembre 1871,
jamais les textes législatifs n'ont assuré l'application complète
rincipe. L'application la plus étendue qui en ait été faite est celle
loi de 1871, qui écartait l'idée d'un droit, et accordait seule-
t un « dédommagement ».

ur quoi ce droit serait-il fondé? M. H. Berthélemy montre que
e peut être sur la responsabilité de l'État, ce qui est bien évi-
. Il me semble même que, pour l'établir, un argument est né-
é, qui est peut-être le plus important : l'Etat démocratique, en
ière de défense nationale, se confond avec la nation, et sa res-
sabilité n'est rien de plus que la responsabilité de la nation toute
ère vis-à-vis d'elle-même. Dans ces conditions, M. H. Berthéle-
ne voit pas de base juridique au droit à la réparation. Il s'agit,
il, d'un droit nouveau, dont il constate la lente élaboration, et
repose sur la notion de solidarité. Plusieurs de ses collègues
stent aussi sur le fait que le problème de la réparation a changé
pect parce que la société tend à devenir de plus en plus démo-
ique.

Iais M. Joseph Barthélemy ne veut pas faire découler de la soli-
ité le droit à la réparation. Il observe avec raison que la solidarité
bien un devoir moral pour l'Etat, mais ne crée pas un droit
r l'intéressé. Idée trop rapidement énoncée, qui méritait un plus
ple développement. Car si l'Etat n'agit que par solidarité, la ré-
ation n'est pas conçue comme faite en faveur des individus qui
subi les dommages, mais, en première ligne, comme faite au
éfice de la collectivité. Il ne s'agit plus alors d'un problème juri-
ue et individuel, mais d'un problème concret, à résoudre au mieux
l'intérêt général. Or, M. Joseph Barthélemy voudrait précisément
les idées nouvelles aboutissent à créer seulement des droits con-
, étiquetés, de forme traditionnelle. C'est pourquoi il se donne
ucoup de peine pour nous faire considérer le droit à la réparation
nme une conséquence du principe de l'égalité dans les charges
liques.

I. Larnaude, allant droit au fond de la question, oppose la théo-
du droit individuel à la conception de l'intérêt collectif. Mais il
cherche pas à concilier ces deux termes. Il tranche un peu trop
ilement entre eux, en qualifiant de française la théorie du droit
ividuel, et d'hégélienne et allemande la conception de l'intérêt
ectif.

I. S. C. Hammer a voulu, comme bien d'autres, étudier la psy-
logie de **Wilhelm II**. Il est, d'ailleurs, naturel que la curio-
d'un Norvégien ait été particulièrement attirée vers l'empereur
venait tous les ans faire sa croisière dans les fjords, et comme

des relations personnelles s'étaient naturellement établies entre l'hôte impérial et des compatriotes de l'auteur, il est probable que la rédaction de ce livre a été suggérée par la connaissance de diverses anecdotes locales et de propos tenus sur les côtes de Norvège, et peut-être la façon dont l'auteur comprend le caractère de Guillaume II a-t-elle été par là déterminée. Cependant, aucun renseignement particulier et inédit ne nous est rapporté, et M. Hammer ne fait allusion qu'une ou deux fois, très discrètement, à des propos de lui connus, qui corroboreraient telle ou telle de ses thèses.

Pour lui, l'empereur a constamment poussé à la guerre, depuis le commencement de son règne, sans l'avoir jamais consciemment voulue. Il a été, ou il a cru sincèrement qu'il était pacifiste. Il était convaincu que, par ses fréquents voyages, il remplissait une mission de paix. Comment expliquer la contradiction entre ces intentions et les actes de provocation continuelle et de patiente préparation ?

M. Hammer croit pouvoir l'expliquer par la contradiction qui existait dans la nature même de Guillaume II. Il était tout à fait étranger à l'esprit allemand de l'époque du *Sturm und Drang*, il était à la fois plus moderne et plus ancien. Très moderne, mais seulement au sens plutôt péjoratif, par la manière et les mauvaises manières, il était, par contre, très archaïque par les idées qui étaient, à ses yeux, vraiment essentielles : la croyance à son droit divin, à la force. Il était, avant tout, un autocrate. Absolutiste et démocrate, Hohenzollern de droit divin et empereur des ouvriers, apôtre de la paix et partisan de l'épée aiguisée, il n'a pas su comprendre l'opposition profonde entre le vieux royaume prussien et le moderne empire allemand, et c'est ce manque d'harmonie qui a rendu sa politique de plus en plus nerveuse.

Guillaume II était un impulsif, et M. Hammer insiste sur ce point. Autocrate par sa conception doctrinale, il l'était aussi par son tempérament, par son incapacité de résister aux fantaisies que lui inspiraient des impressions passagères. Ceci suggère l'idée d'une volonté incertaine et vacillante, et M. Hammer s'efforce de montrer que Guillaume II a suivi une ligne politique assez capricieuse, que sa nature impulsive lui a fait commettre des fautes, et que, bien souvent, lorsqu'il allait devant lui d'une allure intrépide, en réalité il ne savait où il allait.

Il me semble que ceci est la partie faible de l'analyse, — la partie qui aurait dû amener l'auteur à réviser sa théorie. S'il est vrai que Guillaume II est un impulsif, et que cela lui a fait commettre des fautes, comme, par exemple, la fameuse interview qui provoqua les remontrances du Reichstag, cela n'a pas empêché que sa politique fût continue. C'est bien sa politique personnelle, par exemple, qui lui a fait obtenir Heligoland dès 1890, à un moment où

n entourage et le peuple allemand ne comprenaient pas quel térêt il y voyait. Le programme d'avenir qu'il esquissait à ce opos aurait mérité d'être mis en opposition avec le tempérament ipulsif.

M. S. C. Hammer croit, en général, à la sincérité de Guillaume et c'est de là que provient son erreur. On peut même dire qu'il met pas cette sincérité en doute. Cela paraît tenir encore à ce que nature impulsive donnait à Guillaume II une apparence de sponnéité, facile à confondre avec la franchise. Or, un certain déséquipre nerveux n'est nullement incompatible avec la duplicité. Au ntraire, même, et il offre cet avantage de rendre la fausseté moins cile à déceler.

Si l'on admet que Guillaume II est un fourbe, toutes les contractions sont levées, et plus rien d'énigmatique n'apparaît dans son re psychologique. Mais M. Hammer ne semble pas s'être douté e l'on pourrait supposer que l'empereur était un fourbe.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Nous avons une tendance à oublier au profit de la seule victoire la Marne, qui n'en a d'ailleurs pas besoin, les autres grandes tailles livrées à peu près en même temps et qui sont de glorieuses ctoires françaises. C'est la première victoire de Verdun, celle d'aoûtptembre 1914, qui déjoua les plans du Kronprinz impérial, c'est **Victoire de Lorraine**, que nous raconte M. Adrien Bernd dans son Carnet d'un officier de dragons.

Tandis que la première armée allemande descend vers le nord et seconde par l'Argonne, la troisième, l'aile gauche, doit foncer sur la uée de Charmes et descendre vers la Marne et la Seine. C'est le onprinz de Bavière qui commande cette armée débouchant de tz, laquelle est soutenue par une autre armée, celle du général n Heeringen, qui vient d'Alsace et de Strasbourg. Ce sont ces ux armées qui ont été vaincues au cours de la bataille de Lorraine aquelle prit part M. Adrien Bertrand.

« Bataille en deux temps, victoire faite de deux victoires, dit uteur, l'une dès le début, dès le premier choc, — la victoire de la uée de Charmes (24-26 août 1914), — l'autre pendant les derniers rs (3 au 11 septembre), victoire du Grand-Couronné et surtout de ampenoux, qui s'achève en même temps que la victoire de la rne. Adrien Bertrand, lauréat du Prix Goncourt, auteur de *l'Appel Sol*, a écrit ces pages avec la plus grande simplicité. Aucun livre représente mieux que celui-là ce que doivent être les « Récits des noins », collection que publie Berger-Levrault. Un style sans le oindre apprêt littéraire, un récit dont l'intérêt et la vérité ne fai-

blissent point, parce que le narrateur est un homme aussi intelligent que sensible, habitué à observer et à réfléchir.

Quoique simple officier de troupe, il a pu se faire souvent une idée précise de la situation locale, parce que, dit-il, « étant cavalier nous pouvons circuler, nous informer des uns et des autres et que notre rôle est précisément d'être renseigné et de renseigner ». Aussi d'après ces pages se rend-on très bien compte de la bataille et de la manière dont elle s'est déroulée. Et les anecdotes, les épisodes personnels qui interviennent sans cesse permettent de voir l'homme agir seul ou par petits groupes, sans que l'on perde de vue l'ensemble grandiose et terrible auquel il participe. Le soldat de race qui a écrit ce carnet est en même temps un homme averti qui connaît bien l'Allemagne et les Allemands.

Ce livre apporte aussi en passant un précieux témoignage de la valeur et de l'héroïsme des troupes du Midi, qui, un moment surprises et désagrégées, comme il arrive à toutes les troupes en tout temps, se reformèrent en trois jours et contribuèrent à la défense de la trouée de Charmes où chaque soldat était devenu « un rempart infranchissable ».

De même que le carnet d'Adrien Bertrand, **le Journal d'un officier de cavalerie**, de Charles Ouy-Vernazobres, nous montre que le rôle de la cavalerie, même avant les tranchées, fut bien différent de celui qu'elle avait joué dans toutes les guerres précédentes. En dehors des reconnaissances, des longs trajets, le plus souvent au pas, qu'elle accomplit lors de la retraite de Charleroi, elle a combattu surtout à pied. Glorieusement d'ailleurs, puisqu'elle a pu, dans le Nord, arrêter l'infanterie allemande et soutenir à elle seule le poids de plusieurs corps d'armée allemands. La cavalerie française a su charger à pied avec la même furie qu'autrefois à cheval. Charles Ouy-Vernazobres raconte alertement le raid du corps de cavalerie en Belgique, puis la retraite sur Paris, la bataille de l'Ourcq, la course à la Mer du Nord et enfin l'existence du cavalier dans les tranchées. Il ne craint pas les tirades et les couplets à l'occasion ; dans la bouche d'un combattant ils sont beaucoup plus supportables que sur les lèvres satisfaites de M. Henri Lavedan.

Depuis la violation de la Belgique et la résistance miraculeuse des Belges, on oublie parfois un peu trop le petit royaume. Tant d'événements absorbent notre intelligence et notre cœur ! Pourtant la Belgique devrait toujours demeurer présente à nos pensées. **Un royaume en exil**, de Maurice des Ombiaux, est bien fait pour réveiller notre ferveur somnolente. Il débute par un récit de l'évacuation d'Anvers, puis d'Ostende et de l'arrivée du gouvernement belge à Sainte-Adresse près du Havre. Et voici que les chapitres se suivent comme autant d'évocations prestigieuses. Une nouvelle armée

belge est constituée, plus forte, plus entraînée, mieux équipée. Des écoles militaires belges s'organisent où l'on forme des officiers pour toutes les armes. C'est à Gaillon, l'ancien château des cardinaux d'Amboise, l'école d'infanterie. Ailleurs près de la mer, voici l'école d'artillerie. Puis l'école de cavalerie « dans un petit château ou pavillon de chasse, entouré d'un parc fleuri aux frondaisons majestueuses, au milieu d'un site admirable de champs vallonnés et de coteaux couronnés de bois ». Il y a également une école de génie. Des centres d'instruction militaire sortent les grenadiers, les mitrailleurs, les artilleurs. Les usines belges s'élèvent et bourdonnent tant que bientôt les canons et les munitions peuvent être envoyés en abondance à l'armée qui combat sans relâche. Le service de santé est organisé ; des instituts et des écoles de mutilés sont aménagés. Et là-bas en Afrique les colonnes belges en liaison avec les Français s'emparent du Cameroun. Les troupes du Congo belge, après avoir défendu victorieusement les fontières de la colonie, prennent l'offensive à leur tour et après une campagne difficile, mais irrésistible, entrent triomphalement à Tabora, la capitale de l'Est-Africain allemand.

La patrie est envahie, la moitié de la population supporte le bon plaisir du conquérant qui la comprime et la dévalise, mais le royaume de Belgique est toujours vivant, agissant, redoutable, sur la bonne terre hospitalière de France d'où il a resurgi. Vitalité, énergie, espoir indéfectible, voilà de quoi l'âme belge est composée. Maurice des Ombiaux ne se contente pas de nous montrer des faits et des chiffres, si éloquents soient-ils ; mais quelques chapitres comme « Baerle-Duc », « le soldat belge », « chants de chez nous » révèlent la source intime et profonde de tant de courage, de tant d'obstination. Et ce n'est pas sans tristesse que l'on évoque, en regard de cette âme belge si bien trempée, l'âme vacillante de certain petit neutre.

Même en France, où l'on a pu cependant se rendre compte mieux qu'ailleurs de l'incomparable effort britannique, on rencontre encore des sceptiques qui font des réserves ou des passionnés aveugles.

Comme le dit très bien M. Briggs Davenport dans sa brochure **l'énergie britannique et la guerre**, « la participation britannique, dans la lutte mondiale actuelle, a été comparativement invisible. Mais dans ce silence même et dans cette invisibilité comparative, réside ce qu'il y a de plus terrible, comme le considère quiconque a bien compris ».

L'Allemagne en quarante années a construit une formidable machine de guerre. Mais l'empire britannique n'a eu besoin que de trois années pour en créer une aussi formidable. Et pour y arriver il n'a pas hésité à rompre avec ses traditions les plus sacrées. Il ne faut pas oublier non plus que, tandis qu'il organisait sa magnifique armée, il

avait à surveiller sans trêve toutes les mers, tous les océans du Globe. Devant une pareille réalisation, nos descendants s'étonneront que l'on ait tant de fois reproché à la Grande-Bretagne son inertie et sa lenteur. Mais ce qu'il y a de plus beau, de plus profondément émouvant dans cette préparation inexorable et minutieuse, c'est la collaboration des Dominions. Indes, Canada, Australie, Afrique du Sud, ont rivalisé de courage, d'énergie, de générosité.

Ce sera le triomphe impérissable de la civilisation anglaise.

PAUL AESCHIMANN.

§

Sous le titre **Le Sens des réalités : sagesse des États**, M. René Lote expose *Les leçons politiques de la guerre*, comme le dit son sous-titre, et cet exposé, venant d'un homme qui connaît si profondément l'évolution historique des idées allemandes, mérite d'être médité. « Si l'Allemagne garde sa volonté agressive de fer et d'acier, dit-il, ce ne sont ni les causes économiques et politiques, ce n'est ni le militarisme prussien, ni encore moins la personnalité du Kaiser qui nous en expliqueront la raison profonde, c'est le germanisme. » Et cette opinion est parfaitement soutenable. Si par germanisme on entend ce mélange de violence et de mensonge, cette soif de piller et de détruire que les auteurs latins signalaient déjà chez les Barbares de la forêt hercynienne et qui reparaît d'âge en âge chez leurs descendants, en dépit de la civilisation gréco-romaine, du christianisme, des principes de 1789, du pacifisme, etc., l'Eternelle Allemagne! comme dit M. Victor Bérard, on aura pleinement raison ; et si on entend le désir de dominer et d'asservir, que les anciens Germains n'avaient peut-être pas, puisqu'on les voit prendre toujours une attitude servile vis-à-vis des plus faibles césars, mais qui se développe au cours du Moyen âge et est déjà très visible à la Renaissance, on n'aura pas tort non plus; mais si par germanisme on entend l'ensemble des idées allemandes, philosophiques, morales, religieuses et politico-sociales, qui se constitue au XVIIIe siècle et que M. René Lote a savamment analysé dans son livre *Du Christianisme au Germanisme*, on trouvera des résistances chez tous ceux qui pensent qu'une âme nationale ne vit pas seulement de systèmes idéologiques. La volonté agressive de l'Allemagne qui, encore une fois, est un des traits profonds de la race, s'est surtout développée en Brandebourg et en Prusse dans les luttes séculaires contre les Slaves ; elle a triomphé de la tendance contraire, un moment dominante en Allemagne à l'aurore de notre Révolution, parce que les Français qui s'en réclamaient avaient fait peser avec Napoléon un joug lourd et maladroit sur tous les Allemands, de là le discrédit de nos principes libéraux et démocratiques et l'apothéose de la force brutale ; les

ıilosophes, gens bavards et subtils, n'ont pas été en peine, d'ail-urs, de « justifier » cette force, suivant le mot de Pascal, mais ur rôle n'a été que secondaire, et dans le composé du germanisme, est-à-dire de l'esprit de violence, de pillage et de domination, la remière place appartient à des éléments moins abstraits, à l'orgueil à l'envie d'abord, car il faut en venir avant tout aux vieux péchés ıpitaux, et au chauvinisme exaspéré, et à l'idolâtrie autocratique, au fanatisme militariste, et à la cupidité économique, et enfin à ıction personnelle, voulue, instante du Kaiser pendant un quart de ècle. Si Guillaume II avait mis à modérer son peuple l'obstination transigeante et parfois éloquente qu'il a mise à l'enflammer de aine, d'ambition et d'orgueil, nous n'aurions pas vu cette atroce ıerre. Ce n'est donc pas Kant ni Schleiermacher, ni Hegel, ni ietzsche qu'il faut en rendre responsable, mais Bismarck et Guil-ume, et si l'on veut aussi les fantômes d'Othon le Grand et de Fré-éric Barberousse. L'Allemand a été victime non pas du professeur philosophie, ainsi qu'on le croit, ni du professeur de rhétorique omme nous, ni du professeur de morale, comme l'Anglais, mais du rofesseur d'histoire et de géographie; il n'y a rien d'inoffensif ici-ıs.

La conclusion pratique de ceci, c'est qu'il faudrait se préoccuper, our établir la paix future dans des conditions de stabilité satis-isantes, moins du luthérianisme et du panthéisme et du subjecti-sme, que des institutions politiques et militaires, et de là l'intérêt ı livre de M. Maurice Privat : **Qu'entendez-vous par dé-ruire le militarisme allemand ? ou de la nécessité e la rive gauche du Rhin**. A ne rien cacher, je crois que on peut détruire le militarisme allemand sans posséder la rive gau-ıe du Rhin, celle du Palatinat et des anciens électorats ecclésiasti-ıes, car, bien entendu, celle d'Alsace est en dehors de la contesta-on, et M. Privat est au fond de cet avis, puisqu'il dit en sous-titre : *ıs d'annexions, des protections*. Vouloir s'annexer contre leur ré des pays allemands, même stratégiquement utiles à notre dé-nse, ce serait violer nos propres principes et nous attacher au flanc ıe contre Alsace-Lorraine bien dangereuse. Et je sais bien que eaucoup de nos compatriotes, confiants dans la séduction du génie ançais, dans le rayonnement des idées libérales et démocratiques, dans la probable horreur qu'on aura partout pour le militarisme ısérien, pensent que les gens de Mayence, de Cologne et de Dussel-orf se rallieraient à la France aussi volontiers que leurs grands-res le firent en 1792 et que les grands-pères des Alsaciens l'avaient it au siècle précédent, mais ce sont là hypothèses à l'allemande, et les Rhénans voulaient rester Allemands, il faudrait respecter leur lonté. Seulement, si notre victoire était assez complète pour cela,

nous devrions prendre contre eux toutes les précautions indispensables et l'une de ces précautions consisterait dans l'occupation militaire non seulement de la rive gauche du Rhin, mais du glacis de la rive droite, Bade, Hesse, Nassau, Prusse rhénane et peut-être partie de la Westphalie ; nos garnisons ne s'immisceraient nullement dans les affaires intérieures de ces pays, mais elles tiendraient à suffisante distance du nôtre les ambitions des autres Allemands. Une autre précaution consisterait à organiser la future société des nations sur un plan très large et très libre de décentralisation, et dans les diverses conférences permanentes qui, à défaut de Parlement européen ou mondial, fonctionneront pour des buts techniques et précis, de donner des représentants spéciaux aux provinces ou Etats constituant les grands empires : il pourrait y avoir une vingtaine d'Allemagnes locales, mais celles-ci, étant les unes des autocraties, les autres des démocraties ou des républiques, ne s'entendraient pas toujours et ce serait une grande garantie de paix. Enfin il faudrait, toujours si on le pouvait, imposer aux diverses Allemagnes tant républicaines que monarchistes, des servitudes militaires prolongées pendant au moins 25 ans et peut-être 50 ans : interdiction d'avoir sur leurs territoires des fonderies de canon, de mitrailleuses et des chantiers de construction de cuirassés et de sous-marins ; ce sera un peu le régime que l'Angleterre impose à ses radjahs de l'Inde qui peuvent avoir des armées, mais sans artillerie. L'Allemagne n'aura qu'à s'en prendre à elle-même si elle est mise au régime des peuples contrôlés.

HENRI MAZEL.

§

Le rôle des femmes dans la grande guerre actuelle est assez important pour avoir été étudié par M. Léon Abensour dans un fort volume que publie la librairie Chapelot : **Les Vaillantes** (*héroïnes, martyres et remplaçantes*), toutefois qu'il soit peut-être un peu tôt pour établir le bilan de leurs services. — Après avoir parlé dans l'introduction du mouvement féministe et du devoir qui a incombé aux femmes de remplacer l'élément masculin dans nombre de professions dès la première année du conflit, l'auteur veut bien nous indiquer qu'à la suite du beau mouvement d'abnégation, d'enthousiasme des débuts, les choses de l'existence reprirent en partie leur courant. C'est qu'il n'y avait pas dans le mouvement féministe que les quelques vieux tapons qu'on voyait traîner dans les gares, en costume quasi-monastique, — et feu Mme Dieulafoy, dont le physique, la tenue de vieux gentleman n'étaient pas sans nous rappeler Monsieur Thiers. Les choses se sont placées depuis. La mobilisation, le départ des classes avaient forcé à recourir aux femmes, aux enfants des campagnes pour assurer le sort des récoltes, leur rentrée

t leur transport, — même dans la zone des combats et jusqu'en lgérie. Il y eut à Faux-Fresnay, pendant la retraite de la Marne, ne boulangère improvisée qui travaillait avec sa mère, fendant le ois, pétrissant le pain et en assurant la cuisson. Du moins, c'est un es premiers exemples cités, s'il y en eut d'autres près de Paris, dans 'Aube, en Bretagne, etc. On a fait partout du « féminisme » sans le avoir, par la force des choses, ce qui vaut peut-être mieux que des nanifestations dans la rue, des articles ou des discours. A Paris on a lû employer des femmes au métro, dans les omnibus, les banques; lles vendent les journaux, exercent même des métiers : remouleurs, accommodeurs de porcelaine; on cite des « imprimeuses » ; d'autres sont factrices, employées de chemins de fer; d'autres, encore ans les banques, les ministères, à l'Hôtel-de-Ville. En province nombreuses sont celles qui se trouvent déjà employées ; une jeune institutrice est *mairesse* depuis deux ans dans un endroit du Midi et e trouve conduire les affaires du lieu à la satisfaction générale ; les emmes ont pris place surtout dans l'enseignement, et l'on peut en oir jusque dans les Lycées, où elles savent régenter et conduire de rands dadais de collégiens qui ont presque le poil au menton ; elles ont partout dans l'industrie, la fabrication. Le caoutchouc, a-t-on pu ndiquer, en emploie plus de 2000; les usines de guerre surtout les ccupent ; on cite telle fabrique de munitions qui compte 600 femmes ur 800 employés. Dans tous les travaux dont la pratique peut s'acuérir en quelques heures ou en une journée, — manœuvres, usieuses, petites mains, — elles sont utilisées. On a formé de bonnes uvrières régleuses, pointeuses, etc. — Toutefois, il faudrait savoir les conditions dans lesquelles elles se trouvent, le prix du travail, e l'alimentation, sont en général ce qu'indique l'auteur. J'ai entendu ien des histoires à ce propos, — venant de femmes et d'hommes moilisés dans les usines et je garde quelques doutes. Beaucoup plus ntéressant et meilleur est le rôle des femmes dans l'organisation de Croix-Rouge et des œuvres similaires suscitées par les événements ctuels : assistance aux éclopés ; « le Vêtement du Prisonnier de uerre » ; un « office de renseignements pour les familles dispersées » ; assistance aux femmes par le travail, etc. Le livre parle ensuite de action féministe ; de l'héroïsme féminin, — qui a d'ailleurs été très emarqué — de celles qui ont joué en somme un rôle pendant la uerre ; remplacé les « autorités » absentes dans les endroits envais, comme il est arrivé à Lalobbe (Ardennes), à Nanteuil (Oise), à Moyenmoutier et à Saint-Dié (Vosges), aux Nérets (Seine-et-Marne), Guise (Aisne), à Taisy (Marne) — qui est resté sous le feu depuis sepembre 1915. Il raconte longuement ensuite les choses extraordinaires ccomplies par la sœur Gabrielle de Clermont-en-Argonne, le dévouement de la sœur Julie à Gerbeviller, dont nous avons parlé autre-

fois ; les faits de la Croix-Rouge sous le feu, en Lorraine, pendant la marche des Allemands sur Paris, la bataille de l'Aisne, dans les villes du nord bombardées, — de même que l'histoire de l'héroïne de Loos. — La dernière partie du volume nous parle enfin de la résistance des femmes belges ; de la mobilisation féminine en Angleterre, chez les Serbes, et des femmes soldats en Russie, où elles aspirent à jouer un rôle important. — En principe il est absolument certain que la plupart des femmes, pour les fonctions indiquées au cours de ces récits, — et surtout en ce qui concerne les soins aux blessés et aux malades, pour quoi elles sont acceptées depuis longtemps, — peuvent prendre la place des hommes. Mais elles auraient à s'occuper souvent de choses qui leur sont plutôt étrangères et paraissent en somme susceptibles de la diminuer. L'opposition aux enragées du féminisme qui veulent absolument porter la culotte est peut-être le plus bel hommage que nous puissions rendre à la femme française, — constatation qui n'empêchera pas de lui savoir gré de son dévouement au cours de la période troublée que nous traversons.

Dernière remarque à faire : « Cet ouvrage, dit une note de feuillet de garde, a été exécuté sous la direction d'une « vaillante », Madame Denaint, en l'absence de son mari mobilisé » ; après quoi je chercherai une petite querelle à l'auteur. C'est pour lui dire que l'emploi des mots « faire confiance » (p. 56) est tout au plus permis dans les journaux, mais qu'il est regrettable de les retrouver dans un ouvrage que nous supposons écrit en toute quiétude, car ils sont parfaitement répudiés par la langue française.

L'arrêt de l'invasion allemande du côté d'Ypres et Furnes, sur les derniers lambeaux du territoire belge, demeure un des épisodes de la guerre sur lesquels on reviendra encore bien souvent. M. Jacques Pirenne a publié sur **les Vainqueurs de l'Yser**, — ceux qui culbutèrent dans l'eau et dans la boue les bataillons allemands envoyés sur Calais, — un volume surtout de souvenirs que parsèment de nombreux dessins et croquis de James Thiriar, un de ses compagnons de lutte. — Le livre commence d'ailleurs avec le récit de l'agression allemande, des premiers faits de la campagne. En Belgique il n'y eut pas de grands gestes, pas de discours inutiles, mais des actes Le Belge, dit-il justement, n'est pas un soldat comme le Français, comme devait l'être le *tommie* d'outre-Manche. Il conserve ses mœurs de paysan ou d'ouvrier ; il n'a pas tournure militaire et l'uniforme pour lui, — lorsque nous le retrouvons sur l'Yser, — est souvent réduit à sa plus simple expression ; mais il se bat, et il compatit à la misère des pauvres gens, des « civils » qui se sont trouvés pris dans la tourmente et, sans y participer activement, du moins souffrent de la guerre. Lors de la retraite de Namur, on le vit sur les routes soutenir les femmes, porter les petits qui s'endormaient. Le

oir, on s'arrêtait dans un village, un petit bois, pour partager quelues provisions. Lors de la chute d'Anvers, les troupes en retraite trouvèrent de même mélangées bientôt à des légions de fugitifs orutis de peur et de fatigue ; des femmes moururent en couches sur es chariots ; des villages entiers fuyaient massés autour de quelques rrioles où ils avaient juchés les petits, les vieux, les éclopés, entassé es meubles et des hardes et que tiraient quelques hommes harassés. es soldats, fourbus, portaient encore des paquets, soutenaient de eilles gens, partageaient leurs vivres avec ceux qui n'avaient rien ; le soir, dans une grange, au milieu des troupes, les femmes et enfants reposaient, la tête sur un sac, couverts avec des capotes l'on étendait pour les garantir du froid. — Près du pont de Nieuort l'armée belge enfin s'arrêta et fit tête ; pendant six jours, .000 fantassins du roi Albert, soutenus par une troupe de nos arins, 600 hommes, et quelques pièces de campagne, supportèrent ffort de six divisions allemandes victorieuses. Mais l'incendie des lles, le massacre des populations avaient exaspéré les troupes. Il llait tenir dans la boue, les vêtements en lambeaux, les souliers ulés, sans autre bagage que des paquets de cartouches ; mais l'héoïsme des hommes était fait d'abnégation, d'endurance, de mépris danger, de volonté tenace et surtout de haine. L'Allemagne qui vait voulu régner par la terreur n'a réussi qu'à exaspérer le ressenssement des peuples attaqués. Ce que fut la résistance des Belges doit pas être oublié, même à côté de l'épopée merveilleuse des siliers marins qui les assistèrent. Des compagnies décimées resient quand même sur leurs positions, commandées au besoin par s caporaux. A Tervaete, une poignée d'hommes, sans munitions, rrés sur la digue de l'Yser, s'opposa toute une nuit au passage des llemands qui se trouvèrent refoulés par de continuels corps à corps. Saint Georges, quatre-vingts hommes, dans l'eau jusqu'aux épaus tant les tranchées étaient pleines, défendirent le pont avec acharement ; il n'en revint que sept. Hirsutes, loqueteux, boueux, les elges résistaient quand même, dans les fossés, dans la terre liquide, tout ce qui restait de la patrie perdue. Le soir, les hommes venaient étendre, après la relève, dans une église, sur de la paille jonchant s dalles, malgré le froid, la neige du dehors. — Le soldat belge, ailleurs, on l'a déjà remarqué, a toutes les qualités de la résistance. est courageux, patient, obstiné, même têtu. On l'a vu faire ixante-douze heures de combat sans faiblir et l'on obtient tout de i, affirme M. Jacques Pirenne, en le prenant par l'amour-propre. outefois, s'il est courageux, il est aussi sentimental. Beaucoup de ldats ont adopté, sur le front, un chat ou un chien qui ne les quitte nais ; on en a vu risquer leur vie pour enlever d'une ferme, d'une aison bombardée les bêtes qui s'y trouvaient réunies, — et en

somme les Belges paraissent surtout des hommes simples, parfois brutaux, mais naïfs et bons ; on leur a reproché l'impressionnabilité et le sensualisme, en ajoutant qu'ils sont gros mangeurs et religieux — Cependant le livre de M. Jacques Pirenne donne encore le tableau des villages en West-Flandre, tassés près de leur église, à côté d'une vieille ferme seigneuriale, d'une ancienne maison noble gardant ses poivrières, ses ponts, un parc d'où s'élèvent entre les grands arbres les hautes toitures de l'immeuble. Certaines sont de petits châteaux, aux murs crénelés, percés de meutrières et qui conservaient de précieuses reliques : vieux meubles, armes anciennes, tableaux souvent noircis par le temps. L'invasion militaire est venue porter le trouble, et presque toujours la ruine dans ces milieux si paisibles. On nous montre les villages occupés par les troupes ; la vie dans les cantonnements, les postes ; les quelques distractions de l'arrière, même des cérémonies religieuses : la messe, la Fête-Dieu. Et c'est la physionomie de Furnes en décembre 1914, Furnes devenue capitale de la Belgique et où le roi Albert passe en revue ses troupes ; les combats de Ramscapelle ; l'incendie de Nieuport ; le bombardement et la destruction de Dixmude, — dont l'agonie a été rapportée dans une des belles pages du livre ; la défense du cimetière, et encore des épisodes avec les décors de la région, à Pervyse, Oostkerke, Lampernisse, Caeskerke, — tout le pays inondé par la rupture des digues et où fut arrêtée enfin l'invasion allemande.

Le volume de M. Jacques Pirenne est curieux à plus d'un titre ; il contient beaucoup de choses, — mais qui s'y trouvent un peu pêle-mêle, tant qu'il laisse l'impression d'un travail abondant et touffu, et qu'il faut un effort de classement pour en retirer la substance. Mais on doit bien se dire que c'est un témoignage direct, les choses vues par un des acteurs du drame et consignées avec la fraîcheur des impressions immédiate. — Aussi devra-t-il être gardé pour le témoignage précieux qu'il apporte concernant la première année de la grande guerre actuelle et qu'on devra consulter pour écrire l'histoire de la ruée sur Calais, — dont l'Allemagne n'avait nullement prévu le désagréable et mortifiant avortement dans les marécages de l'Yser.

De M. Levis Mirepois, la librairie Plon a donné un volume de tableaux, de scènes familières, d'épisodes souvent curieux et habilement mouvementés : **Les Campagnes ardentes** (1914-1915). Ce sont les choses du front, des impressions parfois très marquées, comme le *Souvenir de la Marne*, où les troupes de Paris, ignorant encore la retraite de Charleroi et les premières phases de la lutte qui avaient amené les Allemands presque sous la capitale, se jettent en avant bientôt par les villages de la Marne ; chargent l'ennemi ensuite à mesure qu'ils découvrent ces choses et débouchent dans des ha-

eaux où sont entassés des cadavres fauchés par nos canons et dont fétidité empoisonne l'air « si dense qu'on la traverse comme un rrage ». — Puis ce sont des escarmouches, des combats dans le ord, vers Béthune ; le cantonnement chez une fermière revêche, qui nit par s'attendrir, donne son pain et des bolées de cidre ; ce sont s premières tranchées, la vie des troupes dans les postes de guette ; n coup de patte en passant, aussi, à ceux qui ont fait du « poilu » personnage falot que nous connaissons et qu'on évoque avec le cabulaire des tranchées, — cette affectation de vulgarité où l'on veut op voir le symbole de leur rude bravoure. Je mentionnerai encore es guetteurs sacrés », — les sentinelles du front, et aussi les cadavres meurés sur le sol, entre les lignes, et qu'on n'a pu recueillir; des ges sur l'organisation, le ravitaillement de Verdun, avec le panoma du champ de bataille, vu de l'arrière ; les paysages atrocement turés du front ; des ruines de la guerre, — des décombres ! — enre et toujours, dans la Somme reconquise : le désert de la Vicre ; un conte de Noël pour clore le volume et une histoire de « soupe acabre » où la censure a promené ses grands ciseaux, — tant qu'a-c le peu qui subsiste on peut croire que c'était plutôt dégoûtant. — dois ajouter aussi bien que le volume du lieutenant Levis Mire-is est très agréablement écrit et qu'il n'est pas excessif de lui en re compliment, — car cela change quelque peu de la « littérature » guerre, dont bien des publications en somme ne sont que de bonne lonté.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

LA CRISE. — « Les affaires de l'empire entrent dans une phase criue. Mais il est à craindre qu'elles s'arrêtent avant d'avoir franchi pas décisif, et c'est là certainement ce qui peut arriver de pire. » nsi s'exprimait le *Vorwaerts* du samedi 7 juillet, en tête d'un arle qui avait pour titre le mot *Crise*, suivi d'un point d'interroga-n. Depuis lors, les témoignages du malaise profond dont souffre llemagne n'ont fait que se multiplier. Huit jours de crise ont outi au débarquement successif d'une demi-douzaine de ministres ussiens, de trois secrétaires d'Etat de l'empire et enfin à la démis-n du chancelier. Mais il apparaît bien que le « pas décisif » dont le le journal socialiste ne sera pas franchi et que d'autres incidents s graves devront se produire avant que nos ennemis aient retrouvé ens de la réalité. Enregistrons toutefois les péripéties de cette lutte sionnée entre les organes de la couronne et la représentation parentaire. Avant peu, l'effet s'en fera sentir sur la politique de guerre l'Allemagne.

La rentrée du Reichstag avait eu lieu le 5 juillet dans une atmosphère parfaitement sereine. Il s'agissait simplement d'expédier les affaires courantes et de faire voter un nouveau crédit de guerre s'élevant à 15 milliards de marks. On supposait bien que la réforme constitutionnelle, soumise à une commission spéciale, et qui devait être discutée de nouveau en séances plénières, occasionnerait quelques tiraillements. Mais, somme toute, le gouvernement comptait bien s'en tirer sans trop de dommage et clôturer la session au bout de moins de quinze jours. L'habituelle déclaration du chancelier, accompagnée d'une courte discussion sur la politique générale, était même attendue sans aucune curiosité. A tel point que M. Théodore Wolf, en comparant la session du Reichstag à une visite de politesse, dans le *Berliner Tageblatt* du 2 juillet, conseillait à M. de Bethmann-Hollweg de ne pas parler :

Si M. de Bethmann-Hollweg n'a rien de nouveau à nous dire de plus que ce que nous savons déjà, il est inutile qu'il prononce un nouveau discours. Tous les chemins et tous les détours suivis jusqu'à aujourd'hui pour nous conduire à la paix n'ont abouti à rien et les manœuvres tentées en vue d'atteindre ce but ont été autant d'erreurs.

Le conseil s'inspirait d'un sentiment de sollicitude :

... Vieillard !
Si tu n'as rien à dire, il vaudrait mieux te taire.

Tout semblait donc indiquer qu'aucun groupe politique ne voudrait pousser les choses à fond et qu'il ne se passerait rien. Or, ce qui s'est passé dépasse de beaucoup les menus incidents de la politique intérieure qui ont agité l'empire depuis les premiers jours de la guerre.

Vendredi, 6 juillet, la commission principale était réunie, comme d'habitude, pour recevoir les communications confidentielles du gouvernement. Le chancelier était absent et M. Zimmermann, secrétaire d'Etat à l'office des Affaires étrangères, fournissait des explications sur les Etats-Unis et le Mexique, quand M. Erzberger intervint inopinément pour parler de la guerre sous-marine. Déjà le bruit courait depuis quelques jours que ce « suprême instrument de victoire » n'avait pas donné tous les résultats qu'on en attendait. Pour mettre fin à l'inquiétude du peuple allemand le maréchal de Hindenburg était même personnellement entré en scène. Le 2 juillet, il avait fait, par l'entremise de l'agence Wolff, la déclaration suivante au sujet de la « situation actuelle » :

La guerre est gagnée pour nous si nous résistons aux attaques de l'ennemi jusqu'à ce que la guerre sous-marine ait fait son œuvre. Nos sous-marins font de bon travail ; ils détruisent les conditions vitales de nos ennemis plus radicalement que nous le pensions. Dans un temps qui n'est pas éloigné nos ennemis seront forcés à la paix...

On juge de l'effet que firent quatre jours plus tard les révélations du député catholique sur ses confrères, endormis dans une confiance aveugle par les paroles rassurantes de l'invincible maréchal. Ce fut le plus complet désarroi ! Le lendemain samedi, M. Erzberger précisa ses informations et se livra à un véritable réquisitoire contre le gouvernement. Selon lui la guerre sous-marine non seulement n'avait pas donné les résultats qu'on en attendait, elle avait encore soulevé le monde entier contre l'Allemagne, de sorte que toute négociation de paix était devenue impossible.

Après que le ministre de la guerre eut affirmé que la marine allemande avait entièrement répondu aux espoirs que l'on avait mis en elle, le chancelier, cette fois-ci présent à la séance, fit un discours de vingt minutes, au cours duquel il reprenait point par point les arguments dont il s'était déjà servi il y a trois mois. Il ne parvint pas à effacer l'impression fâcheuse qui avait été produite par l'intervention du député centriste. « Un vent de folie souffle sur l'assemblée ! » devait s'écrier à la fin de la séance le comte Westarp, en exhortant ses collègues à une attitude plus patriotique.

M. Erzberger, revenant à la charge, se livra à un véritable réquisitoire contre le gouvernement. Selon lui, il convenait de tirer les conséquences de la situation générale en révisant les buts de guerre, conformément à la formule de M. Scheidemann :

> Le parti socialiste majoritaire allemand demande pour continuer à soutenir le gouvernement que ce dernier fasse une déclaration contre toute politique d'annexion et promette d'introduire le égime parlementaire, car le développement de la démocratie allemande est en marche et rien ne pourra l'arrêter. Le gouvernement maintient-il son point de vue du 4 août 1914 d'après lequel il déclarait entreprendre une guerre défensive ?

Au moment où M. Erzberger parlait à la commission il avait rallié à son point de vue la grande majorité des membres du centre. Il ne faut pas perdre de vue l'importance de ce revirement, si l'on veut comprendre les événements qui se succédèrent avec une rapidité extraordinaire pendant la semaine qui suivit. On a essayé, même dans la presse française, d'atténuer le rôle de ce personnage, en rappelant que, depuis quelques mois, il s'est chargé, dans les milieux catholiques neutres, du rôle que joue M. Scheidemann auprès des socialistes. Mais c'est précisément comme courtier du pacifisme, comme agent de la « paix blanche », que M. Erzberger est arrivé à la conviction que l'Allemagne, pour échapper au désastre, doit diminuer ses prétentions et faire d'accord avec les élus de la nation des propositions de paix raisonnables.

Les Alliés ne se laisseraient pas prendre à ce nouveau piège, mais il n'en est pas moins très significatif que, sous la pression des événements, la majorité des Allemands tend à abandonner son rêve d'hé-

gémonie universelle. Une succession de déceptions leur a fait entrevoir la nécessité de liquider rapidement la guerre, s'ils veulent s'en tirer sans trop de dommage. M. Erzberger a parlé de la guerre sous-marine, parce que, de toutes les chimères allemandes, celle-là est la plus tenace. Il aurait pu rappeler en même temps l'échec de Stockholm, la reprise de l'offensive russe et le débarquement des Américains en France, événements qui tous concourent à affermir la position de l'Entente.

La *Germania* du 9 juillet a tenu à expliquer par le détail le mécanisme de la manœuvre Erzberger. Selon ce député, la proposition de paix du 12 décembre a échoué parce qu'elle était faite au nom du parti de la guerre ; une déclaration du Reichstag, émanation du peuple allemand, une démocratisation des institutions serait, au contraire, de nature à amener une paix de conciliation. L'institution d'un ministère parlementaire et du suffrage universel blanchirait l'Allemagne aux yeux du monde et lui permettrait de faire figure pour sa rentrée dans la société des nations. En d'autres termes, au lieu de se séparer de son gouvernement, de se désolidariser d'avec les Hohenzollern, le peuple allemand partagerait les responsabilités avec ses dirigeants, mais affirmerait qu'il n'a jamais fait qu'une guerre défensive.

Tandis que les quatre groupes principaux du Reichstag (nationaux-libéraux, centristes, radicaux et socialistes majoritaires), à l'exclusion des conservateurs, s'efforçaient de se mettre d'accord, en vue d'un ordre du jour modéré qui serait de nature à provoquer un accord avec le chancelier, les organes de la couronne ne demeuraient pas inactifs. L'empereur se livrait à de longs conciliabules avec le chancelier, trois conseils de couronne, tenus successivement, semblaient indiquer que des événements graves se préparaient. Il paraissait certain qu'une forte orientation à gauche était esquissée et que les pouvoirs publics, malgré l'opposition irréductible du parti militaire, ne pourraient plus tenir tête à la poussée parlementaire. Aussi apprenait-on successivement la démission de la plupart des ministres prussiens. Déjà les journaux libéraux exultaient. Dès le dimanche 8, le *Vorwaerts* avait intitulé son premier article : « Vérité et Liberté ». La *Gazette de Francfort* qui, après une éclipse de quelques semaines, avait obtenu l'autorisation, depuis le 5, de publier de nouveau des articles de tête, après s'être répandue plusieurs jours de suite en amères récriminations contre la censure et la politique de guerre, écrivait le lundi 9 juillet :

Une chose est déjà claire : les derniers jours ont apporté un effondrement sans exemple de la politique d'illusion des pangermanistes ou, pour parler grossièrement, de la charlatanerie *alldeutsch*. Aucun parti politique n'en avait connu de pareil jusqu'à présent.

La suite, écrite de la même encre, constituait un abatage vigoureux de la politique annexionniste et annonçait qu'on n'aurait plus le spectacle des « gestes déments des hachischéens politiques ». Il est vrai que la *Gazette* ajoutait comme correctif que « la situation militaire est bonne », ce qui peut paraître assez inattendu.

Le même jour, M. Théodore Wolf écrivait dans le *Berliner Tageblatt* :

De quoi s'agit-il? Tout d'abord de ne plus voir toujours les choses, sur terre et sur mer, à travers un brouillard; d'attacher plus de prix, après trois ans de guerre, à la vérité qu'à la peinture en beau et enfin de tirer, non pas avec les nerfs, mais de sang-froid, la conclusion des faits.

Et il concluait en ajoutant que seule l'introduction du système parlementaire pouvait rapprocher la date de la paix.

L'idée qu'une « parlementarisation » des institutions politiques se préparait fut encore renforcée, quand l'empereur lança, le mercredi 11 juillet, un rescrit à M. de Bethmann, en sa qualité de président du ministère d'Etat prussien, lui annonçant que, pour faire suite au fameux « rescrit de Pâques », il allait soumettre à la Chambre prussienne un projet de loi introduisant dès maintenant le « droit de vote égal » en remplacement du système des classes.

Pendant les premiers jours de la semaine, la situation de M. de Bethmann-Hollweg semblait plutôt s'être renforcée. Isolé des ministres réactionnaires qui avaient donné leur démission, il apparaissait comme l'homme prédestiné à entreprendre les réformes que tout le monde prévoyait. Il paraissait évident en outre, après la publication du rescrit impérial, qu'il continuerait à jouir, comme on dit là-bas, de la confiance de son souverain. « Tout semble indiquer, écrivait dans sa feuille de mercredi matin le *Berliner Tageblatt*, qu'une crise du chancelier est provisoirement écartée. » Mais dans la feuille du soir apparaissait déjà une note différente : « M. de Bethmann ne pourra conserver son poste que s'il accepte les revendications de la majorité parlementaire et s'il les exécute loyalement. » De plus, les événements prenaient soudain aux yeux des Allemands des proportions si colossales que la personnalité du chancelier était complètement rejetée dans l'ombre. « A la situation actuelle, il faut un homme nouveau qui n'ait pas à supporter le poids des charges du passé », écrivait le *Vorwaerts*.

A droite, la fronde contre le chancelier se poursuivait, en outre, avec une recrudescence d'énergie. Les ministres démissionnaires le faisaient attaquer dans des feuilles dévouées à leur politique. On lui rappelait dans le *Lokal-Anzeiger* qu'il est l'homme au « chiffon de papier », en affirmant que jamais les Alliés ne consentiraient à négocier avec lui. Les nationaux-libéraux n'étaient pas plus indulgents et la *Gazette de Voss* elle-même attribuait l'aggravation

de l'état de chose au fait que M. de Bethmann cherchait avant tout à se couvrir lui-même devant l'Empereur.

C'est alors que se produisirent successivement trois coups de théâtre qui, dans l'espace de deux jours, modifièrent complètement la situation et qui firent table rase de toutes les combinaisons,

L'empereur étant rentré dans les coulisses, le prince impérial, venu spécialement à Berlin, présida un conseil de la couronne et fit comprendre aux membres du gouvernement qu'en accédant aux désirs du Reichstag, ils faisaient complètement fausse route. Il convenait de ne pas engager l'avenir et de « fixer les limites des concessions que la couronne accepterait de faire ». Hindenburg et Ludendorff, revenus également dans la capitale, l'encouragèrent dans sa résistance. Le kronprinz manda ensuite les chefs de groupes et il faut croire qu'il les tança vertement, car il semble bien qu'ils aient renoncé à prendre des airs avantageux de futurs ministres.

En même temps on apprenait que l'accord était rompu entre les quatre groupes parlementaires. Après quelques jours de réflexion, les députés bavarois du centre s'étaient prononcés contre un programme de paix modérée. La *Gazette populaire de Cologne*, organe des catholiques rhénans, n'acceptait pas non plus la formule pacifiste de M. Erzberger. Les nationaux-libéraux, encouragés à la résistance par une importante fraction du centre, se ralliaient à une nouvelle formule, proposée par le professeur van Calker, et qui proclamait la volonté absolue de tenir et de vaincre. C'était la répétition de ce qui s'était passé au mois de décembre 1913, après la première interpellation sur les affaires de Saverne.

Enfin vendredi soir, 13 juillet, M. de Bethmann-Hollweg était démissionnaire. La nomination de son successeur, M. Georges Michaelis, jusqu'à présent secrétaire d'Etat pour le ravitaillement, était destinée à préparer une reculade sur toute la ligne. En tous les cas ceux qui saluaient déjà l'aurore d'une Allemagne parlementaire et démocratique en sont maintenant pour leur frais. Le retour offensif des conservateurs a ruiné momentanément les espérances des courtiers pacifistes qui attendaient le salut de l'Allemagne d'une attitude un peu moins orgueilleuse.

Deux tendances incompatibles se partagent l'Allemagne : d'une part la caste militaire qui a voulu et préparé la guerre, d'autre part la masse crédule du peuple qui a escompté les profits de la guerre et que le doute angoisse. L'illusion du succès militaire permettait seule de les tenir en équilibre. Nous venons d'assister pendant huit jours à une joute impressionnante. N'y voyons que la première phase d'une évolution profonde de l'empire allemand dont les effets se feront sentir encore longtemps après la paix. M. Mathias Erzberger a donné à ses compatriotes un premier avertissement qui n'a pas

été écouté. Dans quelques mois, dans quelques semaines peut-être, d'autres Allemands parleront sans doute avec plus de précision. Nous savons que, quoi qu'il arrive, il est trop tard pour reculer : l'Allemagne suivra sa destinée inéluctable. Mais, à mesure que l'échéance fatale approche, les convulsions de nos ennemis nous offriront un spectacle plus intéressant.

HENRI ALBERT.

§

Belgique.

L'ADMIRABLE MANIFESTE DES SOCIALISTES BELGES. — Dans ma dernière chronique du « Mercure de France », j'affirmais que la grande majorité des socialistes belges se prononcerait contre toute conversation avec les socialistes allemands. Je ne m'étais pas trompé : les propos que de simples militants m'avaient tenus, les informations que je reçois de Belgique, la connaissance que j'ai de l'âme belge, les preuves de patriotisme, de courage et d'amour de son indépendance qu'à données mon pays, tous ces éléments me fortifiaient dans la conviction que la tendance Vandervelde l'emporterait sur la tendance Huysmans.

C'est le Président de l'Internationale qui a eu le dessus sur le secrétaire du Bureau, c'est l'esprit d'humaine justice qui a vaincu les intrigues et la scolastique du maigrelet dévoré d'ambition et crispé d'orgueil qui joue son Julien Sorel au milieu de l'immense cataclysme.

Le rôle qu'a osé assumer Emile Vandervelde le hausse aux plus hautes proportions. Avant de condamner les socialistes allemands, il avait minutieusement pesé le pour et le contre de leur attitude du 4 août 1914. Sans doute, s'était-il mis spontanément à la disposition du gouvernement de la Défense nationale belge, lui apportant le concours de son autorité de chef d'un grand parti. Mais il n'oubliait pas l'Internationale ouvrière dont il est le Président, les principes dont il a accepté la garde, les convictions qui ont guidé sa vie.

Le Président Wilson, toutes proportions gardées, eut naguère des hésitations analogues et nos impatiences ne comprirent pas non plus tout de suite ses hésitations de démocrate et de pacifiste.

Emile Vandervelde, lui, accordait aux socialistes allemands des circonstances atténuantes du fait qu'au moment de la déclaration de guerre, les Cosaques de l'absolutisme russe menaçaient les frontières allemandes. Il garda longtemps, plus longtemps que n'eût pu le faire supposer son sens des réalités, ses illusions internationalistes : au moment des déportations de nos ouvriers, ne s'adressa-t-il pas pour les faire cesser à *tous* les partis socialistes, c'est-à-dire aux austro-allemands comme aux autres, alors qu'il savait parfaitement, puis-

que l'expression est de lui, que les protestations de ces socialistes-là ne peuvent être que « vagues et platoniques »?

Puisque, ici même, j'ai formulé ces réserves sur mon éminent compatriote, je n'en suis que plus à l'aise pour exprimer l'immense joie, qu'avec tous mes amis belges de Paris, j'ai éprouvée en lisant le Manifeste signé de son nom et de celui de Louis de Brouckère, qu'Emile Vandervelde a remis au bureau hollando-scandinave auquel M. Camille Huysmans sert de scribe, en espérant mieux. (*A noter et à rappeler que M. Camille Huysmans n'est ni hollandais ni scandinave, qu'il est député de Bruxelles et qu'il fait à Stockholm emploi de secrétaire sous la direction du hollandais germanophile Trœlstra !*)

Ce manifeste est, en réalité, le plus ferme, le plus concis, le plus motivé et le plus écrasant des réquisitoires contre les crimes allemands. Celui qui le prononce, Emile Vandervelde, est le plus qualifié des juges, puisque l'Internationale d'avant guerre l'avait choisi pour être son arbitre suprême et que ce poste de Président de l'Internationale, en quelque sorte d'incarnation de la conscience ouvrière mondiale, nulle voix, sauf peut-être celle de M. Camille Huysmans qui convoite sa succession, ne s'est élevée pour l'en déclarer indigne.

Ce fut pour nous, déclare-t-il, une tristesse de constater que les leaders allemands, que nous avons considérés jusqu'avant la guerre comme des frères, *se sont associés* à l'agression *méditée* contre notre pays par leur gouvernement et *se sont associés aux pillages et aux meurtres,* et ont raillé insolement notre *crédulité* internationaliste... Et c'est pourquoi, conclut-il avec un noble courage intellectuel qui tranche dans le vif des sophismes dont certains suspects s'efforcent depuis des mois et des mois de nous désagréger l'entendement, les socialistes belges déclarent qu'ils ne sauraient dans les circonstances présentes s'associer à la conférence *à laquelle seraient admises sans conditions toutes les fractions affiliées au Bureau socialiste international et s'élèvent à nouveau contre les majoritaires qui se font les suppôts des Hohenzollern contre toute velléité d'émancipation et de révolte.*

Si l'on veut causer, le Président de l'Internationale y met une condition et elle est à retenir : c'est que les socialistes allemands, « renonçant à leurs errements actuels, *prennent ouvertement parti contre leur Empereur* ».

En effet, ce serait la seule pierre de touche et l'on ne saurait parler avec plus de netteté.

Pour ce qui est des responsabilités de la guerre, le chef des socialistes belges déclare au nom de son parti qu'il accepte les déclarations de la conférence des socialistes alliés à Londres en 1915, c'est-à-dire que, « reconnaissant que tous les gouvernements capitalistes ont une part de responsabilité, *nous constatons que l'initiative de l'agression*

ne pèse que sur les dirigeants des puissances centrales. Et il constate, « non sans plaisir », que « nous voyons des minoritaires allemands, tels Haase et Bernstein, se ranger à notre opinion sur ce point ».

M. Emile Vandervelde ne tombe pas dans le piège de la formule équivoque « sans annexions ni indemnités ». Il a le cerveau bien fait, le sens de la clarté, sait remettre les choses au point. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir trouvé la belle formule lumineuse au sujet de la reprise de l'Alsace-Lorraine : « *Ce ne serait pas une annexion, mais une désannexion.* »

Pour en revenir au point de vue spécifiquement belge, son opinion est qu'une indemnité, une large indemnité s'impose, proportionnée aux dommages subis, sans quoi « *la plus grande partie de la population ouvrière serait condamnée pendant de longues années à la misère et au chômage : elle ne pourrait échapper à la mort que par une émigration en masse* ».

Et que les primaires qui répètent des phraséologies sentimentales et humanitaires, qui bêlent d'un amour veule et sans objet, qui crient : « Pas de représailles », qui seraient tout prêts à se jeter dans les bras d'un Scheidemann ou d'un Sudekum, que ces « poires » stupides et dangereuses par leur contamination, ne s'imaginent pas qu'elles peuvent se réclamer de l'autorité du Maître de l'Internationale :

Nous ne rêvons pas de revanche, déclare-t-il, nous ne demandons pas que l'Allemagne soit opprimée à son tour : mais nous voulons la libérer de la pression impérialiste en nous libérant nous-mêmes. *Toutes les mesures de guerre économique contre la confédération germanique seraient justifiées si elles étaient dirigées contre l'Empire des Hohenzollern ; elles ne seraient pas convenables si nous avions en face de nous une Allemagne nouvelle et régénérée.*

L'avertissement ainsi donné aux chefs socialistes transfuges, à ceux qui, pour faire le jeu de leur Kaiser de proie, ont fait couler tant de sang prolétaire, est un avertissement net et franc. A ces Messieurs de décider de leur sort et de celui du peuple dont ils se targuent d'être les meneurs et qu'ils ont effectivement mené... à la plus épouvantable et à la plus désastreuse boucherie.

En fait de « désannexions », il en est deux qu'Emile Vandervelde accepte, d'accord avec le sentiment national belge : les villages wallons absorbés par la Prusse rhénane après Waterloo et la partie de notre Luxembourg séparée de nous en 1839 et érigée en Grand-Duché pour le plus grand profit de la prussification.

Ce noble réquisitoire réconforte le cœur des Belges en exil. Il es une satisfaction plénière à l'esprit de justice international.

Vandervelde dissipe les miasmes suspects de l'agression « paci-

fiste » actuelle des Boches, comme le général Léman avait retardé en 1914 leur coup brusqué. C'est une nouvelle fierté qui s'ajoute aux fastes belges.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Suisse.

LES SUITES DE L'AFFAIRE HOFFMANN.—Depuis la disparition de M. Hoffmann de la scène politique fédérale, où il occupait le rôle le plus en vue et tenait l'emploi de premier ténor, avec M. von Romberg comme souffleur et sous la direction du kapellmeister de Berlin, depuis cette chute retentissante sous les sifflets, et bien que, jusqu'ici, aucune sanction n'ait été prise ni contre lui, ni contre aucun de ses coryphées ou de ses choristes, il est certain qu'un nouveau répertoire prend l'affiche au Palais fédéral, qu'on y entend une autre musique et qu'on y a brusquement interrompu l'opéra wagnérien qui s'y exécutait et où les oreilles mélomanes pouvaient aisément reconnaître les leitmotivs prestigieux de l'*Or du Rhin*, de *Siegfried* ou même des *Maîtres Chanteurs*; et si quelques thèmes bayreuthiens doivent continuer à s'y faire ouïr, ce ne seront plus désormais, espérons-le, que les harmonies funèbres du *Crépuscule des Dieux*.

Le scandale fut énorme, pendant quarante-huit heures. Si bien qu'effrayé des proportions qu'il prenait, le président de la Confédération, M. Schulthess, qui n'avait pas hésité, à la première heure, à déchaîner sur le coupable le tonnerre inattendu du *Bund*, crut devoir, par une déconcertante palinodie, couvrir de fleurs sa retraite précipitée. « Nous nous séparons de lui, — assura-t-il dans la déclaration officielle du gouvernement, — avec des sentiments de douleur. Par son intelligence, sa force de travail et son dévouement, il a rendu au pays, en cette époque difficile, des services inestimables. La pureté de ses sentiments ne fait aucun doute ; il n'a voulu agir que dans l'intérêt du pays. » Sur quoi, le Conseil national, renonçant à s'enquérir de quel « pays » il s'agissait, jugea devoir s'interdire toute discussion et se borner à « prendre acte avec approbation de la lettre de démission de M. Hoffmann et de la déclaration du Conseil fédéral ».

Mais pendant que Berne, assommé, enregistrait ainsi le cataclysme et que la Suisse allemande, effondrée, cherchait à revenir de son étourdissement, la Suisse latine, toutes digues rompues, donnait libre cours à son indignation. Pendant ces quarante-huit heures, la presse romande fut, enfin, belle à voir. Jusque dans les journaux les plus timorés, la véhémence gonfla ses ondes le long de colonnes étonnées ; le bon sens, le jugement sain, le clair et vigoureux patriotisme, si longtemps méconnus, eurent un instant leur revanche. On voyait, on respirait enfin. La lumière, imprévue, succédait aux ténèbres,

voulues. L'éclair déchirait la nuée. L'orage éclatait. Les louanges hyperboliques, les marques de confiance aveugle accordées pendant trois ans à celui qui, en la criminelle année 1914, se trouvait président de la Confédération, se changeaient en une pluie de pierres dont il n'était plus bon qu'à être lapidé. La candidature réparatrice Ador était posée, son élection impérieusement exigée. A Genève, un formidable meeting, vibrant de colère, s'assemblait, comme aux anciens temps, sur la place du Molard. Un orateur ayant désigné la résidence d'un des chefs du grand espionnage allemand, le nommé von Blome, la foule s'y portait. « Livrez-le-nous ! A mort ! » hurlait-on. On entendit retentir terriblement le vieux cri genevois : « Au lac ! » Et on aurait certainement fait subir à l'espion ce fâcheux parti, si le vilain sire n'avait eu la providentielle idée de déguerpir quelques jours plus tôt. Ne pouvant avoir la peau du drôle, on se rabattit sur quelques écussons de consulats germano-turcs, qu'on fut décrocher. Et tandis que ces scènes mouvementées se filmaient à Genève, à Lausanne on préparait ostensiblement la révolution, pour le cas où, défi à l'opinion, un allemand aurait été nommé au siège à repourvoir.

Mais tout ce brasillement ne devait guère durer. Comme toujours, en Suisse, les seaux sont prêts, bien alignés, aux couleurs cantonales ou fédérales, sous leur auvent de tôle, pour être déversés sur les foyers dangereux aux premières lueurs d'incendie. Semblablement à ce qui s'était vu lors de l'affaire des colonels, une fois passée la première vague de feu et dévorées les flammèches, les extincteurs, amenés et brandis, se mirent en devoir de réduire le désastre et procédèrent avec ensemble à l'œuvre bien helvétique de l'étouffement.

Il s'agissait tout d'abord de sauver le Conseil fédéral. Pour cela, M. Shulthess fut promu tabou, remplaçant immédiatement dans la confiance et l'adoration universelle l'idole hoffmannesque déchue de son autel. Le nouveau dieu hérita des privilèges sacrés du fétiche tombé en poussière ; ses moindres affirmations furent reçues comme dogmes, et l'on adopta aussitôt sa thèse de l'innocence du Conseil fédéral et de l'ignorance absolue où se trouvaient les six autres pontifes des génuflexions germanophiles du faux prêtre.

Jusque dans la *Gazette de Lausanne*, pourtant si sceptique, cette foi se confessa. Le Dr Langie, l'Œdipe du procès de Zurich, ayant élevé à ce sujet quelques doutes impies, y fut rappelé vertement à la nouvelle orthodoxie (1), et le colonel Secretan, directeur de ce jour-

(1) « Les faits allégués par M. Langie ont été démentis de la façon la plus énergique et la plus nette par M. Schulthess... M. Langie demande des explications franches et nettes. Elles ont été données par M. Schulthess... On nous permettra de nous en tenir aux déclarations sans équivoque possible du président de la Confédération. » Le *Genevois*, de son côté, déclarait : « M. Schulthess n'a

nal, n'hésita pas à écrire de sa meilleure plume romande : « Je me demande quelle peut être, dans le moment actuel et en pleine crise, l'utilité de manifestations populaires de protestation et d'articles de journaux demandant la démission du Conseil fédéral. »

Il est cependant certain que le Conseil fédéral était au courant de toute la politique de M. Hoffmann et qu'il l'approuvait. Peut-être — et même évidemment — n'en connaissait-il pas les menus détails, et l'envoi d'une dépêche chiffrée au conseiller national Robert Grimm, en mission officieuse allemande à Pétrograd, était un de ces détails. Mais dans son orientation générale, la politique suivie par M. Hoff- était celle même du Conseil fédéral : politique, contraire à la neutralité, de rapports étroits avec l'Allemagne, de services perpétuels rendus aux empires du centre, d'entente avec la Wilhelmstrasse qui disposait de la diplomatie suisse, de négociations et de tentatives dans tous les domaines et dans tous les pays en vue de la paix allemande et des buts allemands.

On l'a parfaitement vu lors des longues et complexes intrigues du Doctor Ritter à Washington, qui furent rendues presque publiques et au cours desquelles M. Hoffmann ne fut nullement inquiété par ses collègues. Pour ce qui concerne la manœuvre de Russie, tendant à la sophistication de la révolution et à la paix séparée, il est bien clair que le Conseil fédéral n'était ignorant de rien, du moins dans l'ensemble, puisque c'est un autre de ses membres, le conseiller fédéral Edouard Muller, qui avait négocié avec l'Allemagne le voyage de Lénine, d'Apfelbaum, dit Zinovief, et de leur bande de défaitistes. Que, pour les moyens de réalisation de cette politique, Hoffmann eût plus ou moins carte blanche, cela ne change rien à la responsabilité plénière du Conseil fédéral. Aussi ne saurait-on que souscrire à ce jugement sévère du *Morning Post*, commentant l'affaire Hoffmann, malgré la protestation qu'a cru devoir adresser ensuite à ce journal le ministre de Suisse à Londres, M. Carlin :

Que les membres du Conseil fédéral aient ignoré ou non les tendances germanophiles d'Hoffmann, il reste acquis que ce dernier a abusé de sa situation officielle pour transmettre à la Rusie des ouvertures allemandes et le Conseil fédéral partage sa responsabilité. Le désaveu de M. Schulthess vient un peu tard ; il est indubitable que MM. Hoffmann et Grimm sont des agents allemands. Leur but réel est maintenant bien net, mais en essayant de le réaliser ils ont compromis gravement le gouvernement suisse. Quelles que soient ses excuses et ses explications, le gouvernement suisse se trouve dans la situation d'avoir acquiescé sciemment ou non à ce qu'un de ses membres dirigeât des négociations en faveur d'un groupe de belligérants, ce qui est un acte sortant de la neutralité.

donné à quiconque le droit de douter de son absolue correction. » Je cite exprès les organes les plus éloignés du fetichisme fédéral : qu'on juge des autres !

Le Conseil fédéral semble croire que les Alliés accepteront tous les affronts des puissances neutres ; cependant nous sommes convaincus que l'attitude du Conseil fédéral aurait été toute différente si l'Allemagne avait été l'offensée. Il est grand temps de faire comprendre aux neutres que, quoique les Alliés n'emploient pas les méthodes allemandes, ils exigent l'observation des traités et l'impartiale interprétation de la neutralité (1).

Il est vrai qu'un certain désaccord existait depuis quelques mois entre MM. Schulthess et Hoffmann. Nous en avons observé les premiers symptômes lors de l'affaire de la note pour la paix, en décembre dernier. M. Schulthess avait cessé de croire à la victoire de l'Allemagne. Tout en approuvant les efforts de son collègue pour prêter secours à l'empire en déconfiture et l'aider à se tirer le moins désavantageusement possible de sa sinistre aventure, peut-être trouvait-il qu'il y allait un peu trop imprudemment et risquait de discréditer la Suisse du côté de l'Entente, dont les chances commençaient à devoir être considérées. Mais M. Hoffmann avait pour lui la majorité du Conseil. Nous ne savons si les opérations Ritter avaient provoqué de nouvelles altercations. Quoi qu'il en soit, l'autorité de M. Hoffmann restait entière et, s'il n'avait accidentellement glissé sur la pelure d'orange d'un message surpris et déchiffré par l'ennemi, nul doute qu'il ne fût resté longtemps encore à la tête de son département, avec la connivence du Conseil, la complaisance de M. Schulthess et à la béate satisfaction du pays.

Personnelle, si l'on veut, par certains de ses côtés d'exécution, la politique de M. Hoffmann n'en demeurait pas moins celle du Conseil fédéral, qui l'entérinait.

Le Conseil fédéral hors de cause, il fallait encore faire croire qu'Il avait été unanime dans sa réprobation de l'acte soi-disant personnel d'Hoffmann et qu'il ne s'était trouvé aucun de ses membres pour ne pas avoir conclu sur l'heure, dès le 18 juin, à la nécessité de la démission du maladroit. C'était le contraire de la réalité, car trois conseiller, MM. Forrer, Muller et Calonder, ceux mêmes qui s'étaient déjà trouvés derrière M. Hoffmann lors de son premier conflit avec M. Schulthess, ne voulaient prendre aucune décision immédiate et, re-

(1) Voici l'essentiel de la « rectification » de M. Carlin :

« Si M. Schulthess déclare au Parlement que les membres du Conseil n'ont pas eu connaissance de la démarche de M. Hoffmann, il est injuste de suggérer que « tel peut ou ne peut pas être le cas ». De plus, le désaveu n'a pas été tardif, mais il a été fait par M. Schulthess à la première occasion possible et dès que l'incident a été connu du Conseil fédéral. Enfin les déclarations de M. Schulthess, l'attitude du Parlement et du gouvernement suisse, ainsi que les manifestations de l'opinion publique dans toute la Suisse, constituent une répudiation formelle et complète de la démarche de M. Hoffmann. »

Si cette répudiation avait été si complète, M. Carlin, un des agents les plus dévoués d'Hoffmann, ne serait plus aujourd'hui à Londres. Au reste, en publiant cette lettre, le *Morning Post* déclarait qu'il ne voyait pas de raison pour retirer un seul mot de son commentaire.

nonçant pour l'occasion à leurs pleins pouvoirs, parlaient de consulter les chefs des groupes parlementaires, l'un même, M. Forrer, proposant que le gouvernement fit cause commune avec M. Hoffmann, qui n'avait pas encore donné sa démission et s'était borné à remettre son portefeuille à la disposition de ses collègues (1). Ce ne fut que le lendemain, devant l'agitation qui commençait à se produire, que la démission fut décidée, puis proclamée au milieu des fleurs de rhétorique de M. Schulthess et des remerciements éperdus au démissionnaire pour les « inoubliables services » rendus au pays. On n'en fit pas moins, quelques jours plus tard, passer un démenti officiel déclarant « dénuée de tout fondement la nouvelle que le Conseil fédéral s'était partagé en deux moitiés dans la question de la démission », et aujourd'hui toute la Suisse feint de croire à la fausseté des bruits de désaccord qui avaient circulé. MM. Forrer, Muller et Calonder resteront conseillers fédéraux.

Pour le général Wille et son chef d'état-major, le colonel von Sprecher, il n'en a pas été différemment. Pour calmer l'opinion qui avait considéré la mise à la retraite de ces deux personnages comme nécessaire, on a simplement laissé entendre que cette mesure était acquise en principe, mais qu'on ne voulait pas laisser éclabousser ces prestigieux galonnés de la boue du scandale Hoffmann-Grimm et qu'ils seraient sacrifiés plus tard, sur un prétexte honorable. Attendons sous l'orme.

Enfin le flot de l'eau rédemptrice ne manqua pas d'être dirigé sur M. Hoffmann lui-même. Ce n'était plus un crime qu'il avait commis, mais une faute bien vénielle et qui se parait des meilleures intentions. Il n'avait pas cherché à détourner la Russie de ses alliances, il avait seulement essayé de travailler au rapprochement de la paix générale, ce qui était dans le meilleur intérêt national de la Suisse. Il avait été victime d'un guet-apens, et les misérables étaient ceux qui avaient eu le front d'intercepter une dépêche d'Etat et l'audace de la déchiffrer. « Le fait d'avoir télégraphié, s'écriait M. Usteri, député au Conseil des Etats, dans une assemblée zurichoise, constitue peut-être une erreur plus grave que le contenu même de la dépêche. » A Saint-Gall, une assemblée radicale adoptait à l'unanimité

(1) Au sujet de la proposition de M. Forrer, le *Berner Tagblatt* écrivait :
« Cette proposition honorable, digne d'un loyal magistrat suisse, aurait sûrement rencontré l'approbation unanime du peuple, ou tout au moins de cette partie du peuple animée du véritable esprit suisse. Elle aurait d'un coup ramené au Conseil fédéral la confiance ébranlée du peuple suisse. Notre peuple ne peut voir dans l'action de M. Hoffmann en faveur d'un rapprochement entre les puissances centrales et la Russie aucune faute. Le mode d'action était mal choisi, mais l'intention était excellente. Nous devons proclamer bien haut que nous, Suisses, qui souffrons durement de la guerre, avons le droit de faire tout ce qui est en notre pouvoir pour rétablir la paix. En conséquence, laisser tomber un homme comme M. Hoffmann, nous ne pouvons admettre que ce soit juste et nous y voyons une erreur dont l'Entente ne manquera pas de tirer parti. »

une résolution dans laquelle elle déclarait qu'« elle avait pris connaissance avec un profond regret des motifs qui avaient amené M. Hoffmann à se retirer, lui exprimait ses remerciements et sa pleine confiance et lui adressait l'assurance de sa reconnaissance et de son inébranlable respect ». On essayait de faire dévier sur les manifestations de Genève, de Lausanne et du Tessin le trouble et le mécontentement de l'âme populaire, et on lançait des appels où se lisaient des phrases de ce genre :

Si nos confédérés ne se rendent pas compte de l'irritation et de l'indignation croissantes qui s'emparent de toute la population de la Suisse orientale, sans distinction de partis, de tous les côtés et de toutes les régions on réclame la convocation, en réponse à ces manifestations, de grandes assemblées populaires suisses-allemandes.

A Paris, M. Lardy, ministre de Suisse, déclarait à un représentant du *Journal* :

Personne ne soupçonne le haut magistrat qui disparaît d'avoir été mu par d'autres mobiles que le désir de voir mettre un terme aux souffrances que la guerre fait subir à notre pays et à tous les peuples.

On allait même jusqu'à admettre qu'Hoffmann avait bien voulu une paix séparée et à l'innocenter de ce chef. La *Neue Zürcher Zeitung* publiait en tête de ses colonnes :

On peut se demander si une paix séparée quelconque ne serait pas dans l'intérêt de notre peuple comme de tous les peuples d'Europe.

On réclamait enfin le retour d'Hoffmann au Conseil fédéral. La *Solothurner Zeitung* écrivait :

On doit se dire que l'incident Hoffmann n'est rien autre qu'une intrigue anglaise déclanchée avec beaucoup d'adresse et dont le résultat constitue un boni politique pour l'Entente. En revanche, le déficit doit être porté au compte de l'indépendance helvétique et c'est précisément cela qui doit nous donner à réfléchir. Or la réflexion mûrie et impartiale conduit à cette unique conclusion conséquente que M. Hoffmann doit, à la première occasion, rentrer au Conseil fédéral et que le parlement doit l'y rappeler par un vote d'une majorité écrasante, à l'occasion de l'augmentation des membres de l'autorité exécutive.

Si nous ne faisons point erreur, la grande majorité de la population suisse n'est pas revenue de cette perte.

Après un tel excès d'expiation par jugement prématuré et tout spécialement par le changement brutal apporté dans le ministère suisse, la première chose qui s'impose est la réhabilitation du prestige national bafoué. Et cette réhabilitation ne peut être que la rentrée d'Hoffmann dans le sein du Conseil fédéral.

Ivre de fureur, le *Berner Tagblatt*, organe des conservateurs bernois, mettait en cause M. Schulthess, qu'il rendait responsable de tout le grabuge, et fulminait :

Comme Suisse allemand, il aurait dû s'élever contre la théorie fausse des Welches, d'après laquelle Hoffmann aurait fait acte de partialité envers l'Allemagne. C'est en somme cette trahison de M. Schulthess qui a rendu intenable la situation de notre collègue Hoffmann.

Qu'arrivera-t-il, grands dieux ! si on renforce encore la situation des Welches au Conseil fédéral ! Avec le transfuge Schulthess ils auront la majorité et ce serait l'abomination de la désolation. La langue n'est rien, c'est l'esprit qui compte. Et nous avons maintenant le droit de nous demander si nous pouvons compter sur M. Schulthess pour représenter fidèlement l'esprit de la Suisse allemande.

Les Suisses allemands jugent le cas d'Hoffmann tout autrement que les Welches. Ils reconnaissent à notre gouvernement le droit et le devoir de travailler pour la paix, et lorsque ce gouvernement le fait, même s'il le fait mal, il agit selon nos désirs. Les Welches, au contraire, voient un crime dans toute action du Conseil fédéral en faveur de la paix. Là est la racine profonde du conflit. Par son attitude, M. Schulthess s'est révélé entaché de welcherie et a compromis la prépondérance de l'élément suisse allemand au Conseil fédéral. Il ne faut donc à aucun prix augmenter la représentation welche au Conseil fédéral.

C'est sur ces entrefaites que, le 26 juin, l'Assemblée fédérale se réunissait pour élire un conseiller fédéral en remplacement du démissionnaire. M. Gustave Ador, député de Genève au Conseil national, était élu par 168 voix sur 219, contre 27 bulletins blancs, 10 voix disséminées et 14 restées fidèles à Hoffmann. La Suisse romande était calmée et Genève ménageait à son protagoniste un retour triomphal. Mais si l'élection avait eu lieu huit jours plus tard, M. Gustave Ador risquait de ne plus être nommé.

LOUIS DUMUR.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — (*Censuré.*)

LA PRESSE ENNEMIE. — D'un long article de Maximilien Harden, dans la *Zukunft*, sur le « Rêve de Stockholm » détachons la conclusion, à laquelle il donne le titre : *Otchaïanie,* mot russe qui signifie : Désespoir.

Il ne reste plus d'important que le Congrès des socialistes convoqué par le Soviet. S'il arrive qu'il soit contremandé, soit que les convocateurs aient perdu tout prestige, soit que leur aient enlevé tout espoir les réponses faites par les Scheidemannistes au long questionnaire, ce sera le renforcement de l'unité des fronts ennemis. Le contre-ordre peut aussi être provoqué par la Note de la Grande-Bretagne, en date du 9 juin, après le retour d'Amérique de Balfour, laquelle insistait fortement sur l'accord de l'Entente avec le programme de paix de Wilson, saluait l'intention russe de rétablir l'ancien royaume de Pologne, réparti entre trois couronnes étrangères, et ex-

primait l'acceptation d'examiner à nouveau et à fond, entre alliés, les conditions précédemment arrêtées et d'en modifier ce qui en Russie avait été rejeté par la majorité. « Vous désirez discuter avec les ennemis sur ce qui est nécessaire et ce qui est possible, que ce ne soit qu'entre compagnons. »

C'est ainsi qu'un escrimeur habile pare une botte dangereuse. Si le Congrès parvient à se réunir (la date choisie est l'anniversaire de Fehrbellin 1), tous les agissements des puissances occidentales et de quelques neutres seront animés par le désir de dégoûter le Soviet des Allemands. Le Soviet devra reconnaître qu'il ne peut terminer la guerre à l'heure qu'il lui plaira, et que la Russie, après une paix séparée qui ne découragera en rien l'empire britannique, l'Amérique du Nord et celle du Sud, la France, l'Italie, l'Australie, l'Afrique, et leurs adhérents de moyenne grandeur, verra se dresser comme adversaire l'Asie orientale, conduite par le Japon. Il lui faudra entendre de la bouche des Allemands, des Austro-Hongrois, des Bulgares, des Turcs qu'ils ne céderont pas l'Alsace-Lorraine et la Pologne, la Galicie, la Bosnie, la Bukovine, la Transylvanie, le Tyrol italien, la côte italo-slave de l'Adriatique, la Macédoine, la Dobroudja, l'Arménie, la Palestine, la Mésopotamie, qu'ils ne reconnaîtront jamais à chaque nationalité, comme droit capital, celui de se déterminer de soi-même ni n'accepteront de combattre pour la république démocratique et le complet désarmement. En apprenant ces choses, l'oreille trompée, le Soviet sera contraint de proférer ce cri de guerre : « L'ennemi n'ayant pas satisfait à l'épreuve à laquelle nous l'avons loyalement soumis, il ne reste plus qu'à continuer la guerre impitoyablement. » Les rôles sont distribués à chacun, tous les décors sont en place, la pièce pourrait commencer dès maintenant; et les Allemands étrangement diserts qui ont pour mission d'y jeter l'épouvante ne paraissent pas pressentir dans leur petite cervelle la marche préconçue de la pièce et où tend l'action. Eux-mêmes se sont délivrés, il y a presque trois ans, de ce qui fait le fond du marxisme, d'après quoi l'intérêt de la classe doit l'emporter sur celle de la race et de la nation et qui veut que l'étranger de la même classe soit plus digne de confiance qu'un compatriote d'une classe autre. [*Echoppé par la censure française.*]

Là était le danger, qui a cessé d'être sérieux du jour où a été mise en circulation la liste des questions posées par la Russie. (A la place du Procureur et député Hugo Haase, je refuserais de subir un examen où il me faudrait, soit nier mes convictions, soit, sans intérêt suffisant pour ma cause, me sacrifier). Le Comité des Douze devrait couvrir de lauriers l'inventeur de ce questionnaire. Si c'est M. Marius Moutet (qui, avec son camarade Cachin, a provoqué à la Chambre parisienne le comité secret et a déposé devant elle les documents rapportés de Russie), il a, semblable à son parrain romain d'il y a 2020 ans, réussi à duper le « Boche » (Bocchus de Mauritanie) et à chasser les Teutons du terrain alors provençal, maintenant suédois. En tout cas, sa parole demeure indiscutablement vraie : Stockholm n'est plus ce qu'il était hier. N'est-ce pas là une comédie sur un sujet tragique ? La Russie, saignante aux fils de fer barbelés du questionnaire, ne pourrait recouvrer la paix qu'en recevant une réponse qui, dans

(1) Petite ville de l'arrondissement de Postdam, où le 28 juin le Grand Electeur remporta la victoire sur les Suédois.

les balances du droit de la guerre, tomberait comme une traîtrise. Et notre gouvernement impérial ne pourrait admettre une paix consentie par un Soviet prisonnier de sa folie, qu'après une défaite insurmontable. Pends-toi, Figaro ! qui jamais n'eus l'idée d'une ruse pareille !...

Pour se laisser endormir par la certitude du résultat, il faudrait n'avoir jamais connu d'hommes russes. Ce n'est pas grâce à quelques Marxistes avisés que vous devinerez leur volonté. La décision qu'ils prendront ne sera même pas déterminée par ce fait que Krapotkin, Kerenski, Plekhanov sont pour la guerre menée jusqu'au couteau. Songez au général Koutousov, de Tolstoï, dormant en plein conseil de guerre et en pleine bataille, restant muet, immobile, les yeux fixant le ciel ; à son Lénine qu'une maxime de piété puérile convainc que la raison est la source de toute bêtise, de toute friponnerie, de toute perdition ; à ce conte épouvantable de Dostoïevski, où un vieux paysan, sobre, ne manquant nullement du nécessaire, la nuit, dans une auberge, tue son meilleur ami comme un mouton, pour lui prendre dans sa poche sa montre en argent. Quelle lueur flambe en eux trois ? *Otchaïanie* : l'âpre désir de vivre une aventure, dût cette aventure être la souffrance la plus effroyable ; le besoin de se baigner entièrement, comme dans une eau glacée après les ardeurs d'un jour d'été, dans la souffrance et de nager à travers un océan de douleurs jusqu'à la félicité de la rédemption dont l'aube heureuse enivre presque ; l'attirance insurmontable de se précipiter dans un abîme, dans des possibilités noyées de brume. Que va-t-il advenir dans cette démocratie sans tête, sans contrainte, s'il n'est plus d'empereur-pape, de pouvoir synodal, de privilège artistocratique, de police et de censure ? Qu'adviendra-t-il si, après des siècles du tsarisme le plus rigoureux, la Douma d'empire, hier encore protectrice de toute liberté, est méprisée, et si seule est écoutée la parole du Soviet, où, à côté de simples soldats, siègent des ouvriers de la terre et des usines ? De nouveau la Russie se penche au-dessus d'un gouffre, du plus profond où la lumière ait jamais pénétré. Un sentiment de vertige l'y précipitera-t-elle, ou bien l'armée des centaines de millions de paysans, muette encore, la ramènera-t-elle à la steppe, aux champs de blé de la raison humaine, de l'ordre ancien ? L'ordre et la claire raison n'ont jamais passé pour être les vertus des Oblomows ; on les reconnut plutôt aux Allemands. Tous les ennemis et tous les Slaves sont pour la réunion des trois morceaux de la Pologne. L'Amérique, l'Angleterre, la France proclament, au trente-cinquième mois de guerre, la résolution de combattre jusqu'à ce que l'Alsace-Lorraine, si telle est la volonté de sa majorité, soit redevenue française. Les idées ne peuvent être vaincues que par des idées, jamais par des mortiers et des torpilleurs. Au lieu de rêver un miracle au bord du lac Melar, imaginez plutôt une vision d'âmes entourant la paix destinée à l'Allemagne. Les miracles n'arrivent que là ou l'amour puissant et sacré a été imprégné par la semence de l'esprit procréateur de l'humanité.

LA PRESSE NEUTRE. — Après avoir examiné la situation militaire, diplomatique, économique de l'Entente et des puissances centrales, M. George D. Herron, dans la *Semaine littéraire*, de Genève, avoue franchement ne point voir comment ni quand l'Europe sortira de l'Enfer :

Le pivot de la situation mondiale, le point d'équilibre des grandes ailes de l'aigle impérial germanique est au centre de l'Europe, et c'est là qu'il faut chercher la solution dernière du conflit. L'origine de la guerre est inscrite dans le programme pangermaniste du *Mitteleuropa*. La cause dernière de la guerre, le but allemand de la guerre, c'était la possession de Bagdad et la domination de l'Asie-Mineure. Pour atteindre ce but, il fallait que l'Allemagne pût exercer un contrôle rigoureux sur tous les pays situés entre Anvers et Bagdad, qu'elle les articulât, si l'on peut dire, comme les membres d'un seul corps. [*Echoppé par la censure française*].

Ceux d'entre nous qui ont espéré que la dynastie des Habsbourg serait liquidée, et qui ne cessent pas d'entretenir cet espoir, n'en sont pas moins obligés d'admettre que c'est à Vienne qu'il faut chercher, aujourd'hui, la meilleure occasion de faire subir à l'Allemagne un échec diplomatique et de la vaincre.

L'Autriche est à la veille de l'épuisement et elle est menacée de la révolution. Elle a une impératrice latine, et un jeune empereur impatient d'être un souverain indépendant, et non un simple vice-roi de par la grâce de Berlin. Et les peuples de l'Autrichie savent fort bien que la victoire allemande signifie pour eux la fin d'une Autriche indépendante. Il est donc possible que l'Autriche consente de grandes concessions si elle était assurée de pouvoir compter, sans équivoque et de façon permanente, sur l'appui des Alliés dans ses efforts pour préserver ses Etats de la domination allemande. Elle serait forcée de céder à l'Italie le Trentin, et de lui abandonner une Trieste que l'on décréterait port commercialement neutralisé. Elle devrait consentir à la libération des peuples de race serbe et à leur union, probablement sous forme d'alliance avec elle-même. Enfin, elle devrait s'organiser sous la forme d'une confédération groupant les nations et les races encore comprises dans ses limites, non sous la conduite d'un monarque moyenageux, mais sous celle d'une sorte de président permanent et héréditaire.

L'Autriche, silencieuse et incertaine, se tourne cependant du côté des Alliés, comme si elle attendait d'eux une direction, une initiative audacieuse.

[*Echoppé par la Censure française.*]

Reste cependant la possibilité d'une révolution en Allemagne. Si de tous côtés on est d'accord pour douter qu'une révolution soit possible en Allemagne, les Alliés ne sont pas sans en porter en partie la responsabilité. Ils assurent et sincèrement, je crois, qu'ils n'ont nulle intention d'écraser l'Allemagne. Mais pourquoi n'y a-t-il pas en Angleterre ou en France des personnalités de taille à déchirer le voile des intrigues d'une diplomatie vieillie, capables de se libérer de ses filets et de s'adresser directement aux peuples de l'Allemagne, par-dessus les têtes et les trônes de ses dirigeants ? Il se peut que ce soit le cerveau de l'Allemagne, et non son cœur qui ait fait fausse route. Si l'on trouvait le secret de parler au cœur de l'Allemagne dans le langage du cœur ; si les hommes d'Etat des puissances alliées voulaient déclarer à la race allemande qu'une occasion lui est offerte, et qu'on lui demande son amitié ; si le président Woodrow Wilson pouvait être désigné par les Alliés pour exposer à la nation allemande quels sont

leurs véritables buts de guerre, pour l'appeler à s'affranchir du joug des Hohenzollern de Prusse et de leurs doctrines, afin que règne dans le monde une paix universelle, que désormais la bonne volonté s'établisse entre les hommes, il n'est pas impossible que les peuples germaniques croient à cette offre et y répondent.

[*Echoppé par la Censure française.*]

Rêvons, Rêvons...

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Quelques remarques sur l'Argot militaire pendant la Guerre. — Le militaire a besoin qu'on le comprenne, aussitôt et exactement : il use de termes familiers et précis. Le « Manuel du Soldat » (la *Théorie*, modèle de littérature en son genre (1), suffirait à en témoigner.

Aussi n'est-il pas à proprement parler d'argot militaire. Les termes argotiques relevés dans les conversations des troupiers couraient les faubourgs des grandes villes ; ils ont demeuré pour leur valeur expressive ; quelques-uns sont les résidus des campagnes algériennes ou coloniales.

Le soldat appelle un fusil : fusil, une mitrailleuse : mitrailleuse, un percuteur : percuteur ; etc... Il désigne un canon par son calibre : un 75, un 120 court ; un avion, par son type : un Nieuport. (A côté de cela, une pièce est fréquemment baptisée par ses servants : c'est *Marie-Louise*, *Anne-de-Bretagne*, etc...)

Tel avion s'appelle *Crâne de Piaffe*, *la Joconde*, un *piaffe* étant un moineau ; et c'est peint en belles lettres capitales comme les *totems* des autos-camions. Un tonneau se qualifie rigoureusement selon sa catégorie : bordelaise, demi-muid, barrique... et une *tapette* n'est pas autre chose, pour le soldat magasinier comme pour le dictionnaire, qu'un piège qui assomme les rats. D'ailleurs, l'argot est une langue, et une langue ne s'improvise pas. Quand le soldat innove, c'est que le terme manque, et encore alors souvent ramasse-t-il au jour quelque appellation oubliée, ainsi que M. Dauzat le remarque pour *marmite* et *crapouillot*. Si la boîte à masque contre les gaz est dite *boîte à asticots*, notre casque ressuscite l'antique *salade* en *saladier*.

Le génie ayant plus particulièrement dû travailler dans la boue (et quelle boue!) l'a décorée du nom de *pastisse* (pourquoi ??) qu'il étend à tout fouillis, désordre, ou *cornard*.

(1) Tout le monde connaît la fameuse phrase liminaire : « La discipline faisant la force principale des armées », qui sonne comme du César.

Le train militaire qui, d'une extrémité à l'autre de l'ancien front, reliait les *régulatrices*, se dénommait le (ou la) *rocade* : le front étant, explique-t-on, assimilé à un roc (explication qui vaut ce qu'elle vaut). Le dernier train de nuit s'appelle, comme partout, la *balayeuse* ou *Poupoule* (« Viens Poupoule ! ») (1).

Pour les mêmes raisons de commodité énoncées plus haut, le militaire, du haut en bas de l'échelle, use de l'abréviation, laquelle rétracte la Sous-Intendance en *Souce*, la Manutention en *Manute*, le cuisinier en *cuistot*, l'auxiliaire en *occis* (au prix d'un savoureux calembour), le territorial en *terrible* (le terrible torial, les terribles... taureaux), la permission en *perme*..., et surtout l'abréviation par initiales : on est de la 4/9 T, de la 25 S. P. A., du T. M. 206, du C. V. A. X. 49... ; on relève de la D. E. du G. A. N.; la N. S. 163 2/1 émane du G. Q. G., etc., etc., etc... : cela tourne au rébus ; l'exemple vient d'en haut, par obéissance à la nécessité ; ceci avec les *totems* (ceux des camions, ceux des fanions, autres abréviations) restera la caractéristique de notre langue de guerre...

Le terme « *poilu* » subit une éclipse, probablement passagère, quand, au lieu de signifier comme autrefois (les coloniaux l'employaient avant 1914) simplement un individu de sexe masculin, il imagea une silhouette velue et sale : la propreté est un besoin, chez le soldat français. Parallèlement, la nécessité de se préserver des gaz et des parasites sacrifiait barbes et chevelures.

Boche est indéracinable. Pour ses origines, il suffit de se reporter à *bushman*, *Boshiman*, *bûcheron*, etc., soit, à la fois, homme des bois et homme de bois ; d'où tête de bois, tête carrée : *tête de boche*. Le peuple disait volontiers, par analogie, *Italboche* pour Italien.

Les *foies tricolores* sont l'augmentatif des *foies blancs*, c'est-à-dire vidés par la *frousse* : une hypertrophie des foies à rebours... Cf. sang de poulet, sang de navet (se rappeler, chez Shakespeare, l'invective de *Macbeth* au soldat).

...Une maman appelle familièrement son bébé « *mon toto* » (comme lui-même son oncle « *Mon tonton* »). Tout naturellement, sur la répugnante bête qui affectionne à sa façon les petits enfants se transporta leur surnom mignard, pour masquer la répulsion qu'elle nous inspire : tout ainsi que sous Louis XV on l'annoblissait du titre de *Mousquetaire gris* pour, et sa couleur, et la croix rouge qui partage son dos. Par inverse est-elle dite aussi *got*, abréviation de *sergot* (sergent de ville).

Dans leurs déplacements les gendarmes ont été accompagnés de leurs sobriquets civils — si l'on ose dire : *guignols*, *gots*, *vaches*, *cognes*, *harengs saurs, marchands de lacets*, *passe-lacets*...

(1) Les locomotives parfois aussi portent des noms de baptême : nous avons entendu nommer *la Joconde* une du type *Pacific*.

L'adjudant était dans la caserne *l'adjupète, l'adjupi*, le *juteux*, ou le *vert-de-gris* : pour son chic pauvre jouant, sans y atteindre, l'élégance de l'officier ; l'uniformité des uniformes et des périls, comme les services rendus, lui restituent son titre officiel. — Et l'officier nomme ses galons ; les *ficelles*.

L'Arabe à qui l'appelle *Sidi*, le noir à qui l'appelle *Gobi*, répondent *Mon z'ami* ou *camarade;* à qui les appellerait, et *Bicot*, et *Nègre*, ils répondront avec la matraque.

On ne mange pas, on *becquète*, comme les petits oiseaux; mais dès qu'on a grand faim, qu'on a *la dent*, qu'on a *les crocs*, qu'on a *la crève*, becqueter se tourne en *cléber*. Car pain se dit *kléba* en russe, et en 1812, nos soldats affamés criait : *Papa, kléba !* à Napoléon. — Peut-être faut-il chercher là *claboter* (expirer). Mais, est-ce de là, ou de l'arabe, que vient *clebs* : chien (voir la chanson de Bruant), et, par suite, caporal : de ce que *cabot*, au sens de chien, est homonyme à *cabot*, diminutif de caporal ?

Etre gris, c'est être *rétamé*, être *retourné*, être *schlass* (de l'allemand geschlossen), être *gelé*, être *cuit*, être *mûr*, être *noir*, avoir *les godasses à bascule et les lunettes en peau de saucisson*, etc, etc...

Les *godasses*, c'est les souliers, les *godillots* : les *ribouis*, les *pompes*, les *écrase-m...ouches*, les *lattes*, les *grolles*, les *péniches*, les *boîtes à violon*, les *croquenauds*...

Le combattant sérieusement touché a été *abîmé*, *attigé, salement attigé*, *amoché* (de *moche*, laid, chétif, lui-même de l'espagnol *muchacho* : enfant, gamin, gringalet. — *Mouquère* ne vient-il pas aussi de l'espagnol, par le *sabir*, et par l'espagnol, du latin *mulier ?*) Au figuré, *abîmer un copain*, c'est *attiger la cabane*, *l'acheter*, le *charrier* (cf. *mener en bateau*), autrement dit, le ridiculiser, le diffamer outrageusement. *Zigouiller* (cisailler) s'est employé dans les milieux même les moins militaires : on se souvient qu'un drame d'avant-guerre fut annoncé en ces termes dans les couloirs de la Chambre ; Mme Caillaux vient de zigouiller Calmette. *Toubi, toubib* (médecin-major) date sans doute de la conquête de l'Algérie ; il tombe en désuétude.

Le lit (?) continue à se nommer non seulement *plumard, pucier*, *poussier*, *doudoute*, ou *pageot*, mais *panier*, qui se prononce *pagnier* ; par abréviation, *pagne*, d'où, *se pagnoter* : *pageot* dérive peut-être de là, par *pageoter*. C'était courant dans les faubourgs. On continue à *se pagnoter*, mais dans *la plume de dix pieds*, quand on en trouve.

Chacun sait que Paris se nomme *Panam* (Panama : l'Eldorado, quoi, avec sous-entendu ironique ?) *et Pantin*.

A Paris près de Pantin
Je naquis un beau matin.

(Chansonnette du second Empire) comme exprimait Villon : Paris près de Pontoise.

L'as, c'est — souvenir des jeux de cartes — le ténor, le toréador, é jeune premier : donc, l'aviateur. Certaines expressions évoluent curieusement : le terme est devenu, du coup, péjoratif, et synonyme d'épateur. Un artilleur de 75 disant sans malice que les *crapouillots* étaient des as, — à cause qu'ils se trouvent particulièrement exposés, un crapouillot qui l'entendit se tint pour insulté...

L'argent blanc est le *pèse* : de la *peseta* espagnole ; le *plâtre* : plâtre des moules à fausse monnaie ; *l'aubert* (qui remonte à Rabelais et Villon) pour sa blancheur : et une pièce de dix sous est donc une *blanquette*. Payer, c'est *raquer* (cracher, en patois picard : *cracher au bassinet*, vieux souvenir). Le gros tabac demeure le *perlot*, le *trèfle* ; le tabac « caporal » du *fin*. Le feu est le *rif* ; les cheveux, les *tifs*.

La baïonnette : *fourchette*, *fourchette à escargots*, reste cependant en général la baïonnette ; nous l'avons entendue surnommer *paille de fer* : — A nous deux la paille de fer ! locution de prévôt d'escrime, et cela nous ramènerait peut-être à l'âge de la lance et l'épée. Pour *Rosalie*, peu répandu, cela remonterait (comme *Joséphine* plus particulier à la pipe : — elle est aussi un *Jacob* : le zouave Jacob) au premier Empire. Cf. la chanson de route :

Ayez pitié, je vous en prie,
O ma charmante Rosalie !...

et la vieille scie populaire : — Eh, Rosalie, ton jupon passe !

Les Anglais nous empruntèrent jadis *besogne* : nous leur avons soutiré *business*, prononcé *bisenesse*, et sous-entendant : travail compliqué, attirail, fouillis, etc, etc... bref, tout ce qu'impliquait de multiple et de vague le légendaire et un peu désuet *fourbi*... et aussi, besogne.

Le savoureux *nettoyeur de boyau* dérive directement d'une excellente expression technique popularisée par les communiqués, à la façon de *tendre des inondations*, qui remonte à Louis XIV, *arroser de projectiles*, *tir de pilonnage*...

Tout cela a un haut ragoût, et de noblesse étymologique haute et lointaine. Ainsi la guerre a moins inventé que consacré et glorifié.

Son apport le plus remarquable serait en certaines expressions qui reviennent à tous propos, s'appliquent à toute circonstance, passant de l'héroïque au burlesque, rebondissant du burlesque à l'héroïque : — T'en fais pas pour le chapeau de l'enfant... — T'en fais pas pour la marmite... T'en fais pas : on les aura... On les aura... les pieds humides... — On les a... chez nous... — Ça sera long, mais on les aura... Tue-le ! — Kamerate, pas kapout ! — On ne pardonne

plus, on tue, — Debout, les morts ! — Penses-tu que nous aurons la guerre ? — Y a bon... Y a pas bon... — Vivement la guerre, qu'on se tue ! — T'en fais pas, c'est la guerre... — C'est la guerre d'usure... — Pas de pinard, pas de poilu ! — Faites passer au créneau. Etc... Mais tout dépend des circonstances, par quoi un lazzi devient stupéfiant de sublime : tel ce soldat qui, montant à l'assaut sous un ouragan de mitraille, dit à son officier : — Mon lieutenant, pensez-vous que nous aurons la guerre ? *Les poilus* sont les premiers à *blaguer* leur héroïsme et tourner en charge, par exemple, le fameux mot du général Pétain. Mais, nous avons entendu, un *artiflo* crier en rêvant : *Non ! on les aura !* Et des *biffins*, ayant *dégotté* des matrices de lettres en métal, dans la minoterie où ils cantonnaient, en imprimèrent, sur la muraille.

... E D'INFANTERIE... COMPIE.
RÉGIMENT DE FER DE SEDAN.
VERDUN, 29 JUIN 1916.
ON LES AURA.

FAGUS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Ethnographie

Bertrand Auerbach : *Les Races et les Nationalités en Autriche-Hongrie.* Avec une carte et 10 graphiques ; Alcan. 10 »

Histoire

Edouard Driault : *La Question d'Orient depuis ses origines jusqu'à la grande guerre.* Préface de M. Gabriel Monod ; Alcan. 7 »

Paul Gautier : *Un Prophète : Edgar Quinet* ; Plon. 3 50

Victor Kuhne : *Les Bulgares peints par eux-mêmes.* Préface de Auguste Gauvin ; Payot. 5 »

M. Noir et Z.-L. Zaleski : *L'Effort vital de la Pologne contemporaine.* Préf. de Ch. Richet ; Fischbacher. 1 »

S. R. : *Histoire de la Révolution russe, 1905-1917* ; Berger-Levrault. 1 25

Ouvrages sur la guerre actuelle

L. Barzini : *La Guerre moderne sur terre, dans les airs et sous les eaux.* Trad. par Jacques Mesnil ; Payot. 3 50

A. Belevsky et B. Voronoff : *Les Organisations publiques russes et leur rôle pendant la guerre.* Préface de M. E. Denis ; Hachette. 3 50

Ernest Daudet : *Mes Chroniques de 1915 et 1916* ; Attinger. 3 50

Pierre Dauzet : *La Bataille des Flandres.* Avec une carte en coul. et 2 croquis ; Lavauzelle. 2 »

F. Eccard. *Biens et Intérêts français en Allemagne et en Alsace-Lorraine pendant la guerre.* Préface de M. Louis Renault ; Payot. 6 »

René Lote : *Les Leçons intellectuelles de la guerre* ; Perrin. 3 50

René Mercier : *Nancy sauvée.* Préface de L. Mirman ; Berger-Levrault. 3 50

Jules Sageret : *La Guerre et le progrès* ; Payot. 3 50

Benjamin Vallotton : *Au pays de la mort* ; Attinger. 0 80

Philosophie

Ernest Seillière : *L'Avenir de la philosophie bergsonienne* ; Alcan. 2 »

Dr Raymond Tripier : *En un gite;* Alcan. 3 50

Poésie

G. Cousinou : *Au Hasard des rêves;* Figuière. 3 50

Fernand Demeure : *Quatre médailles d'argile;* Notre Foyer. 0 75

Germaine Emmanuel-Delbousquet : *L'heure fuit;* S. n. d'édit. 2 »

Maurice Heine : *Le Mort posthume;* Meijmal. 7 50

Marcel Lebarbier : *Poussières,* Préface de A. M. Gossez. Avec du bois de Georges Guénegaul; les Humbles. » »

Questions religieuses

Dr G. Clément : *Pour les mieux connaître. Réflexions d'un médecin suisse sur les Autorités, Doctrines et Usages de l'Eglise catholique.* Préface de Ernest Daudet; Attinger. 3 50

Marquis de la Vauzelle ; *Le Secret de la Salette devant l'épiscopat français;* Chez l'auteur, Tourtour (Var). 3 50

Roman

Camille Audigier : *La terre qui renait;* Fasquelle. 3 50

V. Blasco Ibanez : *Les Quatre cavaliers de l'Apocalypse.* Trad. de l'espagnol par G. Herelle; Calmann-Lévy. 3 50

Jack de Bussy : *Françaises ;* Préface de Léon Abeusour ; Figuière. 1 50

Ker-Frank-Houx: *Le Bonhomme et ses visions ;* Imp. Clouet, Nantes. 2 50

Paul Patté : *Le Cran.* Préface du Général Niox. Postface de M. Frédéric Masson ; Payot. 3 50

G. de Pawlowski : *Dans les rides du front ;* Renaissance du livre. 3 50

Sheridan : *Une grande blessée ;* Renaissance du livre. 3 50

J. Valmy-Baisse : *Les pépères la Victoire ;* Albin Michel. 3 50

Horace van Offel : *L'Oiseau du paradis*; Albin Michel. 3 50

Willy : *Mon Cousin Fred.* Illust. de A. Jarach ; Renaissance du livre. 0 60

Théâtre

René Morax : *Théâtre de poupées ;* Cahiers vaudois, » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Henry Rigal. — Mort de Sir Herbert Beerbohm Tree. — Une lettre de M. Sadi-Carnot. — La première entrevue du Pape et de l'empereur allemand. — Panem... — Les trois langues. — Le véritable Alaska. — « Gentle Germans » et « Britthuns ». —Nouvelles de la Tour de Babel. — Manoubia. — L'Histoire roumaine en poupées. — Les Rosières dauphinoises. — Jean Charles de Sismondi. — La Théosophie aux armées. — Retours au judaïsme. — O Canada. — Majoration de prix du 3.50. — Errata.

Mort d'Henry Rigal. — M. Henry Rigal est mort, le 5 juillet 1917, dans sa 34e année. Poète, il avait publié un petit recueil : *Le Laurier et les Roses* où se trouvent ces deux vers

> Seuls les jours du passé resteront éternels
> Que l'amour a touchés de ses dix doigts de roses.

Romancier, il avait écrit *Monnette* ; journaliste, il avait eu l'idée de publier une interview de Dieu lui-même ; cultivant ses relations avec l'Etre Suprême, c'est à lui qu'il s'adressait dans la préface de *Monnette*.

Henry Rigal aimait Henri Heine, Jules Laforgue, Jean de Tinan, Tris-

tan Bernard, Mark Twain, Maurice Donnay, Henry Bataille, Franc-Nohain, Courteline, Jules Renard, Anatole France.

Pierre Louit et Jacques Dyssord ont prononcé des discours émus sur la tombe de leur ami.

§

Mort de SirHerbert Beerbohm Tree. — Un des plus grands acteurs anglais est mort: Sir Herbert Beerbohm Tree qui fut directeur du *His Majesty's Theater*, bon metteur en scène de Shakespeare, l'un de ses meilleurs interprètes et l'un des acteurs les plus caractéristiques de la scène anglaise depuis Irving.

A vrai dire, sa façon de mettre en scène était un peu « pompière ». Il avait précédé l'intendant von Possard, de Munich, et M. Gémier, de Paris, dans l'art de submerger la poésie du grand Will sous les pauvres fleurs de l'archéologie théâtrale trop luxueuse, et, pour notre part, nous préférions aux représentations truquées de Beerbohm Tree, avec foule, animaux, acrobates, les simples spectacles offerts par Camille de Sainte-Croix aux fidèles du génie énigmatique de Stradford-sur-Avon.

Mais, comme acteur, il était incomparable et comme interprète shakespearien, sans les faire oublier, il ne faisait regretter ni Edmond ou Charles Kean, ni Irving, ni Benson.

Ce grand acteur, qui était un parfait gentleman et un clubman assidu (il appartenait au *Garrick-Club*), avait été un bon époux et, lorsqu'il y a une quinzaine d'années, *The Morning Advertiser* eut demandé à sa femme, qui était elle-même une actrice de grand talent, quelques détails biographiques, elle envoya à ce journal le joli quatrain que voici :

This is the life
Of little me :
I am the wife
Of Beerbohm Tree.

C'est-à-dire à peu près :

Voici la vie
Du petit être que je suis :
Je suis la femme
De Beerbohm Tree.

Modestie spirituelle et charmante.

On dit que Beerbohm Tree fut un sincère ami de la France. Ce n'est pas à elle cependant qu'allaient ses préférences artistiques, car comme peintres il admirait presque exclusivement les Hollandais.

§

Une lettre de M. Sadi-Carnot.

Monsieur le Directeur,

Le critique littéraire du « *Mercure de France* » (dont je ne sais pas le nom, l'*Argus* ne m'ayant envoyé qu'une coupure du n° du 1er juillet) a eu vite fait de juger et condamner un article sur l'*Internationale et la guerre de 1870* publié par le « Correspondant » du 25 mai dernier. Sans le discuter, il en a cité des extraits et l'a qualifié de factum, ce qui était son droit strict ; mais, en attaquant d'autre part la personne de l'auteur, il a donné à celui-ci le droit de vous prier d'insérer la présente réponse.

Quiconque a écrit avec soin un livre d'histoire possède son sujet assez complètement pour en tirer, à l'occasion, un article de revue, sans le secours d'une bibliothèque. Tel étant mon cas (le titre de l'ouvrage en question est cité tout au long en tête de l'article), votre collaborateur, fût-il mieux protégé du sort, comme c'est probable, aura la charité d'admettre que mes notes aient pu être rédigées loin des villes et dans des conditions matérielles peu enviables.

Ce récit est-il contraire à l'union sacrée? nullement, car il respecte toute conviction sincère et ne prend à partie que les espions allemands et les charlatans qui nous ont trompés si longtemps. La Censure politique n'y a eu rien à retrancher : c'est tout dire. Quant à mes sources d'informations, qu'on se rassure, elles ne sont pas suspectes : j'ai appris l'histoire de France dans les lycées, les écoles et les archives de la République, et non ailleurs ; de plus, j'atteste ne connaître aucun des prétendants au trône de France, s'il y en a. Ces déclarations ont paru nécessaires aux apaisements du *Mercure*. Si, après cela, il me suffisait de dénoncer les manœuvres de l'ennemi pour être encore traité par lui d'historien de droite, j'en appellerais au sain jugement de ses lecteurs eux-mêmes.

Le mépris des politiciens, autre grief, est, je l'avoue, un mal héréditaire. Mon bisaïeul, régicide par devoir, mais demeuré volontairement étranger aux coteries des assemblées, fut, de ce dernier fait, accusé de royalisme et il ne dut qu'au hasard d'échapper à la guillotine de Robespierre, puis au poignard de Barras. Son seul orgueil était d'avoir toujours respecté la loi, en oubliant les législateurs, et les électeurs. Par un égal éloignement de tout ce qui est bas, son fils, qu'on ne pouvait cependant suspecter de bonarpartisme, s'est présenté aux élections à Paris contre l'insulteur Rochefort : ce dernier lui a été préféré. Quant à mon père, pour avoir demandé à ses électeurs de sacrifier à l'intérêt du Pays le privilège des bouilleurs de crû, il allait être abandonné d'eux, quand le Congrès de 1887 l'a mis hors de cause. Je m'arrête à ces trois souvenirs de famille, peu honorables pour la politique de couloirs, de comités et de clochers qui s'est substituée aux grands principes et qui n'a cessé d'avilir les fonctions électives. Mais je ne suis pas seul à déplorer cet abaissement de la représentation et de la volonté nationales, car il a provoqué un courant de réprobation — et un programme, celui de l'Alliance républicaine démocratique — dont on peut souhaiter le succès pour l'après-guerre, dans l'intérêt de la justice et de la liberté.

Tout cela échappe visiblement à la compréhension, ou peut-être à la connaissance de mon sévère censeur. Question d'âge sans doute, puisqu'il ne lisait pas encore les journaux français il y a 25 ans. Autrement, il se souviendrait de quel nom étaient alors signés les plus odieux articles d'excitation au meurtre contre le chef de l'État qui faisait son devoir — et peut-être en ce cas ne confondrait-il pas dans une commune pitié la victime et le plus coupable de ses assassins. C'est cette confusion-là qui serait profondément lamentable, si l'ignorance n'était l'excuse de toute erreur.

Qui peut souhaiter plus ardemment qu'un soldat l'Internationale des alliés pour la victoire du Droit des nations, d'abord, pour la paix féconde et les justes réparations ensuite ? N'est-ce pas pour cette alliance justicière que tant de sang français a coulé depuis trois ans? Quant aux questions d'éco-

nomie sociale, qui sont agitées dequis des milliers d'années, je ne crois pas qu'elles puissent jamais se résoudre en formules plus définitives que les diverses recettes de bonheur humain : en telle matière, les plus grands savants ne sont que des apprentis. Mais n'est-il pas triste d'avoir à craindre de l'orgueil de ces apprentis, qu'à peine la paix des nations assurée, elle puisse être à nouveau troublée par des paroles de haine et par la résurrection de la guerre des classes, invention des pires ennemis de la France ? Aucun dilettantisme malsain n'excuserait cette mauvaise action, et c'est à quoi le *Mercure*, organe de la jeune pensée française, ne saurait se prêter.

C'est donc avec confiance que je vous prie, Monsieur le Directeur, d'agréer tous mes distingués sentiments.

Aux armées.

CARNOT.

§

La première entrevue du Pape et de l'Empereur allemand. — Guillaume II, dès la première année de son règne, fit un voyage à Rome, au cours duquel il eut une entrevue avec le pape Léon XIII. Sur cette entrevue, encore mystérieuse et peu connue, paraît-il, le baron von Cramer-Klett, catholique munichois, a écrit récemment, dans une étude sur les trois derniers papes :

M. Crispi sut empêcher, pendant la visite du Kaiser à Rome, en 1888, que Guillaume II eût avec le pape un entretien prolongé, au cours duquel il eût été question, ce que Léon XIII désirait de tout son pouvoir, de la situation du Vatican. Contrairement à ce qui avait été convenu, le prince Henri de Prusse se présenta une demi-heure trop tôt au Vatican, précisément au moment où le pape et le kaiser avaient commencé l'entretien, qui fut ainsi subitement interrompu. De cet instant date une révolution dans la politique de Léon XIII.

D'après d'autres témoignages, ce fut le prince Herbert de Bismarck, qui ne brillait pas par un excès de douceur, qui aurait interrompu plus brusquement encore l'entrevue. Herbert était venu à Rome comme représentant le ministre des Affaires étrangères. Agissait-il par ordre de son père, qui tenait à entretenir des relations étroites avec le gouvernement italien ? Il est probable ; le fait est que, dit-on, Herbert s'étant présenté soudain au Vatican, pendant l'entretien du pape avec Guillaume II, il exigea d'être introduit immédiatement auprès du Saint-Père, en s'écriant : « Un prince allemand ne fait pas antichambre ! »

Là se bornèrent les relations de Guillaume avec Léon XIII, dont Bismarck pouvait redouter l'influence sur l'esprit du jeune monarque.

§

Panem..... — Les restrictions obsidionales de nos jours, qui remémorent, — bien imparfaitement, — celles de l'ancien temps, du « bon vieux temps », ont inspiré récemment à un écrivain allemand, le Dr J. Kleinpaul, l'idée de recherches historiques assez intéressantes sur la question du pain.

La carte, ou le bon de pain, que les Parisiens connurent en 1871, fut instituée en Allemagne en 1848, après la mauvaise récolte de l'année précédente, dans le pays de Berg, où le pain coûtait 12 silbengroschen, alors que le salaire quotidien d'un journalier n'était que de 4 ou 5 groschen.

Remontant plus haut, le Dr Kleinpaul cite les mémoires du peintre Kü-

elgen, qui, pendant l'occupation de Dresde par les Français, en 1813, allait, omme tous les autres habitants, chercher son pain à l'hôtel de ville, où out le pain était entreposé, — trop heureux s'il pouvait en rapporter sa ation.

Pour parer aux famines possibles, la ville d'Emden a, depuis l'an 1557, ris l'habitude d'emmagasiner chaque année des céréales : ce *Kornvoorrath* nunicipal était estimé, avant la guerre, à 30.000 marks, et les habitants 'Emden ont été fort heureux de le trouver, depuis trois ans.

A côté de ces mesures prises pour éviter l'accaparement et la hausse exa-érée du prix du pain, on trouve, en d'autres villes allemandes, à Gera, à 'rancfort-sur-Main, à Augsbourg, de vieux réglements qui prescrivent la esée publique d'un pain modèle, un *Probebacken*, fixé tous les ans, en été, u l'installation de balances publiques : chacun pouvait y peser son pain en ortant de chez le boulanger.

A Munich, les boulangers qui ne donnaient pas le poids étaient encore, u début du XIXe siècle, immergés dans la rivière, devant le populaire musé. Il en était de même à Strasbourg, à Ratisbonne et à Vienne.

Aujourd'hui, nous avons changé tout cela.

§

Les trois Langues. — D'après les dernières statistiques, les trois angues les plus répandues de l'Europe et, à certains points de vue, du monde taient représentées par les chiffres suivants en 1916 :

	En Europe :	aux Etats-Unis :	Dans les autres pays
Anglais............	46.000.000	90.000.000	16.000.000
Français...........	46.000.000	1.000.000	5.000.000
Allemand..........	92.000.000	14.000.000	1.500.000

Soit, au total :

152 millions pour l'anglais
52 — le français
107 ½ — l'allemand.

En 1801, les mêmes langues se répartissaient ainsi :

Anglais............	14.450.000	5.250.000	730.000
Français............	30.155.000	230.000	1.065.000
Allemand........	30.005.000	280.000	15.000

C'est-à-dire :

20.520.000 pour l'anglais
31.450.000 — le français
30.320.010 — l'allemand.

u respectivement : 660 0/0, 60 0/0 et 256 0/0 d'augmentation en 115 ans.

Est-ce à dire que les premiers seront les derniers ?

§

Le véritable Alaska. — L'Alaska, terre de merveilles scéniques, 'est pas le pays rude et sans aucun confort de civilisation, comme on a oujours dit, déclare Mr Walter L. Liggett.

Les villes de l'Alaska et du Yukon sont petites, mais elles possèdent tout confort nécessaire, y compris la plomberie moderne, la lumière élec-rique, le téléphone, service d'aqueduc, service d'incendies, etc. L'Alaska ossède plus de gradués de collèges, qu'aucun Etat de la république méricaine.

L'Alaska a de belles écoles, et presque chaque ville possède un journal quotidien. Les habitants de l'Alaska portent des habits de soirée quand ils doivent remplir des fonctions sociales après 6 h. du soir, et ils ne dansent pas dans les costumes que beaucoup s'imaginent. Il y a moins de crimes et d'actes de violence en Alaska qu'à New-York ou à Boston.

Les femmes de l'Alaska ne sont pas différentes de leurs sœurs des Etats-Unis, vu que la plupart n'y sont que depuis quelques années. La seule différence, c'est qu'elles sont toutes traitées sur un pied d'égalité et beaucoup d'entre elles ne dépendent que d'elles-mêmes, ayant partagé les durs labeurs de leur mari, lors de la course furibonde des chercheurs d'or. Elles vivent comme les femmes de Boston. Elles ont leurs églises, des sociétés littéraires, des clubs de couture, des associations d'amélioration et elles sont très initiées à l'« afternoon tea », coutume qui leur a été transmise par leurs sœurs anglaises du Yukon. Elles sont vêtues à la dernière mode et les voyageurs d'été sont très surpris du spectacle qu'offrent les villes et leurs habitants.

La ligne transcontinentale du Grand Tronc Pacifique a ouvert tout ce territoire septentrional au trafic canadien ; il a construit une nouvelle et courte voie, ainsi qu'un rapide service maritime pour tous les ports de l'Alaska.

§

« Gentle Germans » et « Britthuns ». — M. Charles Sarolea, directeur d'*Everyman*, a reçu la lettre suivante :

Monsieur,

Je vous envoie une carte postale anonyme qui m'est parvenue aujourd'hui, et qui se réfère à une note de moi publiée par vous dans *Everyman* de cette semaine. Comme vous le verrez, je suis invité à souscrire pour une statue de Jeanne d'Arc que les personnes anonymes se proposent d'ériger, dans Hyde Park, à la mémoire de la Pucelle d'Orléans. Il est regrettable que les écrivains de la carte n'aient pas eu un peu du courage de la dame en question, assez pour y apposer leurs noms et leurs adresses, car je leur eusse envoyé directement ma souscription. J'espère, cependant, que vous disposerez d'assez de place pour imprimer l'expression de leur sentiment, car ce sera une cérémonie unique, cette érection, par ces sans-patrie, d'une statue à la grande sainte du nationalisme. Ainsi il est grandement admis que les « gentle Germans » de maintenant égalent au fond en barbarie les « Britthuns » du xve siècle. Mes correspondants sans patrie, qui vivent dans ce pays, comme ceux de nous qui y sont demeurés, sous la protection de l'armée et de la marine britanniques, n'ont qu'à m'envoyer leurs noms et leurs adresses pour recevoir, après la guerre et « sans remerciements », ma souscription en chiffons de tous les papiers allemands que je pourrai réunir, et je compte qu'il y en aura suffisamment pour la statue projetée.

JOHN MOORE.

Voici quel était le texte de la carte postale :

Il est dans notre intention d'élever, dans Hyde Park, une statue à la mémoire de Jeanne d'Arc, qui a été brûlée vive par les « gentle Britthuns » en 1431, sur l'ordre de la perfide Albion. L'argent que vous voudrez bien y consacrer sera reçu avec gratitude par *Everyman*.

[Signé : (en français)]
LES SANS-PATRIE A LONDRES.

§

Nouvelles de la Tour de Babel. — Les fouilles entreprises aux ruines de Babylone avant la guerre par les Allemands se poursuivent, sous

la direction du Professeur Koldewey. Nous trouvons, dans la revue *Umschau* de Francfort, le tableau des résultats obtenus. Le narrateur, le professeur Friedrich Delitzsch, nous conduit d'abord à l'endroit où ont été remises au jour les assises des murailles du palais sud du vieux roi Nabuchodonozor : puis aux puissants piliers de la porte dédiée à la déesse Ischtar, sur les murs de laquelle le dragon de Babylone est représenté de multiples fois. La curiosité suivante est un temple qui, dans son ensemble, est relativement bien conservé, particulièrement la porte, deux tours merveilleuses et l'autel. Une élévation de terrain permet d'avoir un aperçu des ruines et de l'étendue de cette ville de l'antiquité qui dépassa en grandeur la Rome impériale de plus tard. Malheureusement les murailles de Babylone, qui comptent au nombre des sept merveilles du monde, ne sont conservées intactes que par places.

La partie la plus captivante de toute la ville est, sans conteste, ce qui reste de la tour de Babel, dont il est question dans la Bible. Les quelques parties mises au jour permettent de se faire une idée de son importance. La tour était entourée d'une muraille sur laquelle se dressait toute une forêt de petites tours au nombre, pense-t-on, de 1000.

La découverte la plus importante au point de vue géographique est celle de sept piliers en briques, restes du fameux pont sur l'Euphrate, admiré dans l'antiquité comme une des plus grandes merveilles architecturales, et dont on avait jusqu'ici vainement recherché les vestiges.

Puis le Professeur et Conseiller secret Delitzsch décrit le pur paradis qu'est la contrée située entre Bagdad et Babylone, avec ses nombreux canaux, larges et navigables, qui relient l'Euphrate au Tigre, ses riches installations d'irrigation, ses champs de blé et d'orge, ses forêts de palmiers de la cime desquels pendent les grappes de la vigne. Le professeur Delitzsch veut aussi qu'un cœur de soldat y trouve à se réjouir, au simple regard sur les œuvres puissantes établies jadis pour la défense de Babylone. Une muraille d'enceinte qui est demeurée est faite de deux murs, larges chacun de sept mètres et dont l'espace qui les sépare est entièrement comblé de terre, de sorte que, sur cette muraille, quatre chevaux attelés pouvaient faire le tour de la ville.

§

Manoubia. — Manoubia était fille d'un vieil et pauvre Arabe des environs de Tunis. Une année de sécheresse, elle ressuscita les bœufs de son père, morts de faim et de soif. Ce miracle et ces vertus firent qu'on la regarda désormais comme une maraboute ; mais des jeunes gens tentèrent de la débaucher et l'un d'eux lui ayant manqué de respect, elle le changea en femme, par la volonté d'Allah tout comme il arriva autrefois pour le devin Tirésias et récemment dans une pièce qui a fait couler beaucoup d'encre.

Après la mort de Manoubia, le Cheik Ul Islam fit transporter à Tunis, le corps de la Sainte ; mais pour ne pas quitter les gens de son village, la Sainte dédoubla son corps, si bien que ses reliques se trouvent aussi bien à Tunis que dans la bourgade où elle naquit.

§

L'Histoire roumaine en poupées. — En l'honneur de la Roumanie, la sœur de la princesse Ghica, Mme Marie P. Catargi, a organisé l'expo-

sition d'une soixantaine de poupées présentées par Mlle Hélène Vacaresco.

Ces poupées dont les têtes ont été modelées par M. Fournery, spécialiste du genre, représentent la suite des héros de l'histoire roumaine.

Les étoffes ont été brodées d'après les documents authentiques et voici sous leurs lourds manteaux orfévrés, dans les armures des héros valaques et moldaves, Lytonon, Radon, Negron, Bassarab le Grand, Bogdau Voda, Wircea le Grand, Vlad le Diable, Vlad l'Empaleur, terreur des Ottomans, Etienne le Grand dont l'étendard, conservé au mont Athos, fut restitué à la Roumanie par le général Sarrail, Jean Voda le Terrible, Michel le Brave, Basile le Loup, les derniers Bessaraba, les Cantacuzène, les Ghica, les Brancovan, les Cantemyr, les Phanariotes, les Ypsilanti, les Callimaki, les Soutzo. Manteaux d'hermine, cottes de mailles, broderies d'or, toute l'Histoire, toutes les légendes des Carpathes et du Bas-Danube, tout le Folklore de l'Orient byzantin resurgissent en petit dans l'imposante Salle byzantine où la comtesse de Béarn a logé les poupées patriotiques, si adroitement présentées, si évocatrices du passé roumain.

§

Les Rosières dauphinoises. — Nous voici à l'époque de l'année où l'on couronne les rosières, notamment à Vinay dans le Dauphiné. C'est un usage fort ancien. Au XIIIe et au XIVe siècles les Dauphins imposaient déjà à leurs héritiers l'obligation de marier les jeunes filles. Sage institution qu'il serait bon de développer par nos temps calamiteux de dépopulation. Les Dauphins s'appliquaient à encourager cette coutume Guignes VII dota par testament vingt jeunes filles; Jean II et Guignes VIII en dotèrent chacun cent et le couronnement des rosières actuelles est la continuation de l'usage des Dauphins. Cet usage est en faveur dans plusieurs localité dauphinoises. Il existe à Buisse, à Saint-Aupre, à Vinay, à Saint-Symphories d'Ozon.

En 1810, lors du mariage de Napoléon avec Marie-Louise, Grenoble maria dix militaires et dota leurs femmes.

C'était là un beau geste qui beaucoup de municipalités françaises pourraient refaire. Plus encore que du temps de Napoléon il y a des militaires à marier et des filles à doter.

§

Jean Charles De Sismondi. — Les journaux et les revues d'Italie ont peu parlé de la cérémonie qui eut lieu, dernièrement, au cimetière de Chêne-Bougeries en l'honneur de Jean Charles De Sismondi dont la tombe restaurée avait été ornée d'une plaque commémorative.

Cependant, on ne peut séparer le nom de l'illustre historien genevois de l'histoire et de la littérature italienne de la première moitié du XIXe siècle.

Il connut l'Italie dès son enfance, par ses séjours en Toscane à la Valchiusa, propriété où sa mère s'était retirée au moment de la Révolution. Son amie Mme de Staël dut lui parler fréquemment de l'Italie et l'auteur de *Corinne* aiguilla, sans doute, son esprit. C'est peut-être dans ces entretiens qu'il puisa la force de mener à bien les seize volumes de l'*Histoire des républiques italiennes au moyen-âge*. Cette œuvre d'historien et de philosophe devint aussitôt un ouvrage classique en Italie et la discussion — on dirait aujourd'hui la polémique—qui naquit entre Manzoni et De Sismondi,

à propos de certains passages, augmenta la réputation sinon la popularité d'un livre qui eut une influence indéniable sur les idées qui firent naître le *Risorgimento*.

Le grand Genevois pourrait donc être appelé sans exagération : le père de l'unité italienne. Après la guerre, les vainqueurs des Cimes Neigeuses pourront aller à Chêne-Bougeries, sur la tombe de Jean Charles De Sismondi saluer le berceau de l'Italie nouvelle.

§

La Théosophie aux Armées. — La théosophie fait des progrès sensibles dans l'armée anglaise. C'est ainsi qu'il vient de paraître à Folkestone un petit livre intitulé *la Théosophie aux Armées* par deux combattants ; 400 exemplaires en ont été distribués parmi les combattants.

D'autre part la Société théosophique de France a fondé le *journal théosophique des tranchées*. La fraternité des Alliés s'est manifestée dans cette petite feuille qui a reçu des articles des fronts anglais, belge et italien.

§

Retours au judaïsme. — Les retours au judaïsme de juifs russes convertis sous l'ancien régime sont très nombreux depuis la Révolution. Les Rabbins de Pétrograde et de Moscou ne cessent de recevoir des demandes en annulation de conversions émanant de familles entières.

Deux professeurs de l'Université de Moscou et quelques hauts fonctionnaires figurent parmi les convertis.

Le nombre des israëlites baptisés qui reviennent ainsi au judaïsme s'élève déjà à plusieurs milliers.

§

« **O Canada** », tel est le titre d'un vieux chant canadien français que les membres d'un club de dames d'Ottawa viennent d'interdire de faire entendre dans leurs réunions. A ce sujet, Lord Grey a adressé à une dame d'Ottawa la lettre suivante :

Chère madame,

Il n'y a qu'un hymne national pour l'empire et c'est le « God Save the King », mais je ne vois aucun mal à ce que les Canadiens chantent *O Canada* dans les *démonstrations publiques*, pas plus que pour les Ecossais de chanter *Scots who Has* ou les Gallois *Men of Herlech*.

O Canada, comme expression du sentiment canadien est une bien plus belle composition musicale que *The Maple Leaf for Ever*. *The Maple Leaf* est un air commun, vulgaire, sautillant, qui n'a aucune âme ; tandis que dans *O Canada* il y a un sentiment qui élève le cœur.

Lorsque le Prince de Galles, notre souverain actuel, a passé en revue l'armée canadienne sur les plaines d'Abraham, en 1908, autant que je me rappelle, il n'est pas une seule fanfare qui n'ait joué, spontanément, de sa propre initiative et sans la moindre suggestion de ma part à son commandant, l'hymne *O Canada* en défilant devant lui.

Il était évident que l'on reconnaissait *O Canada* généralement comme la plu belle expression des émotions du peuple en cet historique défilé des régiments canadiens devant leur futur souverain.

J'ai lu avec un grand intérêt l'extrait de la lettre du sapeur R. Smith, du génie canadien ; et si j'étais assez heureux pour être assez jeune pour servir avec les troupes en France, je sens que je serais d'accord avec lui pour ressentir l'effet d'inspiration que l'audition de *O Canada* produit sur les soldats.

Sincèrement à vous,

GREY.

§

Majoration de prix du 3,50. — Par décision du Syndicat des Editeurs en date du 27 juin dernier, le prix du volume à 3 fr. 50 est majoré temporairement de 0 fr. 50 à partir du 1er août 1917.

§

Errata. — Par suite d'une erreur de transmission postale, les dernières feuilles de notre numéro du 16 juillet ont dû être tirées sans avoir été revues en secondes épreuves. Nous relevons ci-après les principales fautes de texte survenues de ce fait :

	AU LIEU DE :	LIRE :
(*Philosophie*)		
P. 323, l. 4.	Tout antibergsonien *et* un vieillard.	Tout antibergsonien *est* un vieillard.
» » » 11.	*non* contemporain...	*mon* contemporain...
» » » 16.	*de Yoguy Hindou*...	*du Yoghi hindou*...
(*Quest. militaires*)		
P. 327, l. 7	*Abandonnons* celui-ci...	*Abaissons* celui-ci...
» » » 8	et nous adoptons...	et nous *l'*adoptons...
» » » 16	Si on *la* compare...	Si on *le* compare...
» » » 20	que l'on *couvait*...	que l'on *connait*...
» 328 » 6	*ou* la moyenne...	*où* la moyenne...
» » » 11	en *adaptant*...	en *adoptant*...
» » » 24	L'*invocation*...	L'*innovation*...
(*Les Journaux*)		
P. 330, l. 39	24 *joué*.	24 *juin*.
» 335 » 38	*Sous* la crainte...	*Sans* la crainte...
(*Musique*)		
P. 337, l. 8-9	et la nuit, sous ses constellalations d'étoiles *où* le disque blanc de Phœbé demeure limpide et *transparente*.	et la nuit, sous ses constellations d'étoiles *ou* le disque blanc de Phœbé, demeure limpide et *transparente*.
» » » 30	Wagner ait *divinisé* Brunhilde...	Wagner ait *dédivinisé* Brunhilde...
» » » 38	Pour nous *joindre*...	Pour nous *poindre*...
(*Lettres américaines*)		
P. 343, l. 13	la dernière de Shakespeare.	la dernière *manière* de Shakespeare.
» 345 » 19	T.-F. *Crome*.	T.-F. *Crane*.
» 346 » 22	Poet of *Humany*.	Poet of *Humanity*.
(*Ouvr. sur la guerre*)		
P. 350, l. 1	tout en faisant état...	tout en *en* faisant état...
» 351 » 11	rien à manger *où* des choses vagues.	rien à manger *ou* des choses vagues...
» 353 » 18	Après un court *repas*...	Après un court *repos*...
(*A l'Etranger*)		
P. 365, l. 27	toutes les *fonctions*.	toutes les *fractions*.
(*Variétés*)		
P. 373, l. 33	Il naquit dans une famille paysanne et *servit* en 1814.	Il naquit dans une famille paysanne et *servile* en 1814.
» 374 » 12	*Les* lettres...	*Ses* lettres...

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

n'y a pas eu, ces dernières semaines, de tendances bien caractérisées dans ispositions du Marché, et si nous mettons à part les fluctuations assez im- ntes enregistrées par quelques valeurs, telles les valeurs maritimes et les eries d'Egypte, il y a peu de choses marquantes à signaler.

fermeté de nos Rentes ne se dément pas, notamment celle du 3 o/o Perpé- qui passe de 60 fr. 25 à 60 fr. 80.

mortissable est à 70 fr. et le 5 o/o réalise de son côté un nouveau progrès fr. 50.

s Rentes russes ont passé par des alternatives de hausse et de baisse, en rdance avec les nouvelles venant de Pétrograd. Si les plus hauts cours n'ont pas été tous maintenus, l'amélioration de ce groupe n'en subsiste pas s : Russe 4 o/o 1901 61 fr. ; Consolidé 4 o/o 3e série 61 fr. ; 4 1/2 o/o 67 fr. 25; 5 o/o 1906 76 fr. ; 3 o/o 1891 53 francs.

s pourparlers relatifs à l'élévation des tarifs de chemins de fer sont en e voie et continuent à avoir une heureuse répercussion sur la tenue des ns de nos grandes Compagnies : Orléans 1109 fr,; Est 775 fr. ; Nord fr. ; Midi 940 fr. ; P.-L.-M. 990 francs.

s valeurs espagnoles ont été plus hésitantes ; l'Extérieure notamment a fait re de dispositions moins soutenues et perd près de trois points à 103 fr.90 ; gosse 391 fr. ; Nord d'Espagne 395 fr. ; Andalous 395 francs.

elques légers progrès sont accomplis par nos grandes banques : Banque ris 990 fr. ; Union parisienne 635 fr. ; Crédit Mobilier 372 fr. ; Crédit nais 1125 fr. ; Comptoir d'Escompte 798 fr. ; Crédit foncier 630 francs.

valeurs de cuivre assez délaissées reproduisent leurs précédents cours, plus, et les Industrielles russes ont esquissé une reprise assez sensible : 960 fr. ; Maltzoff 476 fr. ; Bakou 1352 francs.

LE MASQUE D'OR.

ANQUE NATIONALE DE CRÉDIT

BANQUE NATIONALE DE CRÉDIT va porter son capital de 100 à illions de francs, au moyen de l'émission de 100.000 actions de 500 fr. al.

actions seront émises au prix de 600 fr., soit avec une prime de 100 fr.

era appelé à la souscription le quart du montant nominal, soit 125 fr., prime de 100 fr., au total : 225 fr.

actions nouvelles seront émises jouissance 1er janvier 1917, c'est-à-dire s participeront à l'égal des anciennes aux résultats de l'exercice en cours. s seront exclusivement réservées aux actionnaires actuels dans la propor- e 1 action nouvelle pour 2 anciennes en négligeant la fraction d'une ction correspondant à un nombre impair d'actions anciennes.

actionnaires auront en outre la faculté de souscrire à titre réductible afin iciper, au prorata de leur demande, aux actions qui n'auront pas été par les ayants-droit à l'exception des actions revenant aux porteurs qui,en des circonstances, n'auront pu être touchés par la communication indivi- adressée aux actionnaires.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		**ÉTRANGER**	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro........	1.75
Un an............	25 fr.	Un an............	30 fr.
Six mois..........	14 »	Six mois..........	17 »
Trois mois........	8 »	Trois mois........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.